INFLEXIONS
civils et militaires : pouvoir dire

Le temps

Le présent de l'écriture	Pierre-Yves Lebert
Le futur existe-t-il déjà un peu dans l'avenir ?	Étienne Klein
L'historien et le temps	Jean-Pierre Rioux
Concilier temps long et gouvernance démocratique	Joséphine Staron
En forêt	Marie Peucelle et Claire Peucelle-Christory
Un temps incarné	Emmanuel Desclèves
La prophétie, ou quand le temps est parole	Haïm Korsia
L'ennui à l'adolescence : à la recherche de l'ombre du temps perdu	Maurice Corcos
Maisons ATHOS. « Le temps dure longtemps… »	Pierre Knecht
Temps militaires	Pierre Schill
L'incompressibilité du temps	Jean Michelin
Opération extérieure : le temps des transitions	Jean-Luc Cotard
Mandchourie 1945 : la course contre Chronos	Maxime Yvelin
La place du temps dans la planification militaire	Jean-Michel Meunier
La planification économique ou l'organisation du temps	Grégory Chigolet
Ce que vivre hors du temps nous apprend de notre relation à l'autre	François Mattens
La difficulté à envisager l'avenir	Patrick Clervoy

POUR NOURRIR LE DÉBAT

1948. L'armée et son image à travers **Un défilé de troupes françaises aux Tuileries**	Loan Peuch
Les deux corps du chef	Xavier Rival

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

La revue *Inflexions*
est éditée par l'armée de terre.
École militaire – 1 place Joffre – Case 09 – 75700 Paris SP 07
Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : redaction@inflexions.net
Ventes numériques : www.cairn.info
www.inflexions.net
Facebook : inflexions (officiel)
Twitter : @Inflexions10

Membres fondateurs :
M. le général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ⌟ Mme Line Sourbier-Pinter ⌟ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

Directeur de la publication :
M. le général de corps d'armée Frédéric Gout

Directrice de la rédaction et rédactrice en chef :
Mme Emmanuelle Rioux

Chargé de mission relations publiques :
M. le colonel® Jean-Luc Cotard

Comité de rédaction :
M. le médecin en chef Yann Andruétan ⌟ M. le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu ⌟ M. John Christopher Barry ⌟ M. le lieutenant-colonel Marc-Antoine Brillant ⌟ Mme l'aumônier Nelly Butel ⌟ Mme Bénédicte Chéron ⌟ M. le médecin chef des services (er) Patrick Clervoy ⌟ M. le colonel (er) Jean-Luc Cotard ⌟ Mme le professeur Catherine Durandin ⌟ M. le colonel Brice Erbland ⌟ M. le lieutenant-colonel (er) Hugues Esquerre ⌟ Mme Isabelle Gougenheim ⌟ M. le général de corps d'armée Frédéric Gout ⌟ M. le colonel (er) Michel Goya ⌟ M. le colonel Rémy Hémez ⌟ M. le professeur Armel Huet ⌟ M. le grand rabbin Haïm Korsia ⌟ M. le général d'armée (2S) François Lecointre ⌟ M. Éric Letonturier ⌟ M. le général de corps d'armée (2S) et ambassadeur Thierry Marchand ⌟ M. le général d'armée (2S) Jean-Philippe Margueron ⌟ Mme Anaïs Meunier ⌟ M. le colonel Jean Michelin ⌟ Mme le lieutenant-colonel Marie Peucelle ⌟ M. le général de brigade Hervé Pierre ⌟ M. le professeur Didier Sicard ⌟ Mme Joséphine Staron ⌟ M. Jacques Tournier ⌟ M. Philippe Vial ⌟ M. le médecin en chef Julien Viant ⌟ M. le chef d'escadron Maxime Yvelin.

Membres d'honneur :
M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ⌟ Mme le professeur Monique Castillo † ⌟ M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp ⌟ M. l'ambassadeur de France François Scheer.

Secrétaire de rédaction : Mme l'adjudant-chef Séverine Renau

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.
Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.
Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.

INFLEXIONS
civils et militaires : pouvoir dire

Le temps

NUMÉRO 54

LE TEMPS

ÉDITORIAL

MAXIME YVELIN — 7

DOSSIER

LE PRÉSENT DE L'ÉCRITURE

PIERRE-YVES LEBERT — 13

Ne dites jamais à un auteur qu'il a le temps. Il va le prendre. Ne lui dites jamais non plus que c'est urgent. Là, il va se braquer, monter sur ses grands chevaux de liberté. Lui seul sait qu'il y a mille manières de dire et qu'une seule correspond à la réalité exacte du besoin qu'il ressent à ce moment-là et qu'il tient à exprimer au plus juste. Le temps, il le hume, il le sent…

LE FUTUR EXISTE-T-IL DÉJÀ UN PEU DANS L'AVENIR ?

ÉTIENNE KLEIN — 15

Aujourd'hui, on ne parle que du présent, comme si l'urgence avait partout répudié l'avenir comme promesse. Déconnecté de ce présent limité à lui-même, le monde de demain est ainsi laissé en jachère intellectuelle. Dès lors, comment redonner de l'énergie projective au rapport que nous avons avec le temps qui passe ?

L'HISTORIEN ET LE TEMPS

JEAN-PIERRE RIOUX — 21

Les collectivités humaines vivent à la fois dans un espace et dans un temps qu'elles entendent maîtriser en naviguant entre le proche et le lointain, entre le passé, le présent et l'avenir. À l'historien, quand il ne se contente plus d'étudier le passé, d'explorer les représentations collectives du temps qui passe.

CONCILIER TEMPS LONG ET GOUVERNANCE DÉMOCRATIQUE

JOSÉPHINE STARON — 33

Les démocraties occidentales se sont construites sur le culte du présent, au détriment d'une vision plus globale du temps. Délaissant leur passé, elles n'« osent » plus leur avenir. Aujourd'hui, elles sont en difficulté face à des régimes autoritaires qui semblent davantage en mesure d'affronter les grands défis de notre époque.

EN FORÊT

MARIE PEUCELLE ET CLAIRE PEUCELLE-CHRISTORY — 43

Lorsque l'on pense à la nature, c'est le temps long qui vient immédiatement à l'esprit, celui de la croissance des arbres, de la longévité des forêts primaires… Mais n'est-ce que cela ? Découvrons un lieu où plusieurs temporalités se croisent et s'entremêlent.

UN TEMPS INCARNÉ

EMMANUEL DESCLÈVES — 49

Notre conception occidentale d'un temps chronologique universel n'est pas nécessairement partagée. Ainsi les habitants du Grand Océan *Moana Nui* n'avaient aucune idée d'un temps linéaire mesurable et régulier, qui s'écoulerait inexorablement. Leur conception du cours des choses était cyclique, comme une roue qui avance tout en tournant sur elle-même.

LA PROPHÉTIE, OU QUAND LE TEMPS EST PAROLE

HAÏM KORSIA — 57

La prophétie est parole divine. Elle détermine le seul temps qui vaille : le temps à venir. Elle est espérance. Elle ouvre la possibilité de ne pas abandonner, de persévérer. Elle est le moyen de ne pas être enfermé dans les contingences du moment, de voir au-delà de la peine et de la souffrance, de s'évader du temps présent pour rejoindre un temps plus juste et plus clément.

L'ENNUI À L'ADOLESCENCE : À LA RECHERCHE DE L'OMBRE DU TEMPS PERDU

MAURICE CORCOS — 61

À l'adolescence, avec la contraction du champ qu'apporte l'âge, l'espace tend à diminuer tandis que le temps, lui, s'accélère. Le passage du statut de l'enfant à celui de l'adulte, vécu encore naïvement comme une fin en soi, est périlleux. D'où la tentation au repli sur soi, à la régression, à la langueur, à l'ennui.

MAISONS ATHOS. « LE TEMPS DURE LONGTEMPS… »

PIERRE KNECHT — 69

Depuis 2021, les maisons ATHOS accueillent des militaires souffrant d'un syndrome de stress post traumatique. Le premier attendu de leur séjour est la remise en place d'un lien social : se relever, réapprendre les gestes du quotidien, se reconstruire, reprendre pied dans le présent avant de préparer l'avenir. Donner du temps au temps. Et l'adapter à chacun.

TEMPS MILITAIRES

PIERRE SCHILL — 75

Le temps militaire est par définition celui de situations d'exception puisque la vie même y est en jeu. Étudions trois de ses facettes : le temps du combat, où la mort est une réalité palpable ; le temps du deuil, qui forge la fraternité d'armes ; et le temps du souvenir, de la commémoration, qui empêche que le temps qui passe fasse tomber dans l'oubli ceux parvenus à l'extrême limite du devoir.

L'INCOMPRESSIBILITÉ DU TEMPS

JEAN MICHELIN — 83

Les militaires sont obsédés par le temps. Pour eux, c'est à la fois une donnée de planification, une ressource que l'on échange, un intervalle ou un segment qui permet de réaliser un certain nombre d'actions dans un espace délimité.

OPÉRATION EXTÉRIEURE : LE TEMPS DES TRANSITIONS

JEAN-LUC COTARD — 89

L'opération extérieure est un temps particulier. Un temps de danger potentiel, un temps de révélation, individuelle ou collective, un temps où le repos est compté, où les contraintes s'accumulent, où les responsabilités augmentent… Un temps que le soldat vit intensément.

MANDCHOURIE 1945 : LA COURSE CONTRE CHRONOS

MAXIME YVELIN — 97

Lorsqu'en août 1945 l'Armée rouge lance en Mandchourie une offensive contre le Japon, elle est tenue de remplir les objectifs fixés par Staline dans un délai contraint. La maîtrise de plusieurs facteurs de supériorité opérationnelle lui permet de remporter cette course contre le temps.

LA PLACE DU TEMPS DANS LA PLANIFICATION MILITAIRE

JEAN-MICHEL MEUNIER — 105

Le retour de la guerre au cœur de l'Europe le 24 février 2022 impose une remise en question de l'engagement militaire et de la planification opérationnelle, ce temps qui précède l'action, qui est fondamental pour l'engagement en bon ordre de systèmes de forces lourds et complexes que constituent les armées modernes, et pour la réalisation des objectifs fixés.

LA PLANIFICATION ÉCONOMIQUE OU L'ORGANISATION DU TEMPS

GRÉGORY CHIGOLET — 117

Dans l'imaginaire collectif, la planification, destinée à proposer une orientation partagée des grands choix économiques, concerne essentiellement le temps long. Une vision inexacte et réductrice. Planifier implique en effet de trouver une cohérence temporelle globale, ce qui est source de bien des difficultés. Le temps, porteur de hasard et de nombreux aléas, est l'ennemi du théoricien.

CE QUE VIVRE HORS DU TEMPS NOUS APPREND DE NOTRE RELATION À L'AUTRE

FRANÇOIS MATTENS — 127

En 2021, François Mattens et quatorze autres personnes ont participé à une expérience scientifique baptisée Deep Time : ils ont été isolés dans une grotte pendant quarante jours, sans aucun repère temporel, afin de tester les limites chronobiologiques d'un groupe social.

LA DIFFICULTÉ À ENVISAGER L'AVENIR

PATRICK CLERVOY — 135

Comment se représenter qu'au moment présent nous ne sommes plus la même personne que par le passé, et comment envisager ce que nous serons à l'avenir ? Des questions qui révèlent une faiblesse psychologique de l'Homme : son incapacité à envisager qu'il peut changer.

POUR NOURRIR LE DÉBAT

1948. L'ARMÉE ET SON IMAGE À TRAVERS *UN DÉFILÉ DE TROUPES FRANÇAISES AUX TUILERIES*

LOAN PEUCH — 141

En 1948, à l'heure des guerres coloniales et d'une restructuration post-conflit mondial, comment l'institution militaire expose-t-elle ses troupes lors des représentations publiques ? Et comment cette exposition est-elle captée par le service cinématographique des armées, qui propose quotidiennement des films d'actualité aux Français ? L'exemple d'un rush tourné le 6 juin.

LES DEUX CORPS DU CHEF

XAVIER RIVAL — 145

Qu'est-ce qu'un chef ? L'action de décider, en vertu de l'autorité que l'on détient, face à des événements potentiellement tragiques, a été interrogée par nombre de philosophes, anthropologues et sociologues. Retour sur un principe simple : l'autorité qu'il incarne est composée de deux natures différentes et complémentaires.

TRANSLATION IN ENGLISH

DOES THE FUTURE PARTLY EXIST IN OUR VISION OF WHAT IS TO COME?

ÉTIENNE KLEIN — 157

MILITARY TIMES

PIERRE SCHILL — 163

COMPTES RENDUS DE LECTURE — 171

SYNTHÈSES DES ARTICLES — 177

TRANSLATION OFTHE SUMMARY IN ENGLISH — 181

BIOGRAPHIES — 185

MAXIME YVELIN

ÉDITORIAL

Pourquoi consacrer un numéro d'*Inflexions* au temps ? Un premier élément de réponse se trouve dans le Code de la Défense. « Les militaires peuvent être appelés à servir en tout temps et en tout lieu », indique ce texte (Statut général des militaires, article L4121-5).

Le rapport du militaire au temps n'est cependant pas uniquement une question d'heures consacrées à son pays. La si courante expression « le quart d'heure du caporal », par exemple, désigne le fait qu'à tout niveau de responsabilité chaque militaire prend des délais afin de ne pas être en retard sur l'échéance. Elle sous-entend l'existence d'une maîtrise du temps, inculquée dès le début de la carrière, afin de partir à l'heure, délivrer des feux dans un court délai, ne pas manquer le créneau de recomplétement du carburant. La question « quand ? » reste un point incontournable de la méthode d'élaboration d'une décision opérationnelle tactique (MEDOT) enseignée aux officiers français.

La pensée militaire se place elle aussi sous le signe du temps, que ce soit pour innover avant les autres ou briller à travers les siècles. Fruit de la pensée d'officiers alliés férus de technique, le char donne au feu une mobilité tactique sous blindage qui manque à l'infanterie. En 1918, il offre à l'Entente un avantage majeur face à l'armée allemande. À l'inverse, ancien n'équivaut pas à obsolète. Ainsi les trois principes de la guerre de Foch, toujours reconnus par l'armée française du XXIe siècle, ont été théorisés par un homme né en 1851. Et la victoire carthaginoise de Cannes, en 216 av. J.-C., est encore aujourd'hui un modèle d'étude tactique.

Action et pensée militaires se mêlent aussi au sein de la boucle décisionnelle. Réfléchir et décider plus vite afin d'agir plus rapidement que l'ennemi est un enjeu central pour un état-major en opération. La combinaison de progrès technologiques et de méthodes de réflexion raccourcit le temps qui s'écoule entre le renseignement, la prise de décision et la mise en œuvre de celle-ci. Pour la défense sol-air, les liaisons de données tactiques offrent un partage en temps quasi réel de la situation aérienne générale et permettent une diffusion rapide des alertes et ordres de tir. Au cours d'une opération, l'application de schémas tactiques prédéfinis accélère la prise de décision. Dans ce cas, le gain de temps potentiel se paye par la rigidité et la prévisibilité des procédés, au risque d'une inadéquation avec la situation réelle.

Le temps se dilate lorsque l'on aborde les programmes d'armement, la mise en service d'un équipement (conception, production, livraison)

s'étalant généralement sur plusieurs décennies. Ainsi, les premiers travaux sur le CAESAR (camion équipé d'un système d'artillerie) ont débuté en 1992. Ce canon automoteur de 155 mm devrait équiper l'artillerie française jusque vers 2040. Plus vertigineux encore, le bombardier américain B-52 a effectué son premier vol en 1952 et devrait servir jusque dans les années 2050. Pourtant, il ne faut que quelques secondes ou minutes pour détruire un équipement. Combien d'heures a-t-il fallu pour produire chacun de ces T-72 russes dont de multiples vidéos nous permettent d'assister à la destruction immédiate en Ukraine ?

Les équipements produits sont le fruit d'un effort qui affecte l'ensemble d'une société dans le temps. Les chars russes évoqués ci-dessus sont les produits d'un complexe militaro-industriel soviétique, lui-même héritier de décennies d'industrialisation de l'Union soviétique depuis l'ère stalinienne. L'armée française de 1940, bien que vaincue, était bien mieux équipée qu'en 1936, et ce grâce à un effort industriel initié par l'État à compter du milieu des années 1930.

Le rapport entre le temps et les structures militaires constitue un autre point de réflexion. Ainsi, par exemple, si la légion romaine du Haut Empire n'est pas la même qu'à l'époque de la Première Guerre punique, elle est restée organisée autour de l'idée de disposer sur le champ de bataille d'une grande unité d'infanterie lourde, tactiquement souple et apte à soutenir le combat dans la durée.

Stratégiquement, la maîtrise du temps est une donnée majeure. La capacité du niveau politico-militaire à décider et à agir rapidement, ou bien à faire preuve de patience, peut être décisive. En juin 1815, Napoléon lance son offensive en Belgique car il sait que le temps joue contre lui : six cent mille soldats coalisés marchent sur la France et il ne dispose que d'une fenêtre de quelques semaines pour espérer les vaincre. Durant la guerre de Sécession, en 1861, Winfield Scott, général en chef de l'armée de l'Union, élabore le plan Anaconda. Il s'agit d'étouffer par un blocus naval une Confédération dépendante de ses relations commerciales pour son économie. D'emblée, il place son action stratégique dans la durée, avec l'idée que le temps joue en faveur du Nord.

Mobiliser dans la durée ses ressources et sa population constitue une autre donnée majeure. Durant la guerre de Succession d'Espagne, la France de Louis XIV, confrontée à toute l'Europe, parvient malgré un coût terrible à maintenir un roi Bourbon sur le trône d'Espagne grâce à la lassitude de la guerre de ses adversaires.

Mais ce numéro n'a pas vocation à définir et à traiter exhaustivement et exclusivement le temps militaire. Les réflexions offertes sont parfois très étrangères les unes des autres, tant sur le fond que sur la forme. Plus qu'une dichotomie entre civils et militaires, il s'agit de proposer au lecteur un entrelacs. Chaque article est un nœud dont les fils sont non seulement

liés entre eux mais également à un autre nœud. L'ensemble constitue pour le lecteur une carte sur laquelle il pourra progresser point à point.

Le premier article sonne comme un refrain qui parlera à tous ceux qui ont un jour pris la plume, qu'ils soient auteurs de chanson, de roman, de fiche d'état-major, d'ordre d'opération…. « Revenir, relire, refaçonner, relire, recommencer, relire, douter, tout casser, refaire, décider que la première version était meilleure… Ou non, peut-être plutôt la quatorzième… » écrit Pierre-Yves Lebert qui s'interroge sur le temps de l'écriture.

Étienne Klein pose ensuite une question universelle : à quoi sert le temps ? Jean-Pierre Rioux, lui, évoque le rapport qu'entretient l'historien avec celui-ci, exposant notamment les défis sans cesse renouvelés qui se posent au chercheur au fur et à mesure que les sociétés évoluent. Quant à Joséphine Staron, elle décortique la tension actuelle entre les démocraties occidentales et le temps à l'aune de la comparaison trop tentante avec les régimes autoritaires.

L'article de Marie Peucelle et Claire Peucelle-Christory pourrait être vu comme une respiration dans la lecture de ce numéro : on y parle de la nature et de ses forêts. Mais les apparences sont trompeuses. Ce texte stimule la réflexion en montrant en quoi la forêt est un carrefour de temporalités humaines et naturelles. Emmanuel Desclèves entraîne ensuite le lecteur vers l'Océanie afin de lui présenter un autre temps que celui perçu par nos sociétés occidentales, un temps de conception cyclique et non pas linéaire. Grâce à ce déplacement dans l'espace, il recentre le propos autour d'une autre perspective temporelle. En contre-pied, Haïm Korsia expose comment le judaïsme se projette résolument dans le futur par la prophétie.

Maurice Corcos propose un article au titre proustien afin d'évoquer l'ennui qui saisit les adolescents, ce repli sur soi pour faire face à l'accélération du temps, au passage périlleux du statut de l'enfant à celui de l'adulte. Mais le temps qui passe peut aussi être celui de la reconstruction, en témoigne le texte de Pierre Knecht, directeur de la maison ATHOS de Cambes, près de Bordeaux, dédié à l'accompagnement des militaires souffrant de blessures invisibles.

Pierre Schill, chef d'état-major de l'armée de terre, prend la plume pour livrer une réflexion nourrie de références et de son expérience personnelle sur ce que sont les temps militaires. Son propos montre bien que cette palette des temps déborde du cadre purement tactique ou réglementaire pour toucher des ressorts bien plus intimes. À sa suite, Jean Michelin s'interroge sur l'obsession du militaire pour le temps et Jean-Luc Cotard évoque un temps suspendu, celui de la projection en opération extérieure.

Ce voyage dans le temps prend une tournure plus historique dans un article portant sur un épisode de la Seconde Guerre mondiale : la

course contre Chronos remportée par l'Armée rouge en août 1945 en Mandchourie. Cette mise en perspective fait écho à une réflexion militaire ancrée dans le présent : la planification. Jean-Michel Meunier sait de quoi il parle puisqu'il a formé à la planification plusieurs promotions d'officiers brevetés avant d'être lui-même directement impliqué dans ce processus. Sa réflexion illustre la complexité du lien entre la planification militaire et le temps en ouvrant successivement plusieurs portes. Cet article est complété par celui de Grégory Chignolet, qui met notamment en lumière comment, en économie, le temps, porteur de hasard et d'aléas divers, est l'ennemi du théoricien.

Enfin, après que François Mattens a partagé quelques enseignements de l'expérience d'isolement Deep Time à laquelle il a participé, Patrick Clervoy note que « la personne qui aura fini [la] lecture [de ce numéro] ne sera plus la même que ce qu'elle était au moment de la commencer », soulignant l'incapacité de l'Homme à penser qu'il puisse changer, sa difficulté à envisager l'avenir. Il nous reste donc à vous souhaiter une bonne lecture.

DOSSIER

PIERRE-YVES LEBERT

LE PRÉSENT DE L'ÉCRITURE

Ne dites jamais à un auteur qu'il a le temps. Il va le prendre. Parce que c'est tout ce qu'il a. C'est tout ce qu'il a pu arracher au quotidien sauvage qui mange, à la vie qui dévore, à l'âge qui ravage, au trivial qui tue. Il a sauvé son temps, et le temps veut le tuer lui aussi. Mais l'auteur ne se laisse pas faire, il dégaine en premier. Il s'emploie avec acharnement à tuer le temps. C'est pour ça qu'il écrit. Alors vous qui lui avez dit que ce n'était pas pressé, vous n'aurez pas votre commande à temps parce qu'il aura toujours d'autres temps à fouetter. Comme tous les *serial killers*, il est méticuleux dans l'élaboration de ses crimes. Il tue le temps méthodiquement. Après tout, c'est de la légitime défense.

Ne dites jamais à un auteur que c'est urgent. Là, il va se braquer, monter sur ses grands chevaux de liberté, vous dire qu'il a besoin de marcher longuement tête nue sur des plages de silence, qu'il a besoin de méditer sur le langage des chiens et la rumeur du vent pour oublier tout ce qui le hante à tue-tête tout le temps, ou plutôt pour se laisser envelopper par les éléments et bercer comme par les bras d'une mère. Pour ressentir l'amour du monde il a besoin de ne rien faire. Enfin, c'est ce qu'il prétend. Parce qu'en vérité il travaille tout le temps, trois cent soixante cinq jours par an, comme ses cousins les paysans.

Et comme les paysans il parle du temps, parce qu'il le hume et parce qu'il le sent. Et parce que dans la brume son corps tressaille et son écriture tremble. Dans la grisaille, l'auteur, ravagé de nostalgie, plonge dans des états mélancoliques qui le paralysent et l'empêchent de se raconter. Puis, dès qu'il va mieux, aux premiers rayons du printemps, il tombe amoureux et il sait qu'il n'aura pas non plus le temps d'écrire. L'auteur a besoin de vivre ses sentiments à plein temps. Mais pour autant, alors même qu'il traverse des tempêtes et des tourments, il y a toujours un endroit de son esprit qui sourit en douce, en pensant aux beaux textes que ses déchirements lui offriront plus tard… Mais quand ?

Ne demandez jamais à un auteur combien de temps il a mis pour écrire quelque chose. Il n'en sait rien. Certaines heures du jour et de la nuit n'ont pas la même valeur. Il est des instants qui valent triple et certaines heures méritent d'être perdues. Si vous voulez acheter le travail de l'auteur, ce qui est bien louable, n'oubliez pas qu'il coûte cher le temps de vivre ! Les minuscules moments où il trouve dans son âme suffisamment de calme pour que les mots viennent. Ces rares moments où il n'est ni dévasté ni exalté surgissent parfois sans prévenir et il a besoin de se consacrer alors à ce qui est nécessaire pour lui,

indispensable à sa vie : fabriquer ses objets de mots, si possible hors du temps, qui enfin ressembleraient à la réalité comme il la voit et comme il la ressent tout le reste du temps où il est un fantôme.

Car, pour lui, la vie vécue ne sert finalement à rien d'autre qu'à alimenter sa fabrication de texte. Pour aller du désir de texte jusqu'à l'objet manufacturé qu'il va laisser partir vers les gens, en bon artisan, il ne va plus compter son temps, ni en heures ni en mois ni en années de travail – sans compter le courage et le temps qu'il faut pour ne rien faire, laisser mûrir, ou laisser mourir. Revenir, relire, refaçonner, relire, recommencer, relire, douter, tout casser, refaire, décider que la première version était meilleure… Ou non, peut-être plutôt la quatorzième… Pour accéder enfin partiellement à son récit propre dans lequel le temps se déroulera enfin comme il l'entend.

Par conséquent, ne demandez jamais à un auteur de vous « écrire ça vite fait ». Il peut passer trois jours sur la rédaction d'un *post-it* à coller sur le frigo pour indiquer qu'il faut racheter du beurre. Lui seul sait qu'il y a mille manières de le dire et qu'une seule correspond à la réalité exacte du besoin de beurre qu'il ressent à ce moment-là et qu'il tient à exprimer au plus juste, tout en se posant la question de comment ce mot sera reçu par son destinataire. S'il n'y arrive pas, il préfère mourir. À l'inverse, on m'a parlé d'un auteur suicidaire qui n'est toujours pas passé à l'acte depuis vingt ans parce qu'il ne parvient pas à achever sa lettre d'adieux.

Imaginons un homme flottant à la surface d'un grand lac… Tout ce qui est sous la surface, c'est son passé sur lequel il flotte. Tout ce qui est au-dessus, c'est son futur, qui permet cette flottaison comme par une gravitation inversée. Parfois il plonge, parfois il vole. Et son présent ? C'est la surface du lac, qu'il peut envisager dans toutes les directions, à l'infini. Il peut nager à la surface sans jamais atteindre une berge. C'est le présent de l'écriture.

ÉTIENNE KLEIN

LE FUTUR EXISTE-T-IL DÉJÀ UN PEU DANS L'AVENIR ?

« L'idée de l'avenir est plus féconde que l'avenir lui-même »
Henri Bergson

Il est devenu banal de dire que notre rapport au progrès a changé. On en parle désormais comme on parle du Tour de France : on dit que « le progrès, c'était mieux avant », comme on dit que « le Tour de France, c'était mieux avant », sauf que s'agissant du progrès, la phrase est auto-contradictoire, car si progrès il y a eu, cela ne devrait pas pouvoir avoir été mieux avant…

L'idée de progrès faisait aimer le temps historique. Elle était « doublement consolante et sacrificielle », comme l'a écrit Emmanuel Kant. Consolante parce qu'en fondant l'espoir d'une amélioration future des conditions de vie, elle rendait l'histoire humainement supportable. En faisant miroiter loin sur la ligne du temps une uchronie crédible et attractive, elle faisait que l'on retroussait les manches et, surtout, elle donnait l'envie d'avancer ensemble. Et consolante aussi par le fait qu'elle donnait un sens aux sacrifices qu'elle imposait : au nom d'une certaine idée de l'avenir, le genre humain était sommé de travailler à un progrès dont l'individu ne ferait pas lui-même l'expérience puisqu'il n'était qu'un petit maillon de l'interminable lignée des générations. En somme, croire au progrès, c'était accepter de sacrifier du présent personnel pour fabriquer du futur collectif. En sommes-nous encore là ?

Pour accepter de sacrifier du présent personnel au nom d'un futur collectif, il faut un rattachement symbolique au monde, à son histoire, à son avenir. Ce rattachement fut longtemps perspectiviste. Il ne l'est plus guère. Nous avons perdu en profondeur temporelle. Le présent est désormais « sans épaisseur ». Nos rattachements sont plus horizontaux, plus fluides, plus réversibles. C'est d'ailleurs le réseau des télécommunications qui incarne le mieux ce nouveau rapport au temps : les nœuds qui le constituent ne sont que des nœuds de passage qui ne nécessitent aucune direction ni aucune finalité. Se trouvent ainsi abolies toute idée de récit et même toute idée de filiation qui, jusqu'à présent, étaient seules capables de donner du sens au collectif et au politique. En fait, le récit parvenait à vaincre l'aporie du temps en « inventant une histoire ». Le temps mondial, lui, veut la vaincre en arasant le temps historique. Du coup, le futur s'absente progressivement du présent, comme si l'urgence et « la Crise », avec un grand C, la crise transcendantale, avaient partout répudié l'avenir comme promesse. Nous entrons dans le règne d'un

« présent omniprésent », d'un présent limité à lui-même, qui absorbe en quelque sorte le passé aussi bien qu'il annule les perspectives d'avenir.

Il y a donc urgence à reconstruire un horizon. Un horizon pour 2050 serait un bon début. Mais comment faire ? Comment est-ce que cela se reconstruit, un horizon ? Avec quel genre de truelle ?

Pour commencer, je voudrais apporter au débat un élément de réflexion, en apparence mineur et prosaïque, qui n'en constitue pas moins un événement historique en général passé sous silence, presque comme s'il n'avait jamais eu lieu. Heureusement, il a fini par être finement analysé par le mathématicien Olivier Rey dans son ouvrage *Une Folle Solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit*.

Il y a quelques décennies, en effet, s'est produit un événement très important : le retournement des poussettes. Avant, l'enfant était transporté dans un face-à-face rassurant, qui le plaçait dans un rapport affectif permettant sourires, grimaces, gestes de tendresse ou de menace, échange de paroles avec la personne qui le poussait, en général sa mère. Désormais, l'enfant est face au vide, son regard ne rencontre que des passants anonymes, il est laissé à sa solitude, « ouvert sur le monde » et non prisonnier du cercle familial disent ceux qui veulent louer cette pratique, mais en réalité livré à l'inconnu, qui, comme chacun sait, est source potentielle d'angoisse.

Ce renversement spatial est typique d'un nouveau rapport au temps, à soi, aux autres. L'enfant n'a plus d'autre horizon qu'un présent informe et donc troublant. Olivier Rey défend l'idée que ce sont la démocratie et la science qui ont contribué à ce retournement des poussettes, l'une et l'autre privilégiant un sujet libéré du poids du passé, des entraves traditionnelles, un sujet regardant d'emblée vers l'avant. Il retrace au passage la longue histoire de l'émancipation de l'individu, partant du présent pour remonter vers l'élan de l'idéal démocratique et du projet scientifique et technique, avant d'en revenir à l'apogée de la technoscience où nous sommes aujourd'hui : celle de l'individu condamné à s'inventer à partir de ses propres forces, et par là même plombé de solitude et tourmenté d'angoisse.

Georges Clemenceau fit un jour remarquer qu'un discours de Jaurès se reconnaissait à ce que tous ses verbes étaient au futur. Mais Jaurès est mort, assassiné, et peut-être avec lui une certaine façon de conjuguer les verbes. Aujourd'hui, lorsque nous lisons les journaux, les pages Web, ou que nous regardons la télévision, nous constatons qu'on ne nous parle que du présent, comme si le futur s'était absenté de nos représentations, comme si l'urgence avait partout répudié l'avenir comme promesse. Déconnecté de ce présent devenu omniprésent, de ce présent limité à lui-même, le monde de demain est laissé en jachère intellectuelle, en déshérence libidinale, dans une sorte de trou symbolique. Or, ainsi que l'on avait pu le dire de la nature elle-même, le futur a horreur du vide. Il se laisse donc investir par toutes

sortes de hantises. Victime de notre vacuité projective autant que de notre sevrage prophétique, il est devenu très difficile à envisager, à dévisager.

L'an 2000 était configuré à l'avance. 2050 ne l'est pas. Nous nous retrouvons donc comme enfermés : nul d'entre nous ne rêve de retourner dans le passé, et nul n'est pressé d'aller dans le futur…

Outre le retournement des poussettes, on peut trouver au moins deux causes profondes à cette situation. La première est que nous sommes orphelins des philosophies de l'Histoire, ainsi que Régis Debray est parvenu à le dire en une phrase : « Les prémodernes regardaient par-dessus leur épaule un âge d'or inventé mais perdu. Les modernes regardaient devant eux, vers un soleil en souffrance. Nous, post-modernes, nous courons sur un tapis roulant les yeux bandés après le scoop du jour[1]. »

Le scoop du jour… Ce qui amène tout droit à la seconde cause : nous sommes piégés dans un flux qui nous submerge, ensevelis sous des informations auxquelles les médias accordent une consistance parfois artificielle, fatigués par leur rythme effréné. Paul Valéry, en son temps, déjà, parlait d'une « intoxication par la hâte ». En conséquence, nous ne parvenons plus à lire l'avenir dans le présent, à penser ce qui va survenir en prolongement de ce qui est. Enfermés dans l'absorption du *hic et nunc*, nous avons perdu les moyens de discerner quel paysage général est aujourd'hui en train d'émerger.

Qu'est-ce qui se construit ? Qu'est-ce qui se détruit ? Nous l'ignorons pour une grande part, mais c'est paradoxalement parce que nous avons compris quelque chose : par des boucles nouvelles et inattendues, nous allons de plus en plus dépendre de choses qui tiennent de nous. Or, comment savoir ce qu'il va se passer si ce qu'il va se passer dépend en partie de ce que nous allons faire ? Nous sommes désormais conscients que nous grignotons de plus en plus avidement le fruit terrestre qui nous porte, mais nous ne savons pas comment enrayer cette mauvaise tendance. Alors, nous pressentons que cet avenir-même que nous sommes en train d'anticiper par nos actions et nos choix pourrait se révéler radicalement autre, et au fond de nous-mêmes nous le craignons[2].

Et il y a de bonnes raisons à cela. Depuis quelques décennies, nous savons que l'humanité consomme davantage de ressources renouvelables qu'il ne s'en régénère. Dès lors, sauf à jouer avec les mots, comment son développement pourrait-il devenir « durable » ? Diminution des espaces de vie, effondrement de la biodiversité, pollution des sols, de l'eau et de l'air, déforestation rapide : tous les indicateurs sont alarmants et toutes les projections sont inquiétantes.

1. R. Debray, *L'Angle mort*, Paris, Le Cerf, 2018, p. 63.
2. En novembre 2018, une vaste étude de la Fondation Bertelsmann portant sur cinq pays européens (France, Italie, Allemagne, Espagne et Pologne) révélait que 67 % des sondés préféreraient vivre dans le passé.

Mais quel est le statut physique du futur ? Existe-t-il déjà quelque part à attendre de devenir présent ou n'est-il encore qu'un néant absolu ?

Nous avons l'habitude de représenter le temps par une ligne formée de points analogues à ceux qui se trouvent dans l'espace. Ce faisant, nous effectuons une étrange opération, qui consiste à faire coexister – exister ensemble dans un même présent – des instants successifs qui, par définition, ne peuvent pas être tous présents… en même temps !

Baroque par essence, cette représentation du temps masque un problème redoutable : lorsqu'un instant est présent, où se trouvent les autres instants, notamment ceux du futur ? Existent-ils ailleurs, depuis la nuit des temps, attendant seulement de devenir présents l'espace d'un instant, au moment où le temps passera par eux ? Ou gisent-ils encore dans le néant, hors de toute réalité, pour ne devenir fugitivement réels qu'au moment où ils seront présents ?

La question est en somme de savoir si le futur existe ou non déjà quelque part. Parce qu'elle interroge le temps en usant de termes relatifs à l'espace, elle déclenche en notre esprit un gigantesque embarras, et nous n'y répondons d'ailleurs que de façon bancale, en accordant au futur une ontologie vacillante.

Dans *Le Don*, Vladimir Nabokov faisait dire à son héros Fiodor : « Notre sentiment erroné que le temps est une sorte de croissance est une conséquence de notre état limité qui, étant toujours au niveau du présent, implique sa constante remontée entre l'abîme aqueux du passé et l'abîme aérien de l'avenir. »

Abîme aqueux d'un côté, aérien de l'autre… Le temps semble coupé en deux par deux sortes de pondérations que le présent démarque, sépare, oppose. Mais se pourrait-il qu'il s'agisse là, non d'une authentique réalité, mais d'un simple effet de perspective ? Qu'à rebours de nos perceptions et de ce qu'indique notre mémoire, le futur existât ni plus ni moins que le passé ?

Des physiciens ont proposé une lecture de la théorie de la relativité d'Einstein allant dans ce sens. C'est la thèse dite de l'« univers-bloc », qui invite à considérer l'espace-temps comme une structure intégralement déployée au sein de laquelle tous les événements, qu'ils soient passés, présents ou futurs, coexisteraient[3]. Ils y auraient exactement la même réalité, de la même manière que les différentes villes de France coexistent en même temps dans l'espace, tout en étant situées en des lieux différents : tandis que je suis à Paris, Chamonix et Aix-en-Provence existent tout autant que la capitale, la seule différence entre ces trois villes étant que Paris accueille ma présence, alors que ce n'est le cas ni de Chamonix

3. K. Gödel, "The debate over the block universe", *in* P. Arthur Schilpp (éd.), *Albert Einstein : Philosopher-Scientist*, Evanston (Illinois), The Library of living philosophers Inc., 1949, pp. 557-562.

ni d'Aix-en-Provence, du moins au moment où j'écris ces lignes. L'espace-temps contiendrait en somme l'intégralité de l'histoire de la réalité, chaque événement passé, présent ou futur y occupant, depuis toujours et pour toujours, une place bien déterminée. L'avenir existerait donc déjà, tout comme le passé, mais ailleurs que là où nous sommes.

Cette thèse est bien sûr discutée et même controversée. On peut notamment lui opposer le « présentisme », qui considère au contraire que seuls les événements présents sont réels : ceux-ci apparaissent et disparaissent en étant remplacés par d'autres, de sorte que la réalité est toujours inédite et indécise. Il n'y aurait en somme pas d'autre réalité que l'ensemble de ce qui, présentement, a lieu : en son amont comme en son aval, le présent serait ceinturé par du néant, par du rien…

Mais en attendant que cette question du statut du futur soit tranchée, il faut bien vivre. Or, vivre implique d'accorder à l'avenir un certain statut, ce qui suppose de l'investir avec des idées, des projets, des représentations, des désirs. Alors, le mieux est de concevoir une habile synthèse entre le présentisme et l'univers-bloc, de les mélanger pour donner corps à l'idée que l'avenir constitue une authentique réalité, mais qu'il n'est pas complètement configuré, pas intégralement déterminé, qu'il y a encore place pour du jeu, des espaces pour la volonté et l'invention. Bref, plutôt que de faire joujou avec le spectre de la fin du monde ou de se disloquer en une sorte d'immobilité trépidante, ne serait-il pas plus vivifiant de redynamiser le temps en force historique ? De se donner « l'occasion de creuser un nouveau trou dans le mur, pour respirer »[4] ? Au lieu d'attendre Godot, faisons le pari que l'an 2050 finira bien par atterrir dans le présent et tentons de construire, entre lui et nous, une filiation intellectuelle aussi affective que possible.

4. R. Debray, *ibid.*, p. 64.

JEAN-PIERRE RIOUX

L'HISTORIEN ET LE TEMPS

Les collectivités humaines vivent à la fois dans un espace (local, national, continental ou mondial) et dans un temps (mythique, religieux ou sécularisé) qu'elles entendent maîtriser en naviguant entre le proche et le lointain, entre le passé, le présent et l'avenir. Banalité, dira-t-on ! Et pourtant, c'est elle qui saisit l'historien quand il ne se contente plus d'étudier le passé, mais qu'il tente d'explorer le temps vécu dans une société à travers des événements, des récits, des croyances, des mémoires : en somme, à travers des représentations collectives du temps qui passe. L'objet de cet article est de signaler, de ma fenêtre, quelques aspects de ce rapport de l'historien au temps, et particulièrement en France.

Les anciens régimes

Aujourd'hui, dans notre monde occidental, la recherche en histoire est plus éclatée, plus disparate, plus « culturelle » qu'auparavant, et elle « se conçoit comme un dialogue où le présent n'est jamais absent », disait Philippe Ariès dès 1954, pour mieux signaler la part et le rôle de l'espace et du temps dans l'appréhension humaine du cours des choses et du monde[1]. Mais surtout, elle admet, grâce notamment aux travaux de François Hartog, que chaque société connaît des « expériences du temps » et qu'elle sait agencer à partir de celles-ci un « ordre du temps », c'est-à-dire une combinatoire qui fait dialoguer un « temps présent » vécu avec un passé mémorisé et un avenir en attente qui cherche une concordance entre héritage, projet et transmission[2]. Si bien que toute société est régie par un « régime d'historicité », qui est à la fois une modalité temporelle de la conscience d'elle-même et une volonté d'avoir prise sur la temporalité ambiante. Il revient à l'historien de démêler, à un moment T de l'évolution de l'humanité, les tenants et les aboutissants de ces contraintes et de ces ambitions spatio-temporelles dans tel ou tel groupe humain, avec l'aide d'autres spécialistes en sciences sociales, de l'anthropologue au philosophe et au théologien, du sociologue au linguiste, de l'archéologue au créateur.

1. J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Le Seuil, 1997 ; Ph. Ariès, *Le Temps de l'Histoire*, Paris, Le Seuil, 1986.
2. F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, « Points », 2012 ; *Chronos. L'Occident aux prises avec le Temps*, Paris, Gallimard, 2020 ; *À la rencontre de Chronos*, Paris, CNRS Éditions, 2022. O. Mongin, « Quel régime d'historicité pour demain ? François Hartog aux prises avec Chronos », *Esprit*, octobre 2020, pp. 110-121. Sur l'évolution des frontières spatiales du temps, voir, à propos de l'Europe centrale, B. von Hirschhausen, *Les Provinces du temps. Frontières fantômes et expérience de l'histoire*, Paris, CNRS Éditions, 2023.

C'est cette herméneutique et cette méthode qui ont fait avancer de siècle en siècle la réflexion sur le devenir et sur son histoire. Avec Platon et quelques autres, les Anciens – je reprends encore la nomenclature de François Hartog – avaient appris à distinguer dans *Chronos* une temporalité vécue, linéaire et cyclique à la fois, qui juxtaposait un temps des dieux et un temps des hommes, l'un et l'autre conçus pour affronter le Destin. Ils avaient appris aussi à repérer le *Kairos*, cet instant inattendu qu'il faut saisir pour agir, tout en entretenant l'exigence de la *Krisis*, la faculté de jugement. Chez eux, *Chronos, Kairos* et *Krisis* étaient liés et tenter de saisir leur circonvolution était le propre de l'Homme. Et Thucydide ajouta même que ce propre de l'Homme l'avait conduit à inventer l'Histoire, tenue pour une « prêtresse de vérité ». Cette sagesse-là, toute de mesure et d'intelligence, sera partiellement démentie par l'avènement d'un temps judéo-chrétien et ne sera en partie redécouverte qu'à la Renaissance.

Car en Occident, deux grandes religions monothéistes ont convié les enfants d'Israël et les frères dans le Christ – ces derniers devenus les plus nombreux et rassemblés dans une Église qui, depuis l'empereur Constantin, au IV^e^ siècle, savait agir sur le Pouvoir – à magnifier la souveraineté de Dieu par la Foi et les Œuvres pour ancrer le temps humain sur l'infini, annoncer un Jugement dernier, promettre un Salut éternel tout en laissant régner sur terre la Providence divine. Ce temps-là fut à la fois une Parole et une Écriture, une Révélation et une Promesse, comme l'ont dit tant de chrétiens depuis ce saint Augustin qui chercha à rendre commensurables le temps de la Révélation et celui de l'Homme dans *La Cité de Dieu* et les *Confessions*, ou depuis ce Jacques de Voragine qui, au Moyen Âge, décrivit dans sa *Légende dorée* comment Dieu savait enchanter le monde à travers le temps[3]. Notons au passage que cette Révélation a pu forger sans aucun fidéisme la conscience d'historiens et de philosophes contemporains : à preuve en France, parmi beaucoup d'autres, les catholiques Henri-Irénée Marrou ou René Rémond et le réformé Paul Ricœur[4].

Les Modernes, eux, ont ensuite élaboré des philosophies de l'Histoire sécularisées qui toutes, au contraire, ont fait du Progrès et de son accélération, l'un et l'autre régis par l'Homme, le moteur d'une Histoire non providentielle et si bien raisonnée qu'elle a pu être gratifiée elle aussi d'une majuscule. Depuis Alberti découvrant la mise en perspective et Condorcet éclairant l'Homme nouveau, depuis Hegel, Auguste Comte, Michelet ou Marx, ils ont façonné une légende des siècles où la Liberté,

3. Voir, par exemple, O. Cullmann, *Christ et le Temps*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1947 ; Saint Augustin, *La Mémoire et le Temps*, Paris, Fayard, « Mille et une nuits », 2004 ; J. Le Goff, *À la recherche du temps sacré*, Paris, Perrin, « Tempus », 2014.

4. J.-P. Rioux, « Henri-Irénée Marrou et René Rémond, historiens chrétiens », *Cahiers Marrou*, 2, 2009, pp. 56-74 ; P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000 ; J. Delumeau (dir.), *L'Historien et la Foi*, Paris, Fayard, 1996 ; É. Poulat, *L'Histoire savante devant le fait chrétien*, Paris, Parole et Silence, 2014.

la Science, la Raison et l'Instruction, le Capital, le Travail et le Marché, le Peuple et le Prolétariat révolutionnent le temps hérité et entretiennent une temporalité émancipatrice puisque le progressisme détient seul la clé de l'avenir. Si bien qu'au début du XX^e siècle, par exemple, une connaissance des « temps sociaux » a été élaborée avec Durkheim, Halbwachs ou Gurvitch, qui a appris à rapporter le temps vécu par l'individu à celui de la vie collective, aux mutations des forces productives, aux crises économiques, aux conflits sociaux : au mal-être ou au mieux-être des acteurs[5].

Les historiens ont participé autant que ces sociologues à cette sécularisation progressiste du temps. Ils l'ont fait néanmoins en entendant Bergson quand celui-ci chercha à penser aussi l'imprévisible et qu'il distingua le Temps mesurable, où l'on découpe des points de repère et des périodisations supposés signifiants, de la Durée plus fluide qui restait, elle, une donnée immédiate de la conscience, une perception intuitive du temps capable de mieux percevoir les élans ou les accidents dont celui-ci est porteur. Ils ont suivi aussi l'école des *Annales* décrivant dès les années 1930 une évolution de l'histoire humaine qui distinguait trois courants dans le flux temporel, trois états dont il fallait étudier l'articulation : le rythme rapide et quasi accidentel de l'événement ; le rythme à moyenne vitesse de la conjoncture ; celui encore plus lent voire immobilisé de la longue durée[6]. Ce qui était une nouvelle et féconde remise à neuf du jeu habituel de l'historien : délimiter des ruptures et des continuités, du contingent et du structurel, sans mettre en doute la linéarité du temps.

Toutes ces certitudes antiques ou modernes, devenues des philosophies du devenir et des discours de la méthode historique, ont été mises en cause à partir des années 1980 quand un nouveau cours du monde a répandu ses sables mouvants jusqu'à ennoyer l'ancien « régime d'historicité ». Ce qui est advenu sous l'effet de ce que François Hartog, après l'historienne américaine Lynn Hunt, a nommé le « présentisme ». Lequel, ajoute-t-il, sera peut-être dépassé à son tour par la prise de conscience d'un changement climatique menaçant la Nature et l'Homme au point, pensent certains, d'ouvrir une nouvelle ère.

Le présentisme

Oui, le temps change, et cette certitude bouscule les esprits et les sociétés. Ainsi Francis Fukuyama a-t-il cru pouvoir annoncer en 1992 une « fin de

5. Voir R. Sue, *Temps et Ordre social*, Paris, PUF, 1994.
6. Voir J. Leduc, *Les Historiens et le Temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris, Le Seuil, « Points Histoire », 1999 ; J. Chapoutot, *Le Grand Récit. Introduction à l'histoire de notre temps*, Paris, PUF, 2021.

l'Histoire » avec en point d'orgue la chute du mur de Berlin et, depuis lors, la promesse d'un triomphe universel de la démocratie. Ainsi Samuel Huntington a-t-il senti en 1996 que désormais les conflits et les violences naîtraient moins d'un affrontement entre des blocs idéologiques, comme pendant le XX^e siècle des guerres mondiales et des totalitarismes, mais éclateraient entre des puissances religieuses, ethniques, scientifiques et culturelles nouvellement émergentes, à l'instar de l'islam redevenu combatif et de la Chine en voie de toute-puissance. Ces deux effets d'annonce, souvent discutés et discutables, ont eu le grand mérite de faire admettre qu'en effet le temps changeait de registre[7].

« Culte de l'urgence » ou « sacre du présent », on ne compte plus, dès lors, les approches inquiètes d'un présent indistinct et de son environnement menacé. L'un et l'autre sont perçus et vécus par chaque individu et chaque groupe humain à travers ce que nos sociétés occidentales nomment tout à trac l'actualité et l'instantanéité monotones ; la litanie des médias et l'empire des GAFAM[8] ; l'obsession de la publicité et de la communication ; le flot des images, des sensations, des mensonges et des néologismes[9] qui rôdent dans le cyberespace ; la « globalisation » et la marchandisation à tous crins ; l'innovation à jet continu et, déjà, l'intelligence artificielle ; le « flux tendu » des activités et des messages ; la violence, la guerre et la haine omniprésentes et multiformes ; la civilisation devenue un catalogue de différences et de déconstructions ; l'espérance judéo-chrétienne en déliquescence et l'Homme nouveau qui n'arrive pas[10]… Avec, pour aggraver ce constat en France, l'impression de renier le passé national et de sortir de l'Histoire en subissant trop passivement cette avalanche de nouveautés.

La sociologie et la psychologie sociale ont pu du coup établir que les temporalités psychologiques, professionnelles, sociales ou politiques s'entrecroisaient sans cesse aujourd'hui et que leur zébrure imposait un temps personnel, familial et collectif plus indécis que naguère ; un temps sans antériorité ni trajectoire où s'effacent les héritages, les rites de passage, le rapport entre les générations et les hiérarchies sociales, civiles et culturelles, où les désirs, les impatiences et les inquiétudes peuvent tenir lieu de moteur et de règle.

Dès lors, la doxa postmoderne est que le présent se suffirait à lui-même. Tout se passe, a noté Zaki Laïdi, comme si « le présent autarcique voulait

7. F. Fukuyama, *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, « Champs », 2018 ; S. P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 2021.
8. Acronyme des géants du Web : Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft.
9. Voir Y. C. Zarka et C. Godin (dir.), *Dictionnaire du temps présent*, Paris, Le Cerf, 2022.
10. N. Aubert, *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*, Paris, Flammarion, « Champs », 2003 ; P. Chabot, *Avoir le temps. Essai de chronosophie*, Paris, PUF, 2021 ; Z. Laïdi, *Le Sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2000 ; R. Redeker, *Le Progrès ? Point final*, Nice, Ovadia, 2015.

se substituer à l'idée de récit structurel de l'Histoire globale ou du récit statique de l'Histoire révélée, propre à toute communauté historique. […] Il nous invite à nous inscrire non plus dans un récit temporel, mais dans un réseau où l'espace dilaté aux frontières du monde aurait anéanti les dernières barrières de l'Histoire ». Plus de passé qui pousse, plus d'avenir qui guide : la certitude qu'il y a un cours du monde est mise en doute ; le vécu, le spatial, le réseau, l'immédiat s'imposent, dans une sorte d'état de dépaysement du sens et d'apesanteur temporelle sans autre horizon d'attente qu'une *globalization* déjà souveraine.

Si bien que nous sommes peut-être en train de vérifier ainsi, sans le savoir ou l'admettre, une intuition de Tocqueville des environs de 1840 : l'homme démocratique, disait-il, pris dans son narcissisme et son souci d'égalité, succombera à un activisme entretenu par la monotonie répétitive du présent et par une quotidienneté sécurisante ; la vie personnelle et la vie sociale deviendront insensiblement, pour peu qu'elles soient inscrites dans un cycle de production et de consommation à la hausse, « une longue succession de petits actes très uniformes » et se révéleront incapables de faire l'Histoire. Si bien que, poursuivait-il, l'homme démocratique, enfermé dans ses intérêts et craignant de perdre ses avoirs, préfère reproduire l'acquis, bégayer le même, plutôt que d'affronter la nouveauté et l'événement qui préfigureraient un avenir. Dès lors, concluait-il, « le temps de la société démocratique qui se veut linéaire et progressif pourrait bien se révéler être, en réalité, un temps de l'oscillation, de la stagnation, dans lequel l'Homme va et vient sur lui-même, et où, tout en se remuant sans cesse, l'humanité n'avance plus. Au lieu du temps de la liberté, un non-temps, celui de la possession. Et non pas le temps d'une société humaine qui se posséderait elle-même, en choisissant sa propre voie, mais celui d'une humanité possédée par son propre reflet, prisonnière de lui, et suivant mollement le cours de sa destinée »[11].

Le « présentisme » met évidemment à mal la temporalité progressiste. Celle-ci, il est vrai, avait déjà été justement dénoncée au vu du cortège de guerres mondiales, de crimes contre l'humanité, de génocides et de massacres, de crises en tous genres, de violences chroniques et de dictatures assassines qui depuis 1914 avait ravagé la planète : oui, le devenir a été démenti par des millions et des millions de morts, la promesse sécularisée n'a pas été tenue. Mais, inversement, l'immobilisation du temps à l'heure du présent autorise – sans nouveaux morts, heureusement – des vagabondages rétroactifs, idéologiques, militants et justiciers, qui nient d'autres vérités historiquement établies. À preuve, ces chercheurs américains qui lisent l'histoire des États-Unis à rebours, du présent au passé, et l'idéologie du chercheur tenant lieu de preuve, en

11. Voir A. Antoine, *L'Impensé de la démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion*, Paris, Fayard, 2003.

arguant d'un esclavagisme et d'un racisme supposés innés de leur pays pour donner comme point de départ de celle-ci non plus le *May Flower* et ses pèlerins arrivés d'Angleterre en 1620, mais le débarquement en 1619 en Virginie des premiers esclaves africains[12].

L'échelle mobile

Entre le progressisme si tragiquement démenti et le « présentisme » si tempétueux, et parfois porteurs de contre-vérités, les historiens ont dû se frayer un chemin depuis le dernier quart du XX^e^ siècle, et ils ont su améliorer leurs travaux par des mises en abyme qui ont activé la réflexion sur l'événement, l'espace, la mémoire et le présent, jusqu'à mettre en évidence une échelle plus mobile du temps et une nouvelle forme d'« expérience de l'histoire »[13].

En France, l'un d'entre eux, Pierre Nora, a été particulièrement stimulant. En 1980, le CNRS a créé un laboratoire de recherche *ad hoc*, l'Institut d'histoire du temps présent (IHTP), et depuis lors cette « histoire du temps présent » cherche sa voie, non seulement par la mise à l'étude des dernières décennies (par exemple la guerre d'Algérie[14], l'évolution de la V^e^ République ou le tournant mondial de 1989) sur lesquelles le témoignage surabonde mais les archives habituelles ne sont pas disponibles et qu'il a fallu démarquer de l'histoire « immédiate » des journalistes, mais aussi par la prise en compte des réminiscences et des réactivations du passé dans l'actualité[15]. Et une revue, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, a été lancée en 1984 pour mettre davantage l'historien face à « ce présent énigmatique, provocateur et sélectif [mais qui] lui répète la seule question qui le passionne, celle du changement, de sa nature et de son interprétation à la lumière des continuités »[16].

Un premier désenclavement de la recherche est venu d'une approche renouvelée de l'événement. Car ce « monstre » contemporain, comme disait Pierre Nora dès 1972, a remis sur l'établi les vieilles questions de la datation, de l'agencement des faits, et donc des ruptures et des continuités. Il a aidé à reconsidérer le jeu des échelles spatiales et temporelles[17]. Puisque

12. Voir B. Couturier, « Le passé est un pays étranger », *Commentaire* n° 181, printemps 2023, pp. 111-119.
13. Voir, appuyé sur l'exemple allemand, R. Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1997.
14. Voir J.-P. Rioux (dir.), *La Guerre d'Algérie et les Français*, Paris, Fayard, 1990.
15. Voir Institut d'histoire du temps présent, *Écrire l'histoire du temps présent*, Paris, CNRS Éditions, 1993 ; A. Chauveau et Ph. Tétart (dir.), *Questions à l'histoire des temps présents*, Paris, Complexe, 1992 ; H. Rousso, *La Dernière Catastrophe. L'histoire, le présent, le contemporain*, Paris, Gallimard, 2012.
16. P. Nora, *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, 2011 ; *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n° 1, janvier 1984, p. 3.
17. Voir P. Nora, « Le retour de l'événement » », *Présent, nation, mémoire, op. cit.*, pp. 36-57 ; F. Dosse, *Renaissance de l'événement*, Paris, PUF, 2010 ; P. Boucheron, *Quand l'histoire fait date. Dix manières de créer l'événement*, Paris, Le Seuil, 2022.

l'événement moderne est immédiatement et massivement médiatisé et rendu public, ajoutait Pierre Nora, il « témoigne moins pour ce qu'il traduit que pour ce qu'il révèle, moins pour ce qu'il est que pour ce qu'il déclenche. Sa signification s'absorbe dans son retentissement ; il n'est qu'un écho, un miroir de la société, un trou ». Il se distingue mal de son « ombre portée », disaient d'autres historiens[18]. En somme, c'est une lanterne magique autant qu'un éclair, une diffraction plus qu'un fait brut, un miroir du temps autant qu'une scansion.

Ce nouveau statut de l'événement a permis de reconsidérer le cours historique de la temporalité en donnant d'abord au temps une meilleure élasticité dans l'espace géographique et social. Ce qui explique que puissent cohabiter aujourd'hui en histoire, et quels que soient le siècle ou la civilisation examinés, une *Microstoria* individualisée dans un espace cantonné et une histoire « mondiale » ou « globale » massifiée et aux rivages sans cesse élargis. Car, au gré des découvertes, des idées nouvelles, des conquêtes et des échanges de tous ordres qui ont fait reculer les horizons, il y a une vérité historique dans le jeu respectif et réciproque de la plus minuscule collectivité humaine vivant dans l'étroitesse d'un territoire et l'activité humaine élargie aux échelles d'un empire, d'une nation, d'un continent, du monde entier[19].

En fait, il n'est pas un domaine de la recherche en histoire qui n'ait pas profité de cet avènement du « monstre » pour ragaillardir des pratiques et délimiter autrement des chantiers que l'école des *Annales* avait souvent négligés. Par exemple, en histoire militaire, la guerre, qu'elle soit locale, mondiale, asymétrique ou hybride, est certes lue comme toujours en termes de stratégie et de vaillance, mais elle l'est aussi désormais en termes de logistique matérielle et de mobilisation mentale, sous-tendues l'une et l'autre par l'économie et l'éducation ; en termes de géopolitique, devenue multipolaire et particulièrement houleuse de nos jours, autant que de puissance à l'ancienne enrégimentée et univoque. Si bien qu'aujourd'hui la guerre est décrite dans un mixage de l'art militaire, des forces combattantes et des sociétés saisies par l'événement et attentives ou non à son récit médiatisé et propagandiste. La bataille elle-même est prolongée par ses échos et ses ondes de choc, et elle peut conforter ou non les grands mythes, récits et romans religieux, impériaux ou nationaux. Des conflits éloignés peuvent être ignorés sur le moment par les opinions publiques et pourtant miner à terme leur paix apparente[20]… En somme, la temporalité

18. J.-P. Rioux, « L'événement en surplomb », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n° 98, avril-juin 2008, pp. 3-6, à propos de Mai-68.

19. Par exemple, P. Boucheron (dir.), *Histoire mondiale de la France*, Paris, Le Seuil, 2017. Sur ce point, l'aide des géographes a été importante : voir C. Grataloup, *Faut-il penser autrement l'histoire du Monde ?*, Paris, Armand Colin, 2011.

20. Sur ces trois aspects, voir M. Bourlet, *Verdun 1916. La guerre de mouvement dans un mouchoir de poche*, Paris, Perrin, 2023 ; I. Davion et B. Heuser, *Batailles. Une histoire des grands mythes nationaux*, Paris, Belin, 2020 ; S. Venayre, *Les Guerres lointaines de la paix. Civilisation et barbarie depuis le XIXe siècle*, Paris, Gallimard, 2023.

du conflit armé se désordonne et se disperse dans l'espace, puis tente de se réordonner sous le feu de l'événement contemporain dans un va-et-vient rétrospectif et rétroactif à la fois : la guerre d'aujourd'hui aide à relire et à reconfigurer les guerres d'avant ; les guerres d'avant font réfléchir à une singularité relative des guerres présentes, comme on l'a vu récemment en Europe avec le conflit en Ukraine quand celui-ci a remis en scène le tyran agresseur, le peuple défendant héroïquement sa patrie, la recherche urgente d'alliances et d'aides extérieures, les piétinements de la bataille, le drame des victimes et des dommages civils.

Outre le retour sur l'événement, il est une deuxième raison à l'expérimentation par les historiens d'une échelle du temps plus mobile : l'installation dans la société, depuis les deux dernières décennies du XX^e^ siècle, d'enjeux de mémoire, de batailles entre les mémoires, et d'un « devoir » de mémoire officiel, tous démultipliés confusément par les médias comme par les pouvoirs publics, les tribunaux ou l'école dans la vie des sociétés, sans doute pour conjurer ou compenser l'affaissement soudain du sens de la durée, des héritages, des identités et de la transmission : bref, sous l'effet ravageur du « présentisme ». Je ne détaille pas ce point ici, faute de place mais aussi parce que j'en ai déjà donné quelques aperçus dans *Inflexions*, à propos du souvenir des guerres et de la fièvre patrimoniale[21].

En revanche, il faut noter que cette question mémorielle n'est pas maîtrisable par les historiens autant qu'ils le souhaitent. Car trois évolutions démultiplient et opacifient les embarras de mémoires[22] et prennent à revers, ou de court, tous les acteurs, publics ou privés, individus, groupes, associés ou collectivités ; elles signalent une modification en cours de notre espace-temps sans nous donner encore la force de l'assumer ou d'y résister.

La première a été le passage du « devoir de mémoire » à une mise en accusation idéologique du passé et, pour la France, de son histoire qualifiée de « roman national » ; le passage de la force incontestable du « Plus jamais ça ! » crié par les témoins au mélange et à la confusion d'autres incriminations, avec notamment la question coloniale et celle de l'immigration prenant le relais des débats à propos de la Seconde Guerre mondiale, tandis que les politiques et les lois mémorielles sont de plus en plus contestées.

21. J.-P. Rioux, « Mémoire des guerres du XX^e^ siècle, questions du XXI^e^ », *Inflexions* n° 25, 2014, pp. 79-90 ; « Le patrimoine, hier pour demain », *Inflexions* n° 40, 2019, pp. 17-26. Voir aussi J.-P. Rioux, *La France perd la mémoire*, Paris, Perrin, « Tempus », 2010 ; « La mémoire collective » *in* J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle, op. cit.*, pp. 325-353 ; « Les avatars du "devoir de mémoire" », *Le Débat* n° 170, mai-juin 2012, pp. 186-192.

22. Voir J.-P. Rioux et M. Spisser (dir.), *Nos embarras de mémoire. La France en souffrance*, Lavauzelle, 2008.

La deuxième évolution, c'est la prise de conscience, toute nouvelle, qu'il faut tenter néanmoins d'ajuster à toute force les assauts des mémoires sur la crise de la temporalité qui, on l'a vu, a saisi les sociétés et les États. Le signe le plus fort de ce brouillage de la perspective est le passage de l'acteur-témoin, naguère positif, à la victime interchangeable de crimes passés et sans autre avenir qu'une réparation par le procès ou l'indemnisation ; la dérive d'une mémoire collective comme récit des origines vers une mémoire qui saisit des individus apparemment assemblés mais toujours pluriels. Dès lors, le moteur des mémoires semble grippé : « présentisme » et déni des promesses d'un à venir, combinés avec la perte du sens de l'origine et de la destination, conduisent à un délitement du mémorable et du mémoriel.

La troisième évolution, c'est le brouillage des mémoires parce que le jeu des échelles spatio-temporelles est moins clair, et que l'on assiste, je le répète, à une déconstruction des espaces physiques et mentaux habituels – la proximité et le localisme d'abord, puis la région, la nation, l'outre-mer, l'Europe ou l'universalisme devenant tout aussi prégnants – sous l'effet conjoint du marché globalisé, de la culture *mainstream* et de la communication en temps réel, qui ont fait sauter tant d'anciens bornages des territoires indigènes des mémoires et ont livré tant de lieux de mémoire et de marques patrimoniales à un cosmopolitisme de consommation massifiée et déjà touristique.

Face à cette délitescence mémorielle, il revient à l'historien de faire laborieusement son travail d'intelligence critique et à affiner sans cesse son approche de la vérité, sans chercher dans le jeu trouble de la mémoire et de l'oubli un nouveau « régime d'historicité ». Mais il le fera à condition qu'on lui en laisse la possibilité. C'est pourquoi en 2005 a été lancée en France l'association Liberté pour l'Histoire, qui rappelle que les mémoires, si prégnantes soient-elles, sont trop aisément instrumentalisées pour pouvoir se substituer à l'Histoire des historiens et, répétons-le, entretenir un autre « régime d'historicité »[23].

En fait, il y a mieux et plus urgent à faire, en creusant encore ce qui a été acquis pendant les trois dernières décennies : la certitude que l'historien, pour mieux prendre la mesure du temps, doit naviguer entre le parcellaire et le global, l'universel et le local, la centralité étatique moderne et les marges socio-culturelles fragmentées et négligées ; et, donc, mieux prendre en compte des différences sociales et spatiales qui méritent elles aussi une histoire ; finalement, mieux apprendre à lier ensemble des temporalités diverses.

23. Voir P. Nora et F. Chandernagor, *Liberté pour l'Histoire*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

Le temps de la Terre

Mais attention ! Ces recherches sur une nouvelle « échelle mobile » du temps sont déjà mises en cause par l'irruption dans la conscience occidentale puis universelle de l'alerte climatique, scientifiquement fondée depuis les années 1990 sur les analyses et les prévisions d'un réchauffement inéluctable de la planète établies par le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) ; un tocsin très inégalement entendu par les organisations internationales, les États, les régimes autoritaires ou démocratiques, les collectivités et les individus. Cette prégnance du climat sur l'avenir de l'humanité, perçue de façon quasi pathologique dans nos sociétés, conduit l'historien à devoir affronter une question inédite : la subversion possible de la temporalité familière, celle des Modernes ou celle, « micro » ou globale, d'une « échelle mobile », par l'avènement de ce que des scientifiques nomment l'« Anthropocène », une nouvelle ère géologique inaugurée par la révolution industrielle au XVIII^e^ siècle, et caractérisée aujourd'hui par une influence croissante et destructrice de l'humanité sur son environnement, aggravée par une explosion démographique de notre espèce qui épuise aussi les ressources de la planète.

Si bien que tout récemment le chercheur indien et anglo-saxon Dipesh Chakrabarty a pu titrer significativement son dernier travail *Après le changement climatique, penser l'Histoire*[24]. Puisqu'il est prouvé, dit-il, que l'Homme est responsable du dérèglement planétaire et qu'il « exerce désormais une force géologique » en modifiant le climat par l'effet de ses multiples pollutions qui entretiennent un effet de serre – Chakrabarty l'a vu à Calcutta comme à Melbourne ou à Chicago –, il faut acter le divorce entre l'Histoire naturelle, elle aussi inventée au XVIII^e^ siècle par Buffon ou Humbolt, et l'Histoire humaine sécularisée. Et donc, conclut-il, il faudra faire « entrer en conversation » l'Histoire telle que nous la concevons aujourd'hui avec celle, planétaire et chevauchant les ères, du climat, de la défense de l'environnement et, surtout, de l'espèce humaine inscrite dans les réseaux du vivant : de l'Homme et la Nature, de l'Homme dans la Nature. En n'oubliant pas, ajoute-t-il pour complexifier encore un peu plus l'équation, que cette « historicité anthropocénique » à venir ne sera pas une nouvelle étape de ce que l'on a défini trop commodément, depuis Condorcet ou Nietzsche, comme une « accélération de l'Histoire », parce qu'elle peut aussi entretenir un horizon apocalyptique de fin des temps dans lequel la rationalité de l'historien ne pourra pas trouver son compte[25].

24. D. Chakrabarty, *Après le changement climatique, penser l'histoire*, préface de F. Hartog, Paris, Gallimard, 2023.

25. Voir aussi G. Quenet, *Qu'est-ce que l'histoire environnementale ?*, Paris, Champ Vallon, 2014 ; A.-C. Ambroise-Rendu *et al.*, *Une histoire des luttes pour l'environnement. XVIII^e^-XX^e^, trois siècles de débats et combats*, Paris, Textuel, 2021 ; C. Grataloup, *Atlas historique de la Terre*, Paris, Les Arènes, 2022 ; C. Bouton, *L'Accélération de l'histoire. Des Lumières à l'Anthropocène*, Paris, Le Seuil, 2022.

Rude constat, rude moment d'indécision voire de dépossession, conclut François Hartog : « Restituer *Chronos* comme temps de la Terre a pour effet de destituer l'humanité qui, avec le temps moderne, s'était instituée comme dernière époque et horizon indépassable[26]. » Dès lors, quel « régime d'historicité » attendre pour demain ?

26. F. Hartog, *Chronos, op. cit.*, conclusion.

JOSÉPHINE STARON

CONCILIER TEMPS LONG ET GOUVERNANCE DÉMOCRATIQUE

« Rien n'est moins que le moment présent,
si vous entendez par là cette limite indivisible
qui sépare le passé de l'avenir »
Henri Bergson (*Matière et Mémoire*, 1896)

Pour Henri Bergson, philosophe français du début du XX^e^ siècle qui s'inscrit à rebours de la vision positiviste qui règne alors, le temps n'est pas une simple donnée que l'on peut mesurer et objectiver. Le présent n'a pas d'existence propre, hormis celle que lui confère son inscription au sein d'une durée. C'est ainsi qu'il s'attache à distinguer deux manières de penser le temps ou la durée : rationnellement, par la technique et la mesure objective (le temps universel des horloges), et subjectivement, tel qu'il est vécu, ressenti par chacun (le temps individuel de la conscience). Cette dichotomie explique pourquoi l'intrication des trois temps (passé, présent, avenir) se vit différemment en fonction des cultures, des époques, des sociétés, des individus eux-mêmes. C'est en cela que l'on dit souvent que le temps est insaisissable et qu'il nous échappe toujours.

La maîtrise du temps est pourtant l'objet de bien des convoitises, et constitue un enjeu politique et de pouvoir, car celui qui fixe le temps et en dispose détient la souveraineté suprême, et peut même espérer se rapprocher du divin, du grand ordonnateur, de celui qui, bien souvent, est décrit comme l'ultime « maître des horloges ». C'est bien là que réside la quête du pouvoir, et l'Histoire regorge d'exemples de régimes politiques qui tentent de contrôler le temps, d'en imposer de nouvelles modalités et d'en instrumentaliser les représentations afin de servir leurs propres desseins, par exemple en instaurant de nouveaux calendriers ou en impulsant un *tempo* particulier en lien avec des objectifs politiques. Qui maîtrise le temps, maîtrise le monde. C'est en tout cas une croyance universelle rarement remise en cause.

De très nombreux ouvrages ont tenté d'élucider le mystère du temps, de ses incarnations et de ses représentations. Depuis l'avènement des régimes démocratiques, la recherche s'est principalement organisée autour des transformations induites par la pratique démocratique et sa conception particulière du partage du pouvoir. Car cette forme politique rompt avec les précédentes qui, elles, étaient davantage fondées sur la concentration du pouvoir, et donc aussi sur celle du temps.

En effet, chaque régime et chaque culture politique imposent leur vision du temps : certains se construisent sur le culte du passé et de la

mémoire – c'est notamment le cas des sociétés prémodernes – ; d'autres s'organisent autour de l'avenir, d'un destin commun, de projets de société à bâtir – c'est le cas des États-Unis d'Amérique au moment de leur indépendance. Mais dans l'Histoire, peu nombreuses sont les sociétés organisées autour de l'instant présent et de l'immédiateté. C'est le propre des démocraties contemporaines occidentales qui, si leur construction s'inscrit dans une histoire longue et une culture politique héritée de plusieurs siècles de pratique, ont peu à peu délaissé le passé, omis de regarder vers l'avenir et concentré leurs efforts sur un présent désormais érigé en priorité absolue.

Si cette évolution constitue un dévoiement de la pratique démocratique, elle correspond aussi aux évolutions du contexte international : crise permanente (énergétique, économique, sanitaire, migratoire, politique…), retour de la guerre en Europe avec le conflit en Ukraine et ses conséquences (course au réarmement, polarisation des relations internationales, crise des institutions du multilatéralisme…), sans oublier la crise climatique qui apporte son lot de menaces nouvelles (migrations et instabilités politiques ; luttes pour l'accès aux terres, à l'eau, aux ressources ; inégalités et concurrence engendrées par les politiques de transition…) et qui constitue un enjeu de sécurité collective à long terme.

Nombreux sont ceux dans le monde, jusque dans nos démocraties, qui estiment que seuls des régimes autoritaires ont la capacité de faire face à ces bouleversements et à ces nouvelles menaces. Cette idée continuera de se répandre tant que les démocraties n'auront pas guéri leur « myopie »[1], selon les termes de Pierre Rosanvallon, c'est-à-dire tant qu'elles n'auront pas résolu l'équation entre deux temporalités en apparence concurrentes : le temps court et immédiat de la pratique démocratique, et le temps long de la décision et de l'action politiques, indispensable pour résoudre les défis complexes qui se posent pour les générations actuelles et futures.

Une dissociation du temps et du pouvoir

Dans les sociétés prémodernes, le contrôle du temps constituait l'un des attributs majeurs du pouvoir politique. Ainsi, comme le rappelle le politologue Dominique Reynié, si le pouvoir souverain se caractérisait par la durée, alors celui qui parvenait à fixer le temps détenait pour longtemps les clés du pouvoir[2]. L'inscription dans l'Histoire de son passage en tant que souverain était un objectif en soi : il avait conscience que son véritable pouvoir ainsi que son ultime récompense seraient de

1. P. Rosanvallon, « Faire entrer le long terme en démocratie », *Constructif* n° 61, 2022/1, pp. 69-71.
2. O. Labesse et D. Reynié, « La politique face au défi du temps long », *Stratégies*, 24 mars 2022.

marquer la postérité, d'être reconnu dans la durée, même après la fin de son règne. La conception du temps dans sa trilogie – culte du passé et action politique dans le présent pour transformer l'avenir – était donc constitutive de ces modes de gouvernance, bien éloignés de ceux que nous pratiquons aujourd'hui en Europe, mais qui caractérisent encore de nombreuses régions du monde. Le modèle chinois est probablement le plus emblématique du genre.

Régime autoritaire, la Chine oriente sa politique et son économie tout entières vers un projet de société global, une vision de l'avenir et du long terme, comme l'a rappelé Xi Jinping en 2021 lors du discours prononcé à l'occasion du centenaire du Parti communiste chinois : « Le temps où le peuple chinois pouvait être foulé aux pieds, où il souffrait et était opprimé est à jamais révolu. […] La nation chinoise est une grande nation. […] Depuis un siècle, toutes les luttes, tous les sacrifices et toutes les initiatives du peuple sous la direction du Parti peuvent se résumer en un thème unique : réaliser le grand renouveau de la nation chinoise. […] La grande renaissance de la nation chinoise est entrée dans un processus historique irréversible[3]. »

Dans ce discours, nous retrouvons les caractéristiques principales de la recherche de la maîtrise du temps par le pouvoir politique : le passé y est glorifié et les sacrifices du peuple se voient justifiés par la vision d'un nouvel avenir, une nouvelle ère dans laquelle la Chine retrouvera sa place dans le monde. Le présent n'est utilisé ici que pour marquer le moment de la rupture entre un passé douloureux et un avenir heureux. Et pour qu'aucun doute sur la détermination du souverain ne subsiste, il affirme son complet contrôle du temps en avançant que le processus entrepris est désormais irréversible.

Ce type de discours n'a rien d'original dans l'Histoire, sauf pour nous, habitants des démocraties occidentales, qui ne sommes plus familiers avec ces entreprises de contrôle et d'instrumentalisation du temps. Car nous avons en effet réalisé la plus grande peur des souverains des sociétés prémodernes et autoritaires actuelles : dissocier le temps du pouvoir politique. En quoi cela consiste-t-il ? Puisque le pouvoir n'est plus le seul apanage du Prince, sa caractéristique principale qui était la maîtrise du temps ne lui appartient plus. Aujourd'hui, dans nos démocraties, le pouvoir est non seulement dans les mains du peuple par le biais des élections, dans celles de leurs représentants élus, mais aussi dans celles d'acteurs privés qui, par leur poids et leur influence économiques, détiennent une part du pouvoir, et avec elle une certaine maîtrise du temps.

3. Extraits du discours du président chinois Xi Jinping lors d'une cérémonie marquant le centenaire du Parti communiste chinois, le 2 juillet 2021, disponible en intégralité sur www.china-embassy.gov

C'est pourquoi nous sommes assez facilement impressionnés par certains discours ou certains types de régimes qui semblent encore détenir à la fois le pouvoir et son attribut premier. Mais ne nous y trompons pas. Lorsque le président chinois affirme sa maîtrise du temps, notamment de l'avenir, il s'inscrit dans une vision irrationnelle du monde et de ses évolutions, dans laquelle il serait encore possible de faire abstraction des interdépendances générées par le système mondialisé et de vivre dans une forme d'autarcie salvatrice. La gestion de la crise sanitaire par le pouvoir chinois depuis 2020 a montré les limites de cette vision du monde.

La Russie, autre modèle de régime autoritaire, s'inscrit également dans cette idée prémoderne. Le président Vladimir Poutine, pour justifier sa guerre contre l'Ukraine, a mobilisé la mémoire du passé et l'ambition d'un avenir glorieux pour la nation russe. La lecture croisée des discours des deux dirigeants, chinois et russe, révèle des similitudes dans le rapport qu'ils entretiennent au temps, à l'illusion de sa maîtrise et d'une certaine irréversibilité de l'action politique.

Autre exemple, l'Iran, qui s'inscrit aussi depuis de nombreuses années dans cette même dynamique, mais dont le régime essuie de plus en plus la contestation en interne – bien plus que la Chine ou la Russie d'ailleurs. Ainsi, même les régimes autoritaires souffrent, dans la pratique de leur souveraineté, de l'absence de maîtrise du temps. Toutefois, il est vrai qu'ils en souffrent moins, moins vite, ou de manière souvent moins visible, que les démocraties occidentales. Les raisons de la fragilité de celles-ci tiennent aux deux autres dévoiements de la pratique démocratique que j'identifie : un raccourcissement du temps politique et une concurrence de plus en plus forte entre des temporalités différentes.

Un raccourcissement du temps politique

Dans l'histoire européenne, nous sommes passés en peu de temps de régimes politiques sans limite temporelle autre que la mort du souverain à des régimes très limités dans le temps : en France, le président de la République est élu pour cinq ans renouvelables une fois ; en Allemagne, le chancelier fédéral l'est pour quatre ans mais sans limitation du nombre de mandats ; en Italie, le président du Conseil reste en poste tant qu'il dispose d'une majorité au Parlement… Chaque pays a ses spécificités en matière d'élection de ses représentants et de modalités concernant les mandats. Toutefois, ils partagent en commun quelque chose qui les distingue des régimes autoritaires considérés comme plus stables et durables dans le temps : le raccourcissement du temps politique en raison de la nécessité de recueillir, à échéances régulières et rapprochées, le consentement de leur

population. Les démocraties contemporaines sont donc caractérisées par la remise en cause régulière et institutionnalisée de la légitimité politique.

Par ailleurs, nous observons une tendance de plus en plus accrue à la multiplication des temps de la consultation en dehors des élections : référendums, conventions ou assemblées citoyennes, budgets participatifs, recours quasi quotidien aux sondages d'opinion… Les populations sont sans cesse questionnées, leur avis et leur opinion sont mesurés à des intervalles de plus en plus réguliers, notamment par le biais des réseaux sociaux qui sont progressivement devenus, pour les médias comme pour les politiques, la meilleure échelle de mesure de l'opinion et de la hiérarchisation de l'information. Ces phénomènes conduisent donc à penser avec Dominique Reynié que « les réseaux sociaux et la numérisation de l'espace public rendent presque impossible l'inscription de la politique démocratique dans le temps long »[4].

Dès lors, non seulement le temps politique est raccourci, mais les citoyens, qui n'ont jamais été autant consultés, n'en retirent pour autant aucune satisfaction démocratique : le sentiment de ne pas avoir de contrôle sur la politique intérieure de son pays se diffuse largement. Ainsi, en 2022, seuls 43 % des Français estiment que la démocratie fonctionne bien, et à peine plus de la moitié (53 %) considèrent avoir une liberté et un contrôle sur leur avenir[5]. Raccourcissement du temps politique et performance démocratique ne vont donc pas nécessairement de pair. Et les conséquences sont nombreuses.

La première est le désengagement des populations des modes traditionnels de participation démocratique, notamment l'élection. La deuxième est que cette démotivation touche également les dirigeants politiques, qui se trouvent bien souvent paralysés face à la prise de décision et à l'action politique. Ils sont comme pris au piège entre deux injonctions contradictoires qui s'inscrivent dans une temporalité différente : l'efficacité de l'action publique, qui exige des décisions parfois rapides, et la construction d'un consensus démocratique, qui nécessite de longues négociations. Résultat : face à l'impossibilité de résoudre cette équation, ils sont souvent tentés de repousser le temps de la décision et de l'action afin d'éviter d'être remis en cause lors de prochaines échéances électorales, ou bien, au contraire, lorsqu'ils entament un dernier mandat ou qu'ils souhaitent laisser une trace dans l'histoire politique de leur pays, ils peuvent être tentés d'agir vite, sans prendre le temps de la concertation et de la construction du consensus. La pression d'échéances nationales – par exemple le vote des budgets – ou internationales – par exemple des sommets internationaux – peut aussi pousser les dirigeants à accélérer les

4. D. Reynié, *op. cit.*
5. Baromètre de la confiance politique 2022, Sciences Po/CEVIPOF.

processus de décision. Dans les deux cas, il n'y a pas de considération autour d'une prise en compte du temps long : c'est le présent qui, bien souvent, guide les choix ou les non-choix qui sont faits.

La troisième conséquence, enfin, découle des deux premières : plus le sentiment de ne pas avoir de prise sur son avenir se répand, plus la confiance dans le système politique diminue et plus les partis dits « extrêmes » ou « populistes » se renforcent. Pourquoi ? Parce que la vision du monde que ceux-ci proposent est souvent moins complexe, les solutions aux problèmes sont présentées comme plus simples qu'elles ne le sont en réalité. Ils ne promettent finalement rien d'autre que de maîtriser le temps et ses effets. Par ailleurs, lorsque le contexte politique, économique, social et/ou international se détériore, ce discours se renforce face à l'impuissance des pouvoirs publics, et les démocraties s'en trouvent d'autant plus fragilisées.

De la multiplication des crises à la concurrence des temporalités

Ce qui m'amène à aborder la troisième cause du dévoiement des démocraties contemporaines dans leur rapport au temps : la concurrence des temporalités. Bien avant que notre horizon politique ne se voie brouillé par la multiplication et la juxtaposition de crises internationales, la mondialisation avait déjà commencé son œuvre. Elle a certes rapproché les peuples, permis des avancées politiques, économiques, industrielles, scientifiques, technologiques majeures, mais elle a aussi mis face à face des temporalités souvent différentes, parfois même opposées. Si la seconde moitié du XIX^e^ siècle fut celle de l'espoir et de l'optimisme, le 11 septembre 2001 a brutalement mis fin à une vision presque exclusivement positive de la mondialisation en Occident. Entre autres, l'invasion de l'Irak par les Américains, sans mandat de l'ONU, a révélé au monde la fragilité des organisations multilatérales et la subsistance d'un concept que beaucoup en Europe pensaient obsolète après la chute de l'Union soviétique : la puissance.

L'enchaînement des crises à partir de 2008 a fini de convaincre les populations que la mondialisation et le libéralisme économique ne suffiraient plus à les protéger des externalités négatives, et surtout des volontés de puissance de certaines nations (États-Unis, Chine, Iran, Arabie saoudite, Russie…). L'optimisme et la confiance dans l'avenir ont ainsi laissé place à un état de désenchantement collectif. Par ailleurs, si la mondialisation des échanges a simplifié les relations entre les États, elle a aussi contribué à complexifier les sujets : dans les plus hautes sphères du pouvoir, politiques comme économiques, les individus se sont de

plus en plus spécialisés, technicisés, et leur action est devenue, pour les populations, source d'incompréhensions voire de soupçons.

Ainsi, et comme le prophétisaient déjà les chercheurs Andreas Schedler et Javier Santiso dans un article publié en 1998, « dans notre époque post-utopique, post-idéologique, postmoderne, postcommuniste et post-historique, [...] les utopies sociales sont mortes [...] et l'avenir a perdu, sans espoir de guérison, sa promesse ancienne, ses certitudes et son unité »[6]. Les sondages en attestent : en 2022, 83 % des Français considèrent que l'avenir est une source d'inquiétude[7], 49 % estiment que, lorsqu'ils auront leur âge, leurs enfants auront une situation plus mauvaise que la leur, et 22 % pensent qu'elle sera identique, sans amélioration[8].

Pourquoi un tel pessimisme ? L'une des causes majeures réside dans l'apparition progressive de temporalités différentes et dans une pluralité confuse d'avenirs concurrents. Le temps politique, qui pendant des siècles a prévalu sur tous les autres, n'est plus aujourd'hui qu'un temps social parmi d'autres : le temps de l'économie, du commerce international, de la finance mondialisée, de la technique, mais aussi le temps des réseaux sociaux et des médias d'information en continu qui est celui de l'immédiateté, le temps des sommets et des conférences internationales… Toutes ces temporalités se superposent désormais, voire s'entrechoquent, et contribuent à la complexité du monde contemporain.

Les dirigeants des démocraties, dans leur exercice du pouvoir déjà encadré et donc *de facto* limité, se voient également contraints de répondre à des injonctions contradictoires : répondre aux inquiétudes du moment exacerbées par la « twittosphère » et relayées mécaniquement par les médias qui leur consacrent nombre d'éditions spéciales ; préparer des lois de programmation qui prennent en compte plusieurs exercices budgétaires sans avoir de visibilité sur la situation économique ou sociale du pays ; faire face aux pressions induites par les traités internationaux ou multilatéraux qui engagent à des actions sur une temporalité là encore spécifique ; enfin apporter des réponses à des enjeux qui font fi des frontières nationales et qui exigent des plans d'action sur du long voire du très long terme, tout en sachant que les décisions politiques prises à un instant T n'auront de portée réelle que bien plus tard.

En résumé, les dirigeants politiques des démocraties contemporaines doivent résoudre un paradoxe majeur : concilier la gouvernance démocratique, qui s'organise et fonctionne autour du temps présent ou de l'avenir proche (le temps des mandats), et le temps long des décisions

6. J. Santiso et A. Schedler, « Democracy and Time », *International Political Science Review*, vol. 19, n° 1, janvier 1998, pp. 5-18.
7. Sondage IFOP pour Asterès, novembre 2022.
8. Baromètre de la confiance politique 2022, Sciences Po/CEVIPOF.

politiques sur des sujets de préoccupation majeure, mais dont la mesure des effets est impossible à court terme (le temps des enjeux). Cette équation oppose donc à la fois deux temporalités et deux tempéraments qui y sont associés : celui de la prudence et de la tempérance, propres au régime démocratique, et celui du courage et de l'audace, nécessaires pour inscrire une action dans le temps long.

Revaloriser le passé et oser l'avenir

Comment résoudre ce paradoxe ? Comme l'explique Pierre Rosanvallon, si les démocraties ont privilégié leur rapport au présent, cela « s'explique par leur histoire et la nécessité dans laquelle elles se sont trouvées de rompre avec le temps immuable des visions religieuse et monarchique du monde »[9]. Elles ont ainsi tenté et réussi ce qui serait apparu impossible à d'autres époques : dissocier pouvoir et temps.

Si elles se trouvent aujourd'hui en difficulté, c'est d'abord et surtout parce que le contexte géopolitique, économique et social a évolué, et qu'il leur impose de revoir leur modèle pour répondre aux exigences des temps multiples et de leur constante évolution. La Nation, comme le rappelle le sociologue Alfred Fouillée, n'est pas une chose immuable. C'est un être vivant soumis au changement perpétuel. Elle doit donc se doter d'une vraie faculté d'adaptation ou, selon Fouillée, d'un « esprit public »[10]. Aujourd'hui, il semble que cet esprit public soit précisément ce qu'il nous manque. Le reconstituer implique, avec Henri Bergson, de développer une vision globale du temps : revaloriser un passé que l'on a pris l'habitude de nier ou de dissimuler, et oser inscrire l'action politique présente dans une vision de l'avenir à la hauteur des défis qui sont les nôtres aujourd'hui.

Mais cela nécessite de ne pas continuellement segmenter les sujets : réformer l'éducation, puis la santé, un autre jour la justice, revenir en arrière, puis s'intéresser à la défense ou à la politique migratoire lorsqu'une crise survient… Ce que nos démocraties ont pris l'habitude de faire depuis des années. C'est une vision globale, une vision de la société nationale et européenne qu'il nous faut développer – il est inimaginable de penser l'une sans l'autre, étant donné leur intrication ainsi que le besoin de peser dans un monde où géants politiques et géants économiques s'imposent. Les discours de Xi Jinping et Vladimir Poutine sur ce que seront la Chine et la Russie dans un siècle présentent des visions idéalisées, irréalistes, voire caricaturales de l'avenir. Les Européens doivent, eux, s'inscrire dans

9. P. Rosanvallon, *op. cit.*
10. A. Fouillée, « L'Éducation et la sélection », *Revue des Deux Mondes*, 1890, tome XCIX, pp. 585-586.

cette même temporalité, mais sans enjoliver, sans mentir aux populations, en s'appuyant sur un degré d'éducation et d'engagement citoyen inédit à l'échelle de l'Histoire.

Nous commençons enfin à percevoir des signes encourageants : l'action de l'Union européenne s'inscrit désormais dans une temporalité qui va jusqu'en 2055 avec des objectifs de décarbonation historiques ; les États membres discutent à nouveau de grands programmes industriels, notamment en matière d'armement, à vingt ou quarante ans ; les objectifs de développement durable à horizon 2030 élaborés par les Nations unies en 2015 sont d'ores et déjà largement intégrés aux politiques publiques des différents pays.

Mais développer un projet d'avenir ne suffira pas à sauver les démocraties du sort que leur souhaitent leurs concurrents autoritaires si elles ne s'appuient pas également sur leur passé. Les débats qui inondent la société américaine sur la remise en cause de l'Histoire voire, dans certains courants extrémistes, sa négation pure et simple ainsi qu'une volonté de faire table rase du passé commencent à se diffuser dans nos sociétés européennes[11]. Cela constitue un danger réel, car aucune société ne peut se construire durablement sur une telle idéologie.

Si le passé n'a pas à être glorifié, il doit être utilisé pour servir les ambitions du présent et définir une vision de l'avenir. Les démocraties ont compris que le culte du passé et de la mémoire, seul, était davantage un outil d'asservissement que d'émancipation des populations. C'est un acquis qu'il faut conserver. La valorisation du présent est une vraie révolution culturelle, politique, philosophique, qui fait la force de nos régimes. Mais les dangers de fractures, de décohésion, de défiance généralisée surviennent lorsque le présent est survalorisé et constitue l'unique horizon de chacun.

Pour conclure, il me semble indispensable de réintroduire la définition du temps selon saint Augustin, qui devrait inspirer les démocraties : « Il y a trois temps : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. […] Le présent du passé, c'est la mémoire ; le présent du présent, c'est l'intuition directe ; le présent de l'avenir, c'est l'attente[12]. » Le présent est la clé, là où tout se noue, là où tout se crée. Mais il est vide de sens s'il n'est pas pensé en lien étroit avec ces deux autres formes du temps : le passé et l'avenir. C'est sans doute cela, la leçon que les démocraties européennes doivent réapprendre.

11. Je fais notamment référence ici au mouvement dit du « wokisme » qui s'est, entre autres, illustré outre-Atlantique par des actions visant à nier le passé : statues déboulonnées, livres retirés des programmes scolaires et des bibliothèques universitaires, lieux et écoles renommés… En Europe, et plus particulièrement en France, ce mouvement traduit surtout une idéologie post-coloniale qui implique la diffusion d'un fort sentiment de culpabilisation.

12. Saint Augustin, *Les Confessions* (397-401), XI, trad. J. Trabucco, Paris, Garnier Flammarion, 1937.

MARIE PEUCELLE ET CLAIRE PEUCELLE-CHRISTORY

EN FORÊT

Lorsque l'on pense à la nature en termes de temporalité, c'est le temps long qui vient immédiatement à l'esprit, celui de la croissance des arbres, de la longévité des forêts primaires, du développement que l'on souhaite durable… Mais n'est-ce que cela ? Car il semblerait que le temps s'écoule différemment dans une forêt, et que différentes temporalités s'y croisent, s'y entremêlent. Le temps y file, rapide, à l'échelle de la vie d'un éphémère. Mais aussi s'accroît, s'étend, imperceptible lorsque poussent les grands arbres. Il bat au rythme des saisons mais paraît décousu, désordonné par la diversité de l'existence animale, minérale et végétale qui y réside. La forêt, cacophonie silencieuse et bruyante, inhabitée d'hommes et pourtant fourmillante.

À l'échelle humaine, la forêt est précieuse. Le promeneur y trouve bien-être et santé dans la pratique japonaise du *shinrin-yoku* ou « bain de forêt », le commerçant une rente dans l'exploitation de son bois, le chasseur un réservoir giboyeux, le scientifique une source de découvertes et de vie à préserver sans laquelle l'humanité s'épuisera, le sapeur-sauveteur ou sapeur-pompier un bien à protéger des incendies et le soldat un atout sans lequel des guerres furent perdues.

Ce qui rassemble ces acteurs tous si différents ? Le temps. Car en matière de nature, rien ne peut réussir à l'homme pressé. Sans patience, rien ne se construit durablement. La forêt ne déroge pas à cette règle. Patrimoine naturel et économique majeur, seule une gestion durable semble en garantir la pérennité. Seulement le temps de la forêt est aussi le temps de l'inaction et de l'oubli, où l'Homme accepte parfois de ne pas interférer et de laisser la nature s'épanouir, à son rythme.

La forêt comme mouvement

L'Homme voit en la forêt un temple du temps long, de l'immuable qui rassure. Il pénètre dans les sous-bois à petits pas attentifs, respire, écoute, observe cet univers primitif familier qui s'offre à lui, où le temps semble ralenti jusqu'à se figer. Loin du vacarme de la ville, le calme qui semble y régner l'apaise. Et pourtant, la nature profonde de la forêt est celle du mouvement et du changement. Toujours elle se construit et se meurt pour mieux se rétablir, différemment. Tout est question de cycles.

D'abord, il y a la terre. Un sol polychrome vivant fait de champignons, de bactéries et de petits insectes. Puis s'y installent les graminées, poussées par le vent ou transportées par la faune. En se développant, elles enrichissent le sol, le protégeant de la sécheresse et du vent. Les saisons passent,

leurs feuilles tombent et finissent par rendre la terre trop riche et trop humide pour ces plantes pionnières qui aiment les terrains nus et secs. Vient donc le tour des ligneux, des ronces et des broussailles. Rustique – la nature donne souvent raison aux plus forts –, le tapis croît, s'étoffe et se renforce. Ce faisant, il abrite des prédateurs les nouvelles graines semées. Alors surgissent les arbres pionniers. Leur bois blanc pousse rapidement, perçant de leur hauteur la strate végétale intermédiaire, s'exposant à la lumière. Peupliers, saules, bouleaux… Ils captent le soleil au détriment des autres végétaux dont le développement est ralenti, vivant sous l'ombre de ces nouveaux géants. Mais leur bois reste tendre et vulnérable. Bientôt les chênes, les hêtres et les charmes, à la longévité reconnue, prendront leur place. Puis la maladie, la foudre ou le vent finiront par les affecter eux aussi. Désormais couchés, leur pourriture fertilisera le sol et leur tronc accueillera un nouvel écosystème composé d'insectes, de champignons, de mousses et de fougères, engendrant une nouvelle dynamique de cycle et de croissance[1].

Accepter la réalité de ces changements permanents, c'est comprendre que ces cycles sont entremêlés, que la complexité initiale des premières étapes de biodiversité se poursuit et s'étoffe continuellement, que cette succession de vie et de mort est nécessaire à la durabilité de la forêt. Mais c'est surtout prendre conscience qu'en forêt l'immuabilité n'est pas naturelle. Au contraire, elle est stérile car elle ne porte pas la vie.

Pour se développer durablement, la forêt ne doit donc souffrir ni de barrières physiques empêchant le déroulement naturel de ses cycles ni de l'action moins perceptible de ceux que l'on pourrait appeler les « bloqueurs de temps ». La nature en regorge pourtant. Certains sont naturels : les herbivores en surnombre ou les embruns salés figeant les dynamiques d'enfrichement, immobilisant dans les limbes de la biodiversité un cycle pourtant engagé. En bloquant la dynamique de développement de la forêt, ils transforment son paysage qui se diversifie de dunes, de prairies, de garrigues ou de steppes, et participent ainsi à la richesse de notre *saltus*[2].

D'autres, artificiels, ne transforment pas la forêt mais l'altèrent. Le propriétaire terrien cloisonnant son terrain, l'exploitant de bois établissant un plan de vente déraisonnable et surexploitant sa terre, l'industrie polluant les sols ou le soldat en guerre en sont quelques exemples. Car la guerre se passe aussi en forêt. Cette zone a d'ailleurs toujours servi à la tactique militaire pour appuyer une manœuvre amie, pour se dissimuler ou pour ralentir la progression de l'ennemi en le canalisant dans un espace réputé difficilement pénétrable. Pour rendre les forêts encore plus opérantes, elles sont souvent « aménagées » : le déboisement permet de voir l'adversaire approcher, de dégager les vues pour favoriser les tirs ou

1. Les bois morts accueillent près de 20 % des espèces animales et végétales forestières.
2. Terre non cultivée ou sauvage.

de créer des abattis et des tranchées. Toute guerre scarifie donc de façon plus ou moins raisonnable et acceptable les espaces boisés, désorganisant temporairement leur cycle naturel[3].

Les armées françaises sont pourtant un acteur non négligeable du développement durable. Aujourd'hui, deux cent soixante-quinze mille hectares de terrains militaires, soit 1,3 % du territoire national, appartiennent au ministère des Armées[4]. Atolls sauvages classés[5], en grande partie utilisés pour l'entraînement des forces, ces espaces aux accès réglementés ont été préservés de l'étalement urbain ou agricole. Libres de toute intervention humaine autre que militaire ou strictement nécessaire à leur préservation, ils constituent des îlots sauvages à la biodiversité complexe et grandissante, qui doivent continuer d'être « oubliés » pour mieux être protégés.

Plus généralement, la question du bien-fondé des interventions humaines dans le processus de développement naturel de la forêt est parfois soulevée. L'Homme devrait s'en éloigner pour laisser le « sauvage » se développer. Il n'est pour autant pas envisageable d'empêcher toute interaction entre lui et la nature, car la forêt se partage. Sur certaines parcelles protégées[6], des interventions minimales, ponctuelles et respectueuses de l'environnement permettent de participer à sa protection sur le temps long. Sur d'autres, vouées à la sylviculture, une planification raisonnable de l'exploitation du bois est de mise, car nier l'importance de son rôle économique et stratégique serait chimérique.

Planifier le durable, un enjeu stratégique

La notion du durable est liée à d'autres concepts que les militaires chérissent : l'anticipation (percevoir ce qui pourrait se produire ultérieurement et prévoir les mesures adéquates pour y répondre) et la planification (organiser sa manœuvre). Lorsqu'elle rencontre celle de la gestion environnementale, elle prend un sens tout particulier : la gestion durable des ressources naturelles. Élément clé de la sécurité et de la défense nationale, la bonne administration de ces ressources, en particulier celle des forêts, a toujours été un enjeu stratégique.

3. Bien que plusieurs conventions internationales réglementent désormais le poids des guerres sur l'environnement, notamment dans son volet durable (comme la convention ENMOD).
4. *Stratégie ministérielle de préservation de la biodiversité à l'horizon 2030*, ministère des Armées, Secrétariat général pour l'administration, Direction des patrimoines, de la mémoire et des archives, septembre 2021.
5. Deux cent mille hectares de terrains militaires font l'objet d'au moins un classement en faveur de la protection de la biodiversité (ZNIEFF, Natura 2000…)
6. Sur la question, des réserves biologiques intégrales ont été mises en place en France, formant des espaces protégés consacrés à la libre évolution de la forêt, où de jeunes et de vieux arbres cohabitent. Leur accès n'est pas interdit à l'homme qui peut s'y promener, sous l'œil attentif de l'Office national des forêts (ONF).

Pour mieux contrôler les richesses qu'elles génèrent, les droits d'usage des forêts, qui autorisent la libre utilisation de leurs ressources par les usagers, furent progressivement remis en question. Au XIII^e siècle, une première étape fut franchie avec la création des maîtrises des Eaux et Forêts dont la vocation était de contrôler la gestion des forêts territoriales. Face aux nombreux dysfonctionnements de ces nouvelles instances, une réforme générale est lancée en 1661 par Jean-Baptiste Colbert, ministre des Finances de Louis XIV, qui avait alors parfaitement saisi l'importance stratégique de la gestion durable des ressources naturelles.

En anticipant les besoins futurs, en réorganisant la plantation des forêts territoriales et en centralisant leur gestion, il instaura en vingt ans une politique forestière qui allait marquer l'histoire de la France. Officiellement, il s'agissait de se donner les moyens de lever une flotte capable de rivaliser avec la Grande-Bretagne et la Hollande en assurant une disponibilité permanente de bois pour les constructions navales[7]. Évidemment, les besoins étaient plus généraux, mais l'argument militaire s'entend. Le premier code forestier valorisant une gestion de la forêt sur le temps long voit le jour en 1669 avec l'ordonnance sur les Eaux et Forêts. Cette dernière réduisant les droits de chauffage et instaurant un droit de préemption sur les bois pour les besoins de la Marine, des parcelles sont alors interdites d'exploitation ou de culture et gardées pour les besoins des armées. Plus largement, Jean-Baptiste Colbert instaure des règles de martelage qui prennent désormais en considération les capacités de régénération des forêts par le biais de nouveaux plans d'inventaires strictement tenus. Son initiative visionnaire et ingénieuse permit de lutter contre la surexploitation qui menaçait les forêts françaises et de déclencher une campagne de reboisement massif du territoire dont les effets sont toujours visibles de nos jours.

Après Colbert, la Révolution française et les campagnes napoléoniennes, les poilus de la Grande Guerre furent eux aussi de grands consommateurs de bois dont l'usage, autant intensif que varié, nécessitait une planification spécifique. La conduite de la guerre en exigeait en effet toujours plus afin de fabriquer des traverses de chemins de fer, des crosses de fusil, des affûts de canon, des caisses de munitions, du charbon de bois ou encore des étais pour les tranchées[8]. Le bois aux si nombreux usages était stratégique. Mais rapidement la surexploitation guerrière menace la gestion durable de l'ensemble des besoins nationaux. L'administration des Eaux et Forêts alerte le ministère de l'Agriculture et une organisation de l'exploitation du

7. La construction d'un navire de guerre pouvant nécessiter jusqu'à deux mille cinq cents chênes centenaires, la France importe son bois d'Italie, d'Albanie et d'Europe du Nord, dont elle dépend.

8. Un stère de bois est nécessaire pour dix mètres linéaires de tranchées. Cinq à vingt stères pour un abri d'infanterie (source ONF).

bois plus réfléchie se met progressivement en place[9]. L'entre-deux-guerres se consacra à la reconstruction de ce qui avait été détruit, relançant la dynamique naturelle des forêts. Certaines zones de combat furent l'objet d'une attention particulière. Il s'agissait certes de reconstruire, mais aussi de préserver ces nouveaux lieux de mémoire. Ainsi, à Verdun, dès 1923, trente-six millions de résineux et de feuillus furent plantés en huit ans, composant une forêt nouvelle de près de dix mille hectares, dont plus de la moitié étaient des terres agricoles avant la guerre.

La planification du durable s'inscrit donc comme un impondérable stratégique, indispensable à l'autosuffisance de l'Homme sur le temps long. Lors de situations exceptionnelles nécessitant une exploitation déraisonnable de ressources naturelles, celui-ci se doit de veiller encore plus attentivement à la préservation de l'équilibre fragile entre ses besoins immédiats et le temps nécessaire à la nature pour se régénérer.

Protéger le vivant, une course contre la montre

Planifier le durable, c'est aussi le protéger. Le protéger des dérèglements climatiques ou des catastrophes naturelles, mais aussi de l'action de l'Homme ; l'épuisement des ressources terrestres provoque en effet des réactions en chaîne sur l'ensemble de son environnement naturel. Cette surexploitation se concrétise aujourd'hui par une vraie régression de la taille et de la qualité des forêts observable à l'échelle mondiale. Les forêts françaises, couvrant aujourd'hui 31 % du territoire national métropolitain[10] alors qu'elles n'en représentaient que 15 % en 1830, semblent être préservées de ce phénomène de déboisement massif. Pour autant, elles ne sont pas épargnées par le phénomène de régression qualitative, car planter des arbres de même nature pour les abattre quelques années plus tard ne suffit pas à créer du sauvage. Seul un temps extrêmement long permet de transformer une jeune forêt en écosystème à la biodiversité complexe.

Par ailleurs, le dérèglement climatique, en particulier le réchauffement, a des effets délétères sur le vivant. Le niveau inhabituel de stress hydrique ressenti ces dernières années laisse présager un risque croissant d'incendies, été comme hiver, sur des territoires de plus en plus étendus et jusqu'alors

9. Après les centres d'approvisionnement du bois créés en mai 1915, le comité général des bois est mis en place en juillet 1917 sous la double tutelle des ministères de l'Agriculture et de l'Armement et des Fabrications de guerre (source ONF). En parallèle, les service forestiers d'armées (SFA) dotent chaque corps d'armée d'un officier forestier chargé de diriger les coupes en forêt dans les zones de combat.

10. La France est le quatrième pays européen le plus boisé avec 16,9 millions d'hectares de forêt sur son territoire métropolitain.

préservés[11]. Dès lors, protéger passe d'abord par l'anticipation et par la prévention. Pour prévenir les feux de forêt et faciliter l'intervention des secours, une politique de défense de la forêt contre les incendies (DFCI)[12] a été mise en place depuis plus de soixante-dix ans. Une large partie des forêts françaises s'est ainsi pourvue d'équipements et de pistes dédiés à l'intervention des services de secours. Un effort particulier d'entretien et de surveillance de l'espace forestier est également mené dans ces zones boisées.

Protéger, c'est évidemment aussi agir, car le temps de la forêt est aussi celui du temps nécessaire aux moyens de lutte contre un incendie. Chaque minute compte quand il s'agit de couper la dynamique de propagation de ce qui pourrait devenir un désastre. Pour gagner du temps et lutter efficacement contre les feux de forêt, un dispositif opérationnel organique est mis en place chaque été. Les formations de la sécurité civile (FORMISC), composées de militaires de l'armée de terre employés par le ministère de l'Intérieur et des Outre-mer, y participent aux côtés des moyens départementaux et des armées[13]. Appuyés par les moyens aériens de la sécurité civile, leurs véhicules rouges et jaunes sont positionnés préventivement en zone à risque à des points stratégiques, maillant le terrain de leur présence dissuasive tout en leur permettant d'intervenir immédiatement lors des départs de feux.

Protéger, c'est enfin réfléchir à une solution globale, en favorisant l'implantation d'un véritable écosystème forestier plutôt que de champs d'arbres monospécifiques. Car ces espaces, en particulier les jeunes pinèdes plantées dans une logique productiviste, sont très vulnérables aux feux et aux maladies. Pour rendre ces forêts plus résilientes, diversifier leurs essences et reconsidérer leur drainage apparaît comme une solution véritablement durable à développer.

Ainsi, la forêt compose entre des temporalités différentes et des intérêts distincts : le temps court des besoins humains immédiats, le temps long de la régénération du bois et le temps plus éloigné encore du développement de la forêt. Pour l'exploitation de ressources utiles voire stratégiques, cela ne peut se faire sans planification. Pour le reste, accepter notre inutilité et ne pas essayer de maîtriser le sauvage au risque de le détruire libérera la forêt de notre bienveillante maladresse.

11. Le risque feux de forêt s'étend, notamment à la face ouest du territoire national durement touchée en 2022. Au plan mondial, la mobilisation de l'Alliance pour la préservation des forêts tropicales a été créée à la suite des incendies catastrophiques de 2019. Les formisc y contribuent en participant régulièrement à la formation des acteurs du secours à la lutte contre les feux de forêt, en particulier en Amérique du Sud. Ils interviennent également à leurs côtés lors de « mégafeux », par le biais du mécanisme de protection civile de l'Union européenne (en Bolivie et au Chili notamment).

12. La Défense de la forêt française contre les incendies (DFCI) est pilotée par le ministère en charge de l'Agriculture. Elle met en œuvre des outils de programmation, d'aménagement et d'entretien des massifs issus du code forestier, notamment les plans de protection de la forêt contre l'incendie (PPFCI). Certains territoires particulièrement exposés au risque incendie de forêt sont dotés de plans spécifiques de prévention.

13. Le protocole Héphaïstos, établi entre les ministères des Armées et de l'Intérieur, permet également le concours de militaires à la lutte contre les incendies.

EMMANUEL DESCLÈVES

UN TEMPS INCARNÉ

Dans cette époque lointaine… allais-je écrire par habitude. Mais en réalité, les habitants du Grand Océan *Moana Nui* n'avaient aucune idée d'un temps linéaire mesurable et régulier, un temps chronologique qui s'écoulerait inexorablement en s'éloignant indéfiniment d'une origine d'ailleurs indéterminée, sans revenir jamais sur ses pas. Il n'y avait pas de mot pour exprimer cela dans leurs nombreuses langues.

Leur conception du cours des choses était cyclique, comme une roue qui avance tout en tournant sur elle-même, avec des effets de concentration, d'accumulation, de compression, de retour parfois, mais aussi de détente ou d'étalement diffus. Intégré à la nature, l'homme y tenait une place essentielle. Il pouvait influer pour structurer le cours fluctuant de la vie, pour l'adapter en fonction des événements et de l'environnement des acteurs, pour mettre en exergue tel fait ou telle action, en dehors même de toute référence temporelle[1].

Pour tout dire, les choses n'ont pas tellement changé depuis, même avec l'arrivée des étrangers *popa'ā* et de leurs horloges accordées à l'unisson, qui se veulent universelles et lisibles par tous. Ils voudraient faire battre inexorablement une unique et implacable mesure sur toute l'étendue des mers, et imposer ainsi au peuple de l'Océan une perpétuelle fuite en avant, sans possibilité de bouclage ni même de respiration, introduisant en outre un sujet d'angoisse permanent et bien artificiel au regard du « temps qui passe » ou encore du « temps perdu ».

Les dieux marchaient-ils tous d'un pas égal et dans une direction constante ? Une pirogue parcourait-elle toujours la même distance d'une nuit sur l'autre ? N'était-elle pas soumise aux aléas du vent et de la mer, qui l'obligeaient bien souvent à tirer des bords, de sorte que deux traversées vers la même destination n'étaient jamais identiques ? Le temps du nourrisson était-il celui du vieillard ? N'était-il pas en réalité sujet à des contractions ou à des dilatations variées suivant les circonstances ? « Ô temps, suspends ton vol. Instant, tu es si beau[2] ! »

Qui pouvait croire que toutes les créatures de la planète vivaient au même rythme, au même *tempo* ? L'indicible *Ta'aroa* lui-même avait-il hésité avant de décider de créer un monde incroyablement diversifié qui récusait fermement l'uniformité, avec des espèces innombrables et des cycles de vie très variés ? Lui, la Source qui préexiste naturellement à tout écoulement, avait-il imposé à toute la Création en devenir la dictature d'une quelconque chronologie

1. L'anthropologue Epeli Hau'ofa parle de « temps écologique ».
2. Selon Lamartine (poème *Le Lac*) et Goethe (*Faust*).

universelle ? Quelle était donc cette machine étrange et désincarnée à laquelle les marins *popa'ā* concédaient les pouvoirs d'un dieu ?

« *Terii* ne cherchait point à dénombrer les saisons depuis lors écoulées ; ni combien de fois on avait crié les adieux au Soleil fécondateur. Les hommes blêmes ont seuls cette manie de compter, avec grand soin, les années enfuies depuis leur naissance, et d'estimer à chaque lune ce qu'ils appellent leur "âge présent" ! Autant mesurer des milliers de pas sur la peau changeante de la mer.[3] »

Les langues océaniennes[4] figurent parmi les rares langages où la valeur aspectuelle est privilégiée et l'emporte encore sur les informations temporelles qui situent chronologiquement l'énoncé d'un point de vue extérieur à ce dernier. L'action est donc exprimée non pas en fonction du moment (le « quand ») mais de la manière (le « comment »), c'est-à-dire sous l'angle de son déroulement interne. Passé, présent et futur se rejoignent et sont indissociables.

Très précis, le calendrier océanien est à la fois solaire et lunaire. Les grandes périodes de l'année sont globalement déterminées par les solstices et les équinoxes, mais également affectées par les mouvements d'autres astres, les Pléiades notamment, dont les apparitions ou les disparitions sur l'horizon marquent les saisons agraires. À Tahiti, ces périodes astrales sont liées à la fructification de l'arbre à pain *uru* ; à Aotearoa (Nouvelle-Zélande), il s'agit de la patate douce *kumara* ; en Nouvelle-Calédonie, on observe la floraison rouge de l'érythrine à la mi-novembre.

Les différentes phases *tai'o-pō* de la révolution de la Lune autour de la Terre servent à déterminer les trente nuits *pō* différentes du cycle synodique. Elles correspondent à des années *taumatetai'o* de douze ou treize lunaisons *marama*, de vingt-neuf ou trente *pō*, divisées en deux saisons *tau* majeures : *tau'auhune* période d'abondance et *tau o'e* période de pénurie. « Le génie du Polynésien se situe au niveau de l'attribution d'un nom à chaque phase lunaire pour permettre d'identifier chaque nuit. Il n'avait donc aucune raison, dans ces conditions, de regrouper les jours en semaine pour faciliter leur décompte, comme l'ont fait d'autres peuples[5]. »

La correction périodique nécessaire pour recaler le calendrier lunaire sur le solaire (ou agraire) était effectuée à la période des équinoxes et des solstices. On retirait parfois simplement du calendrier *tai'o-pō* la première nuit *tīreo*, où la Lune est pratiquement invisible. « Trois astres entraient successivement en jeu à divers moments de l'année pour

3. V. Segalen (sous le pseudonyme de Max-Anély), *Les Immémoriaux*, Paris, Le Mercure de France, 1907.
4. La famille linguistique austronésienne compte environ 4,5 % de la population mondiale, soit près de quatre cents millions de locuteurs répartis sur plus de mille deux cents langues, c'est-à-dire plus de 20 % des langues parlées dans le monde, élément fondamental de notre biodiversité.
5. Cl. Teriierooiterai, « Mythes, astronomie, découpage du temps et navigation traditionnelle : l'héritage océanien contenu dans les mots de la langue tahitienne », thèse de doctorat, université de la Polynésie française, 2013.

synchroniser les lunaisons avec les saisons : le Soleil *Rā* aux solstices et aux équinoxes, les Pléiades *Matari'i* à leur lever héliaque du soir avant le début de l'été austral et à leur coucher héliaque du soir avant le début de l'hiver austral, et enfin l'étoile Pollux *Rehua*, à son coucher héliaque du soir. Ce qui laisse supposer un raisonnement très élaboré à propos du temps et des mouvements astraux. De ce savoir, seul est resté en usage chez les pêcheurs et les agriculteurs le calendrier lunaire[6]. »

Groupées par décades selon un système décimal très ancien, ces nuits portent donc chacune un nom particulier lié à l'apparence de la Lune et figurent dans un ordre de succession bien établi. On peut apprécier ainsi très directement le niveau atteint par la civilisation océanienne, par la précision et la richesse de son vocabulaire touchant notamment l'astronomie et l'océan[7]. « Ces peuples employaient la numération décimale : ils comptaient par vingtaines et par quarantaines. Ils estimaient le temps par lunes ; douze lunes formaient l'année ; mais les véritables périodes étaient dans les saisons. Chaque lune comme chaque nuit de lune avait son nom spécial ; car ils employaient les nuits et non les jours pour estimer les fractions d'un mois[8]. » « Ils ont un nom pour chaque jour des phases de la Lune, et peuvent indiquer son âge avec certitude et à première vue, sans se servir de chiffres[9]. » Ces différentes phases sont utilisées pour la connaissance des cycles des marées, de la pêche[10], des plantations ou encore les prévisions météorologiques : on sait par exemple que les poissons sont gras en période de pleine lune et maigres après son dernier quartier.

À titre d'illustration, la première nuit après la nouvelle lune *tīreo* est appelée à Uvea *vakai temonio* (« seul le démon perçoit le rayon lumineux »), la deuxième *vakai tautai* (« seul le navigateur perçoit le rayon lumineux »), la troisième est celle où le commun des mortels peut enfin contempler le « sourire » du premier croissant *tuu afiafi*. La grande difficulté à déterminer *a priori* la date du premier jour de la nouvelle lune est d'ailleurs commune à tous les systèmes de calendriers lunaires.

Durant la quinzième nuit *hotu*, la lune qui se lève peu avant le coucher du soleil est pleine et la matinée qui suit est la plus appropriée pour mettre en terre des plantes comestibles ; les poissons courent, il faut utiliser le filet, mais en tournant son ouverture vers le large. Quiconque naît ce jour-là sera prospère, affectueux et aimé de tous.

La vingt-septième nuit de la lunaison *tāne* était réservée aux prières. Ce jour-là et le suivant *roonui* étaient propices pour la pêche à la ligne et les

6. *Ibid.*
7. Nos langues occidentales sont à cet égard beaucoup plus pauvres. Imagine-t-on plus de trente noms différents pour la seule lune ?
8. J. Dumont d'Urville, *Voyage pittoresque autour du monde*, 1834.
9. *The journal of James Morrison, boatswain's mate of the Bounty.*
10. Le calendrier lunaire est toujours utilisé localement.

femmes en profitaient pour plonger à la recherche des oursins. C'est la dernière fois où la Lune est visible. Cette nuit est fructueuse à bien des égards, en particulier pour concevoir des enfants. Et ainsi de suite…

Parallèlement à cette division temporelle régulière en mois, nuits et heures lunaires, les saisons de l'année – naturellement variables selon les archipels dans les immensités océaniennes – se réfèrent essentiellement aux mouvements apparents des Pléiades *Matari'i* ou éventuellement d'autres étoiles, comme Antarès ou Pollux. Ainsi, par exemple, le début de la saison des pluies dans telle île est-il marqué par l'apparition des Pléiades sur l'horizon après le coucher du soleil, ce qui correspond telle année à la deuxième nuit (*hirohiti*) du septième mois lunaire (*anakena*, à Rapa Nui). « À l'intérieur de la journée, les extrêmes, c'est-à-dire l'apparition et la disparition du jour, et la nuit où tournent planètes et constellations, font l'objet d'une computation minutieuse, qualitative, pleine de nuances, non divisée en unités de temps égales, mais qui permet de s'y retrouver parfaitement bien[11]. »

Sur toute l'étendue du Grand Océan, et sans doute bien plus largement encore, l'Histoire au sens *popa'ā* du terme est en réalité semblable à une coupe de terrain avec des strates superposées d'épaisseur et de textures variables selon les circonstances et l'importance mythique des récits. Cette vision n'est pas celle de l'historien, mais plutôt celle du poète : comme l'écrit Victor Hugo, il s'agit de « peindre dans l'homme momentané, l'homme éternel ».

L'âge archéologique et l'ancienneté relative n'avaient donc pas de signification propre. En outre, on ne se préoccupait nullement de savoir si le récit pouvait être étayé par des « preuves » matérielles, en l'absence d'écrits dans cette civilisation de tradition orale. En revanche, il était incontestablement basé sur des éléments culturels pérennes et largement fondateurs, d'autant plus qu'ils étaient en quelque sorte intemporels. Les événements étaient ordonnés dans le passé essentiellement en fonction de leur importance pour la communauté et du lieu où ils s'étaient déroulés. Ce qui comptait avant tout, c'étaient l'empreinte laissée par les Ancêtres – y compris dans le dire – ainsi que le geste de la Création, dont pouvaient témoigner les événements passés.

Si l'Homme n'avait pas de place dans le récit, alors l'Histoire n'avait pas de consistance, ni même de raison d'être. Ce qui concernait fondamentalement ces peuples était le jeu des acteurs humains ou divins, notamment au travers du récit de leurs exploits. Car ils ne pensaient pas que quelque chose puisse subvenir qui ne fût la conséquence de la volonté des dieux ou des hommes.

Tout ce qui se manifestait venait ajouter à la Création, donner un éclairage inédit et faire naître de nouvelles visions encore insoupçonnées, comme le

11. J.-A. Moerenhout, *Voyages aux Îles du Grand Océan*, Paris, Adrien Maisonneuve éditeur, 1837.

navigateur suit une route jamais figée et pousse devant lui un horizon qu'il ne peut atteindre. « Comme le navire traverse une mer agitée sans qu'on puisse retrouver la trace de son passage, ni le sillage de sa coque sur les vagues[12]… »

Ils n'étaient pas enfermés dans une étroite machine à mesurer un temps qui serait universel pour tous et partout ; une machine prévisible et par conséquent à jamais inanimée, qui scandait inexorablement la même mesure et finissait par lasser, comme un pas de danse répétitif et ininterrompu, ou comme un disque rayé. « Vos yeux pressés sont rivés sur des montres, nous vivons ensemble la durée » disaient-ils aux *popa'ā*. Leur monde à eux ne fonctionnait pas de façon déterminée, car le mouvement perpétuel des choses empêche paradoxalement qu'on leur attribue une valeur absolue. Oui, décidément, « l'ennui naquit un jour de l'uniformité »[13].

Les déplacements quotidiens des astres, les mouvements incessants de la mer, la succession des saisons, le souffle puissant des grands vents marins, les différents cycles de la vie animale ou végétale, mais surtout l'égrènement ininterrompu des événements ponctuant les généalogies *u'i* scandaient naturellement leurs vies. Dans ce contexte de repères à la fois cycliques et linéaires s'incarnaient les actions des hommes et des dieux, et cela seul importait *in fine*.

Nous avons oublié l'importance de la mémoire et de la transmission orale dans les sociétés traditionnelles, y compris celles qui pratiquent l'écriture depuis des millénaires. De génération en génération, d'immenses récits étaient ainsi appris et transmis fidèlement. De nos jours encore, des sagas de plusieurs milliers de vers sont apprises par cœur en Inde. Les capacités de la mémoire, l'une des facultés les plus fondamentales de l'intelligence humaine, étaient développées à un point qui nous paraît aujourd'hui inimaginable, notre mémoire étant le plus souvent consignée sur papier et désormais sur ordinateur, ce qui nous exonère de bien des efforts intellectuels.

En réalité, le pouvoir des chefs polynésiens reposait amplement sur leur capacité à comprendre les événements et à replacer leurs actions dans un contexte historique et singulièrement généalogique. Force vive du verbe et de la parole, énergie immanente : le chef est celui qui incarne le *mana* des anciens. On récitait (*vanana*) tous les noms de famille sur trente ou quarante générations, voire plus. Les jeunes futurs princes *ari'i*[14] et autres *tahu'a* faisaient les cent pas dans les *marae* de leurs familles, nuit après nuit, en scandant ces récitations pleines de détails pour les apprendre par cœur. La

12. Pour l'exprimer en langage scientifique d'aujourd'hui, le milieu maritime est globalement probabiliste alors que celui des terriens est plutôt déterministe.

13. A. Houdar de La Motte, « Les amis trop d'accord », *Fables*, 1719.

14. On observera que le titre d'*ari'i*, qui désigne les chefs les plus importants, ressemble étrangement au terme indo-iranien *airiya* qui a une signification très proche (noble/excellent/honorable).

seule dynastie de la famille royale de Tahiti comprenait déjà quarante-deux noms jusqu'à Tū, père de Pōmare Ier (né vers 1774), répertoriés dans *Tahiti aux temps anciens*[15]. En 1828, les capitaines de vaisseau britanniques John Rodolphus Kent et Samuel Pinder Henry confirment ces remarquables capacités : « They know the Bible and Testament off by heart, from beginning to end. »

Outre la navigation au sens le plus exhaustif, on enseignait également aux futurs dirigeants la généalogie et l'histoire des ancêtres. Ces récits relataient les exploits des premiers navigateurs, passés au rang des divinités tutélaires sur leurs grands catamarans célestes. Ils avaient aussi pour vocation de légitimer les droits fonciers de l'aristocratie locale.

Lorsque le régime de la propriété foncière fut instauré dans les années 1880 par le gouvernement français, des actes de notoriété furent dressés devant les fonctionnaires républicains en l'absence de pièces écrites. À Taha'a par exemple, la propriété de la terre de *Muri fenua* fut établie sur la base d'une généalogie récitée sans interruption sur près de cinq cents ans : « Imagine-t-on en France des gens revendiquant des terres et se faisant des procès dont les droits de propriété remonteraient à l'époque de Louis XI[16] ? »

En 1903 encore, Victor Segalen raconte une soirée à Hiva-Oa (Marquises)[17] : « Scandant son dire monotone, une vieille femme [...] nous récite les Origines, et comment furent peuplées les îles et les soixante et onze générations qui s'affilièrent depuis. [...] Tioka, l'ami de Gauguin[18], commente les vieux dires, et la récitante [...], balançant d'un rythme égal sa main sèche, scande d'une oscillation chaque nom de sa longue dynastie. » On lit dans les *Mémoires* de la reine Marau Ta'aroa : « Dans l'assemblée que réunit Pomare [en 1780], Eimo refusa de l'aider, déclarant qu'ils étaient liés par une alliance avec Vaiari par le traité proposé par Marama à Tetunae il y avait quarante-deux générations passées, qui fut accepté par Tetunae, ratifié par son conseil royal des Trois et consacré par le Marae i Farepua. Cette alliance était si sacrée que même la mère de Pomare n'osait la rompre. »

Leurs facultés de mémorisation étaient en outre sollicitées et même exacerbées par les méthodes de navigation traditionnelles, sans cartes ni instruments : on apprenait et on chantait par cœur des litanies de routes maritimes, avec leurs chemins d'étoiles et mille autres références indispensables à la navigation océanique.

La longue litanie chantée *mere* des innombrables généalogies, matérialisées par des « cordelettes-à-enfiler-les-générations », marquait une succession

15. *Op. cit.*, p. 273.
16. A. Gerbault, *Un paradis se meurt*, Paris, Éditions Self, 1949.
17. Cité par J.-J. Scemla, *Le Voyage en Polynésie*, Paris, Robert Laffont, 1994.
18. Gauguin est enterré depuis 1903 dans le somptueux cimetière fleuri qui surplombe la baie.

de nœuds diversement espacés. Le premier nœud *tupuna* représentait le fondateur de la lignée, parfois élevé au statut de divinité tutélaire *atua-tupuna* ; à partir de lui, des bras ramifiés de longueurs inégales se prolongeraient indéfiniment *'a-muri*, jusqu'aux futurs derniers-nés. Le récitant généalogiste *'aihua'a* égrenait cette tresse-chapelet de cordelettes à nœuds *'aha tui hana*, qui ressemblait un peu à un poulpe, en commençant par la tête qu'il plaçait devant lui. Il découvrait ensuite chaque génération *u'i* nœud après nœud.

« Le temps n'est pas un fluide qui s'écoule, du "passé" jusqu'au "futur" en passant par le "présent", mais des grains que l'on compte. Le premier apparaît à un instant donné, à l'avant, et le reste se succède à l'arrière, à l'infini. Le passé comme le futur ne sont donc plus des éléments pertinents, seule compte la succession des moments. Chaque grain agit donc comme une succession de moments ou d'unités de temps[19]. » Ainsi, le nouveau-né viendrait de derrière et serait placé devant, comme une sorte d'anticipation de l'avenir qu'il incarnait, dans un temps qui n'était pas encore donné. De sorte que le passé *mua*, connu grâce à la mémoire et donc visible, était mis devant les yeux de tous, alors que l'avenir encore inconnu et invisible *muri* resterait logiquement caché « jusqu'à ce qu'il advienne », en d'autres termes « jusqu'à ce qu'il vienne devant ». Il s'agit donc de l'inverse de la représentation chronologique occidentale, qui place l'avenir devant soi.

À l'instar de l'apparition successive des étoiles visées par le navigateur, émergeant de (sous) l'horizon, cette suite continue et ponctuée d'événements généalogiques de durées et de densités variées transmettait la mémoire des générations précédentes. Certes, elle conférait à leur histoire sa richesse et sa profondeur temporelle, mais elle n'imposait nullement ce qui allait advenir *muri*. L'avenir anticipé s'écoulait vers l'imprévisible mais se conjuguait toujours au présent, seule réalité sensible et même tangible, dont le parfait épanouissement révélait en quelque sorte les prémices du futur, à l'image du bourgeon qui s'ouvre en fleur.

Ainsi, la succession exhaustive des noms, des événements et des lieux apprise par cœur n'était-elle pas à prendre dans un sens chronologique, mais selon une perspective hiérarchique marquant en quelque sorte une « densité humaine » variable, fondée sur la richesse d'une longue lignée généalogique avec toutes ses ramifications réticulaires, mais toujours inscrite dans son contexte aspectuel et spatial. Seul le devenir des naissances nouvelles pourrait en effet lui donner un sens, mais *a posteriori*. C'est ce qui générait une communauté libre et jamais figée, dans la continuité d'une lignée familiale omniprésente dans les mémoires. Ainsi s'exprimait la Création dans le Grand Océan *Moana Nui*, en toute liberté. ⌟

19. Cl. Teriierooiterai, *op. cit.*

HAÏM KORSIA

LA PROPHÉTIE, OU QUAND LE TEMPS EST PAROLE

Une prophétie est une prédiction ou l'annonce d'un fait futur, fruit d'une conjecture, d'un pressentiment ou d'une révélation divine. Le Talmud (traité Chabbat 92a) enseigne qu'elle ne peut se dévoiler qu'à un humain intelligent, fort, humble, qui rassemble les vertus du sage et du pieux, et qui offre une incarnation à la parole divine. Le prophète est ainsi le porteur de la parole divine, celui qui manifeste la puissance de Dieu par l'accomplissement de miracles ou par la réalisation de ce qu'il annonce au nom de Dieu.

Dans le judaïsme, il a pour mission de rappeler l'alliance que Dieu a passée avec Abraham puis avec Moïse pour faire du peuple juif le peuple « élu », le peuple prophète, c'est-à-dire celui à qui est confiée la responsabilité de porter la parole divine à travers le temps. Tous les textes du canon biblique juif sont ainsi choisis sur une double attente : *Miyad véladoroth*, littéralement « immédiatement et pour les générations futures ». C'est-à-dire qu'une prophétie énoncée à un moment de l'Histoire doit porter la même vérité à chaque génération avec la même justesse et la même force, et ce jusqu'à la fin des temps. Ainsi, si Sarah est prophétesse, son mari, Abraham, aussi grand soit-il, ne l'est pas, car sa parole reste enfermée dans son contexte. Si ce peuple-monde obéit aux injonctions divines, alors il est placé sous Sa protection. Dans le cas contraire, il est puni. Le prophète est ainsi souvent dans une position d'opposition, d'agitation face au peuple ou au roi qu'il rappelle à ses devoirs, car ceux-ci ont une répercussion sur la marche du monde. La prophétie est donc un fondement du judaïsme. Maïmonide, le savant rabbin espagnol du XII^e^ siècle, ne la considère-t-il pas comme l'un des treize principes fondamentaux de la foi ?

Et dans le judaïsme, la prophétie de la fin des temps est caractérisée par la venue du Messie, le triomphe de la connaissance universelle de Dieu, la reconnaissance du rôle du peuple d'Israël et la résurrection des morts. Cette aspiration à l'impossible pour un perpétuel dépassement, ou cet horizon vers lequel tendre mais qui s'éloigne d'autant que nous nous en approchons, permet l'établissement du *Olam Haba*, le monde à venir.

Cette vision eschatologique trouve son expression chez les prophètes qui annoncent des temps sans temps. Le Talmud (Makot 24b) raconte une histoire qui se déroule après la destruction du second Temple de Jérusalem : « Rabban Gamaliel, rabbi Eléazar, rabbi Josué et rabbi Akiba se rendirent à Jérusalem. Quand ils arrivèrent au mont du Temple, ils virent

un renard qui sortait de son terrier situé sur le lieu du Saint des Saints. Les rabbins se mirent à pleurer alors que rabbi Akiba rit. Ils lui dirent : "Pourquoi ris-tu ?" Et il leur répondit : "Pourquoi pleurez-vous ?" Ils lui dirent : "Un lieu si saint dont on affirme 'L'étranger qui s'en approchera mourra' (Nb I, 51) ; ne devrions-nous pas pleurer alors qu'un renard sort du lieu le plus saint ?" Il leur dit : "C'est pour cela que je ris. Car je vois aujourd'hui s'accomplir le verset 'Pour le mont Sion en ruines, traversé par les renards' (Lamentations V, 18). Maintenant que je constate l'accomplissement de cette prophétie en voyant le renard sortir de son terrier, je sais que la prophétie de Zacharie qui dit 'De vieux hommes et de vieilles femmes s'assiéront encore dans les rues de Jérusalem' (Za VIII, 4) se réalisera aussi, et c'est pour cela que je ris." Les rabbins lui répondirent : "Akiba, tu nous as consolés !". » C'est bien le temps qui démontre la véracité de la première prophétie et qui annonce que la seconde se réalisera également. La prophétie apaise et donne l'espérance qui ouvre la possibilité de ne pas abandonner, de persévérer dans le temps. Elle est le moyen de ne pas être enfermé dans les contingences du moment, de voir au-delà de la peine et de la souffrance, de s'évader du temps présent pour rejoindre un temps plus juste et plus clément.

Le temps est mentionné dans la Bible à plusieurs reprises : le « temps de notre liberté » pour Pâque, le « temps de notre joie » pour *Souccot* (la fête des Cabanes)… En hébreu il se dit *ʒman*, et cette racine est également en lien avec le mot « invitation ». Dieu « invite » à avoir un lien avec lui, un temps qu'il sanctifie avec Son peuple comme dans la bénédiction du vin les jours de fête : « Tu sanctifies Israël et les temps. » C'est bien le temps que nous bénissons à chaque fête comme l'instrument de la rédemption et de la délivrance. Et ce temps est fixé par l'Homme grâce au calendrier. Il le détient entre ses mains, ou tout au moins a-t-il la possibilité de se faire le maître de la décision sur le temps, car de la parole des hommes émerge telle ou telle fête, le shabbat, le nouveau mois ou le nouvel an : « Le temps de Dieu que vous proclamerez seront des dates saintes » (Lévitique, XXIII,12).

Le lien idéal entre le temps et la prophétie se fonde sur le shabbat, le jour qui symbolise le choix des Hommes de témoigner de leur fidélité à la parole divine en s'extrayant du temps normal et en cessant toute création. Oui, ce jour-là, l'Homme fait une coupure avec le reste du monde et donc avec le temps qui passe. Ce temps, qui n'est pas « consommé » comme d'habitude, selon la si belle expression de Bossuet, est un moment pour se ressourcer afin de se libérer de la pression du temps et retrouver la possibilité d'être à l'écoute de la parole des prophètes.

Alors que dans l'Antiquité le temps était cyclique et porteur des mythes, le judaïsme en offre une conception linéaire dont la valeur religieuse est matérialisée par le rythme calendaire. Le calendrier juif est luni-solaire,

c'est-à-dire que les mois ont vingt-neuf ou trente jours, mais qu'afin de rester en contact avec le calendrier solaire, un treizième mois est ajouté tous les trois ans environ. Et si la Lune passe d'un état plein à sa disparition puis à sa renaissance, c'est une façon de nous assurer que si nous pouvons nous éloigner de l'Éternel, il est toujours possible de revenir à Lui.

Il y a le temps de l'Homme et le temps de Dieu, avec des séquences qui se chevauchent, s'opposent, se complètent et s'enchaînent, comme le dit l'Ecclésiaste (III, 1-9) : « II y a un temps pour tout, et chaque chose a son heure sous le ciel. Un temps pour tuer et un temps pour guérir, un temps pour démolir et un temps pour bâtir, un temps pour pleurer et un temps pour rire, un temps pour se lamenter et un temps pour danser, un temps pour jeter des pierres et un temps pour ramasser des pierres, un temps pour embrasser et un temps pour repousser les caresses, un temps pour chercher et un temps pour perdre, un temps pour conserver et un temps pour dissiper, un temps pour déchirer et un temps pour coudre, un temps pour se taire et un temps pour parler, un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour la guerre et un temps pour la paix. » Oui, le temps est la trame de la vie humaine, donc de la prophétie, c'est-à-dire de la parole divine.

Afin d'aller du départ d'Égypte au don de la Loi sur le mont Sinaï, nous comptons les jours l'un après l'autre, selon l'ordre biblique : « Vous compterez pour vous, à partir du lendemain du shabbat, du jour où vous aurez offert solennellement la première gerbe, sept semaines complètes. Jusqu'au lendemain du septième shabbat vous compterez cinquante jours, et vous me présenterez une nouvelle offrande » (Lévitique XXIII, 15 et 16). C'est à une forme d'élévation, marche après marche, jour après jour, temps après temps, que ce décompte nous invite. Une progression où chaque jour est un nouveau défi et ouvre l'horizon du jour suivant. Saurons-nous aboutir au cinquantième jour ? La prophétie nous l'assure, car elle ouvre cette espérance. Parfois, une seule parole de confiance ouvre tous les possibles. Chacun est capable, un jour, d'avoir les mots justes qui vont ouvrir tous les possibles à ceux dont nous acceptons la charge, car nous sommes tous des prophètes potentiels, si le temps l'impose. Oui c'est la parole qui fixe le temps. Et la prophétie, qui est la parole divine, détermine le seul temps qui vaille : le temps à venir.

MAURICE CORCOS

L'ENNUI À L'ADOLESCENCE : À LA RECHERCHE DE L'OMBRE DU TEMPS PERDU

Seuls les jeunes gens connaissent de semblables moments. Je ne veux pas dire les tout jeunes gens. Non. Les tout jeunes gens n'ont à proprement parler aucun moment. C'est le privilège de la prime jeunesse que de vivre en avance de ses jours, dans toute cette belle continuité d'espérance, qui ne connaît ni pensée ni introspection, […] *plein d'ardeur ou de joie, on marche en retrouvant les traces de ses prédécesseurs.* […] *On s'en va. Et le temps lui aussi s'en va – jusqu'au jour où l'on aperçoit droit devant une ligne d'ombre vous avertissant que les parages de la prime jeunesse, eux aussi, doivent être laissés en arrière* »

Joseph Conrad (*La Ligne d'ombre*, 1917[1])

L'adolescence est le passage plus ou moins périlleux du statut de l'enfant à celui de l'adulte, vécu encore naïvement comme une fin en soi, et qui, dans le meilleur des cas, est élaboré comme une transformation de l'individu dans une séquence, mort/gestation/renaissance… vers une fin pour l'autre.

L'enfant, et c'est là tout l'enjeu, apprend à éprouver qu'en formant et organisant une véritable relation interpersonnelle avec l'autre extérieur à son milieu (apprendre à ne pas mettre tous ses investissements, tous ses œufs, dans le même panier) il échappera à l'angoisse de séparation, voire à la peur d'abandon et de mort (il pourra toujours se retourner vers quelqu'un… rentrer à la maison), qui le hante à cet âge carrefour et charnière d'individuation – autonomisation et subjectivation – qu'est l'adolescence. Qui le hante depuis l'enfance, mais qu'il pressent désormais possibles avec les modifications pubertaires qui le sollicitent de l'intérieur. C'est l'âge de l'amour et de la violence. Et il va falloir montrer ce que l'on a dans « le cœur » et dans « le ventre » : la personne en devenir, homme ou femme, apte à tuer car désormais munie d'un potentiel agressif voire meurtrier ; de même la procréation devient possible. Deux dimensions rendent actable la séparation d'avec ses objets premiers.

L'adolescence, c'est grandir (*grandire*). Avec la contraction de champ qu'apporte l'âge, l'espace tend à diminuer, tandis que le temps, lui, s'accélère. Parfois celui-ci sort de ses gonds et sa flèche, quelque peu affolée, tourne alors dans tous les sens, progrédients comme régressifs, vers l'avenir tout en ramenant au passé, rendant difficile voire inacceptable le temps présent.

1. Édition Garnier Flammarion, 1996, p. 47.

Au sortir de l'enfance, l'individu qui advient sujet devient autre… Et s'il veut, poussé par la pression naturelle, le caractère inné et inéluctable de la tendance au développement, il se distancie de son milieu originaire ; aller plus loin et « aimer ailleurs » dans un désir qui porte sur l'inconnu, le nouveau, le différent en remplaçant ses objets d'amour infantiles par des objets de substitution.

Tandis qu'on lui demande d'être sujet pensant, auteur de ses énoncés et maître de ses actes, l'adolescent pressent qu'il devra d'une manière ou d'une autre accepter de disparaître tôt ou tard et faire un premier deuil d'un paradis (fantasmé, idéalisé) perdu. Il ressent alors que la jeunesse ne débouche sur rien d'autre que l'âge adulte, ses contraintes et l'amour… Et certains, commençant à en prendre conscience, reculent devant l'épreuve en régressant. C'est qu'il est question (dans le fantasme) d'une véritable mue (changement de corps, de peau)… D'où la tentation de la langueur, du repli-régression sur soi-enfant dans la torpeur de la morosité avant de sortir de trop de complaisance à soi-même et de devenir autre. Décrite par Pierre Mâle (1900-1976)[2] comme une apathie, une aboulie, une absence de désir et d'entrain associée à une instabilité du comportement et une complaisance morbide chez un sujet enfermé dans un processus régressif plus ou moins inquiétant pouvant, dans certaines formes de métamorphoses négatives, confiner au repli, au retrait, au retranchement. Régression face à la puberté qui « demande un effort adaptatif dans une tentative de rééquilibrer son personnage à travers des mécanismes de défense souvent attardés devant une dominante menaçante des pulsions ».

Englué dans cette morosité, le sujet a horreur du mouvement qui déplace les lignes, se « recouche » dans un monde ancien où l'on se relève et l'on mange quand *on* veut, goûtant le plaisir de l'instant pur et absolu en tant qu'il n'engage pas le suivant. On ne court plus, on ne tourne plus avec les autres au rond-point, on se fixe, après quelques hésitations et accélérations nerveuses sans objet, vouées à leurrer son monde (interne), et après autant de ruptures et de retours qui apaisent la peur de la perte de la familiarité dans un point de non-retour (*blank point*, point vide). Mais tout ça n'est pas gai, tant il est vrai que lorsque l'on use et abuse d'une chose on s'ennuie : « Je sais pas quoi faire y a rien à faire » répète en boucle Anna Karina dans *Pierrot le Fou* de Jean-Luc Godard. Et il faudrait qu'il se passe quelque chose : un souffle de vent qui pousse à l'extérieur, « sur la route », *on the wild side*, ou qu'il pleuve à l'intérieur dans un début de travail de deuil de l'enfance.

Sauf à verser dans une dépression et/ou à construire un symptôme névrotique phobique grave, et sauf à adopter une conduite qui freine cette évolution en amputant ses possibilités de changement (addiction), le temps présent devient alors un temps sans véritable mémoire et sans véritable

2. P. Mâle, *La Psychothérapie de l'adolescent*, Paris, Payot, 1974.

désir-projet, et génère une inquiétante étrangeté, réveillant d'anciennes angoisses archaïques familières de chute dans l'absurde du non-sens ou du hors-sens.

C'est le « pot au noir » de Donald Wood Winnicott. Une morosité au départ physiologique qui devient dysphorique, l'adolescent attendant « au bord de la [sa] mémoire » (Lautréamont), à l'écoute des échos ouatés de l'enfance, le vent qui le porterait, sous la forme d'une rencontre (avec un autre objet) qui le réenchanterait ou qui d'une main ferme l'élèverait – « élevez-moi » dit Arthur Rimbaud à son maître. Pour Winnicott, c'est un moment de régression nécessaire face à la menace d'un débordement d'excitation réactivé par la puberté (menace née dans les interrelations précoces[3]), qui violente le sujet de l'intérieur, et dont la brutalité et l'intensité écrasent la possibilité d'organiser un fantasme et *a fortiori* une représentation. Nécessaire, avant de rebondir, sortir de soi-même et devenir autre après avoir revisité quelques conflits archaïques. Mais à risque d'encalminage, le plus souvent sans éclats (troubles externalisés du comportement…) sous un ciel bleu uniforme sans nuage et avec un soleil éclatant, mais dans une mer étale avec appauvrissement et retranchement par soustraction au monde plutôt que progression et croissance par addition de soi aux autres. Et à risque d'enfermement dans une entité close et inamovible, une torpeur spirituelle et émotionnelle, livrée par moments aux « répugnances » masturbatoires (cette « huile amère ») plus ou moins chéries, versant à terme dans l'apathie, l'acédie et jusqu'à l'aphanisis, toutes manifestations qui, c'est à noter, protègent les objets parentaux du sujet d'une violence potentielle, avant que de ne plus pouvoir, dans des moments de crise, se contenir et qu'elle se déverse alors à l'extérieur ou contre soi.

Pour mieux nous représenter cette phase de « pot au noir » marquée par l'ennui et la morosité, enivrons-nous du bateau ivre adolescent d'Arthur Rimbaud et du premier commandement du marin Joseph Conrad. La barque de l'enfance, accrochée « à la chaîne » sous « les yeux noirs des pontons » (et derrière ceux-ci les yeux de la mère), vit ses dernières heures de latence, celles où petit bateau libéré il va jouer à naviguer dans la flaque comme les bateaux chics des enfants de bourgeois flottent dans le bassin du jardin du Luxembourg sous les yeux ébahis de leurs propriétaires qui rêvent de voyages sans cesse médités… Quitter le bassin et prendre la mer. L'adolescent pressent que sans cette « mise sous vide », son devenir

3. Ainsi l'ennui à l'adolescence, le désinvestissement de soi par soi, renvoie-t-il à un désinvestissement du sujet par l'objet à un moment clé de son développement précoce, et ce dans la relation transcorporelle libidinale avec son environnement. Si l'adolescent n'arrive pas à jouer tout seul dans sa chambre avec ses objets, c'est qu'il a rencontré très (trop) tôt la solitude voire l'esseulement, n'a pas pu jouer sereinement à l'ombre protectrice et non intrusive de l'objet, et a enduré le sentiment-vécu de perte et de mort, d'où est née une mélancolisation du monde. Ces autoérotismes non nourris de l'objet tournent à vide et sont mécaniques.

« bateau ivre » chavirera sous les assauts des vagues pubertaires et finira coquille de noix perdue au milieu des flots. « Le bateau évita sur son ancre sans un battement de ses voiles et s'immobilisa. La mer était haute, le vent était presque tombé et comme nous voulions descendre le fleuve, il n'y avait qu'à venir au lof et attendre que la marée tourne. La Tamise s'ouvrait devant nous vers la mer comme au commencement d'un chemin d'eau sans fin [c'est nous qui soulignons][4]. »

Et si l'on veut entendre la pression sexuelle à cet âge encore tendre, écoutons Henri Michaux : « La zone, où est venu s'arrêter ce trois-mâts encalminé, merveilleusement blanc, si blanc que c'est fou d'être aussi blanc, est immense et déserte. Il ne veut pas se rendre à l'évidence des variations du réel, le voici à force de ne pas se rendre, qu'il a abouti à un espace où plus rien ne bouge, où c'est depuis longtemps la mort de toute brise. Et pas de retour en arrière possible. [...] Dans le calme absolu, où pas une risée, jamais, ne passe, le trois-mâts vierge [c'est nous qui soulignons], qui ne cargue pas ses toiles immaculées [c'est nous qui soulignons], demeure préservé des souillures[5] [c'est nous qui soulignons], sous un irréprochable ciel de glace[6]. »

Tout le monde n'est pas Arthur Rimbaud, qui se voulait seul maître à bord de son bateau ivre, seul face à lui-même et aux forces obscures de son « Je est un autre », sans le secours d'aucun pilote, face à la mer démontée puis plate. Il a connu le naufrage dans les abysses où il a vu « ce que l'homme a cru voir ». Il a erré sans fin à la recherche du « lieu et de la formule », et goûté les surprises de l'amour et les a trouvées rousses et amères, avant de faire coïncider son désert intérieur avec le silence minéral du Harar.

Tout le monde ne se révolte pas en fuguant, prenant la route ou la voile, face au risque d'être incorporé dans une « maison » familiale, religieuse, culturelle, philosophique devenue brutalement une prison, une maison adorée qui interdit de penser et où s'impose la soumission dans une lassitude accablante. Qu'il est long et complexe à cet âge le chemin généré, du corps à l'esprit (de la chair à la pensée), puis du comportement à la conduite, et enfin des sensations à la signification en passant par l'affect et le sens ! La tentation d'une résistance, dans un moment de suspens, d'une stagnation dans un « pot au noir » en attendant que le vent se lève, voire d'une régression, du repli au retrait et jusqu'au retranchement, est souvent forte. Cette position régressive cherche à retrouver dans des expériences érotiques-liantes et d'autres agressives-destructrices un contact aussi vrai

4. J. Conrad, *Au cœur des ténèbres* [1899], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, p. 48.
5. L'huile amère et purulente de l'auto-érotisme.
6. H. Michaux, *Chemins cherchés, chemins perdus, transgressions* [1982], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 2004, p. 164.

et réel qu'avant (comme on le vivait et le « pensait enfant », dit l'Alice de Lewis Carroll), qui s'opposerait au mensonge plus ou moins fourbe tant il est empreint de séduction qui commence à se déceler dans le monde adulte.

Mais cette passivité active est tout autant, si ce n'est plus, une menace pour le développement que l'hyperactivité dans la succession de passages à l'acte impulsifs et déceptifs. Qui est le plus vivant psychiquement de celui qui bouge et se débat encore, se trompe et se corrige, s'ajuste et s'adapte, ou de celui qui, mi-atterré mi-complaisant, fait l'enfant ou le mort ? Direction et sens à prendre génèrent l'effroi, avant que de se révéler signifiants (sens et direction), tant ils semblent obéir moins au hasard qu'à la nécessité des autres dans un certain cadre et pas encore à la volonté, la sienne propre, tant la suggestibilité et son pendant défensif, la sensitivité, sont grandes à cet âge !

Pour que l'adolescent puisse apprivoiser le hasard et l'aléatoire, deux sources majeures de créativité « en dehors des clous », pour qu'il puisse goûter l'essence même des choses dans leur altérité et ainsi (s)'éviter les deux écueils que sont s'enfuir ou s'enfouir, la rencontre avec cet autre non parental non originaire, que l'on ne connaît « ni d'Ève ni d'Adam », est fondamentale. Avec lui, avec sa puissance d'accueil et d'opposition, la force de vie de l'adolescent, tant dans sa composante agressive que dans sa composante érotique, va pouvoir accéder à résipiscence et satisfaction, à l'aune et à la mesure, de ses besoins-désirs et de ses limites. Que faire, au-delà des précautions d'usage ?

Tout le travail de la psychothérapie consistera à reconnaître que le symptôme ennui, morosité, est un signal d'alarme salutaire, qui permet à l'adolescent d'attirer l'attention de ses proches sur son trouble et ses difficultés à contenir sa pulsionnalité nouvelle et les obsessions torturantes qu'elle génère. Puis à parer aux effets morbides à terme de cette conduite qui glace et emmure, protégeant mal des « souillures », en lui substituant le pouvoir d'une pensée plurielle et non univoque, car nourrie d'un imaginaire retrouvé et non soumise à la répétition du fantasme régressif, et qui puisse enfin combler le vide (une étoffe de pensée) et y percer une issue.

Issue car pensée et non solipsisme, laissant une place au hasard, à la contingence et à la surprise, soit à des bouffées d'oxygène salutaires à un huis clos versant dans la logique de l'entropie négative faute de l'oxygène du questionnement de l'autre.

Issue permettant de vivre (animé) plutôt que de simplement exister (organisé) dans une mécanique réglée qui a fini par prendre le pouvoir sur la personne assujettie. Et ce, même si la personne affirme que ce serait « son choix ». Ce non-choix traduit de fait la force de l'installation d'une contrainte de répétition. Ce qui est « monstré », « exhibé » dans le

symptôme, c'est la contrainte d'un sujet, emmuré dans ses défenses contre tout sentiment porté vers l'extérieur, craignant toute perte s'il se donne, enfermé dans son comportement et dans de multiples toxicomanies, à risque de passages à l'acte auto et hétéro-agressifs, qui ne le lui laissent plus aucun autre choix (Sisyphe) que celui absurde de continuer son dur besoin de durer, dans un espace clos et dans un temps ordonné. Sans désir. Obsession torturante dans la solitude et l'impuissance typiquement adolescente.

Car bon nombre d'adolescents finissent par trouver dans leur ennui-même une source de plaisir et de sérénité. Ils sont ainsi soumis « religieusement » – la religion appartient à la mort puisqu'elle ne promet ici-bas aucune satisfaction et aucune paix profonde, puisqu'elle décrète que ce sera là-haut mieux qu'ici. Et que dès lors on s'habitue à l'ennui… On y retrouve la continuité de la solitude des expériences primitives avec son environnement, on se retrouve comme aux temps premiers objet et non sujet, incarcéré dans l'inconscient maternel et son fantasme. Fantasme au cœur duquel s'active ce qui nous lie à l'objet avec plus ou moins d'excitation et jusqu'à l'aliénation. Ce qui nous empêche de nous extraire de cet inconscient et de rencontrer l'altérité radicale d'un autre (ce qui est le propre de l'adolescence et va dans le sens du développement).

L'ennui alors devient une drogue et comme telle se nourrit de l'absence, du manque, de la privation ou de la déception. Il est certes éprouvant, mais la quête du plaisir ailleurs, qui n'advient pas parce qu'il/cet autre n'est pas de son genre, est humiliante. Aussi aucune incartade ou échappée belle n'est possible. Et risque de s'installer l'anesthésie des envies, du désir, de l'espérance, de la passion, du travail à maîtriser avec le cœur et la pensée, et, *in fine*, l'acceptation de la mort dans la vie. N'oublions pas que le mot ennui vient du terme latin *odium*, « la haine » : on imagine l'ennuyé comme un homme rageur dont la haine s'exerce contre ce monde aseptisé et conformiste, ne vivant que pour l'adaptation sociale au détriment des surprises des jeux de l'amour et du hasard. Et on pressent qu'il ne perçoit pas que cette haine est avant tout l'ombre de grandes espérances avortées. Le travail de la psychothérapie est de ralentir la mort psychique en jouant et créant à partir des conflits et des fantasmes.

Le temps qui s'est un temps couvert, bientôt se lève… Il est temps de vivre et plus seulement à contretemps. Soit d'apprendre la navigation et la nage… Et se consoler : le temps perdu ne se rattrape guère, mais il peut se retrouver dans l'œuvre de vivre. Le temps perdu, celui du temps mort qui s'impatiente de finir, celui de l'ennui sans l'objet, celui du désinvestissement de soi, du fait du désinvestissement de l'objet, c'est ni plus ni moins le temps à attendre le retour de l'objet qui pris ailleurs, pré-occupé, fait défaut. La mère du narrateur d'*À la recherche du temps perdu* s'entretient beaucoup trop longtemps avec Monsieur Swann, tandis que l'enfant attend

que le rituel du baiser du soir s'accomplisse, pour qu'il puisse affronter la nuit. Le voilà contraint à endurer seul la rupture de continuité avec sa « première grande amoureuse » et la « musicienne de ses silences ». Et pour ce faire à combler le vide né de son absence par l'imaginaire. S'ensuivront deux cent quarante pages.

PIERRE KNECHT

MAISONS ATHOS. « LE TEMPS DURE LONGTEMPS… »

À une vingtaine de minutes du centre-ville de Bordeaux, cachée dans la verdure, une belle bâtisse de pierres blanches accueille des femmes et des hommes, tous militaires, tous souffrant d'un syndrome de stress post traumatique (TPPT). C'est la maison ATHOS[1] de Cambes. Pour y être accueillis, ces soldats blessés, de tous grades et de toutes armées et services, tous volontaires, doivent répondent à certains critères : leur blessure est reconnue en lien avec le service ; leur psychiatre militaire a validé la pertinence de leur venue ; la maison n'étant pas médicalisée, ils doivent être autonomes dans leurs prises médicamenteuses potentielles ; leur état et la gestion de leurs émotions doivent être compatibles avec la vie collective. Après une journée découverte, chacun doit confirmer son souhait d'intégrer la maison. Il en devient alors membre.

Le premier attendu de leur séjour est la remise en place d'un lien social. Nous allons donc nous attacher à créer un climat et une relation de confiance entre le nouveau membre et l'équipe dite « socle » de la maison, puis étendre cette relation à d'autres acteurs. Nous pourrons ensuite travailler à la reprise d'autonomie et d'activité en vue d'une transition professionnelle. Notre intention est de faire reprendre pied dans le présent avant de préparer l'avenir. Chaque blessé a des besoins, des ressources et des attentes différentes, aussi construisons-nous avec chacun un accompagnement personnalisé tout en favorisant la vie du groupe. Donner du temps au temps. En fonction du rythme de chacun.

Une journée à Cambes

La journée évolue dans des énergies d'intensités variables. Le début de matinée est généralement un temps au ralenti. Chacun s'extrait d'une nuit souvent perturbée et il faut accepter les rythmes les plus lents pour progressivement faire converger les énergies. Nous donnons rendez-vous à tout le monde à neuf heures, petit déjeuner pris, mais nous savons accepter qu'un membre nous rejoigne avec un décalage, notamment ceux qui passent les nuits les plus difficiles. Nombre de membres parviennent à se mobiliser pour une activité sportive, soit dans le cadre de leur

1. ATHOS est un dispositif de réhabilitation militaro-sociale qui s'appuie sur un programme de réhabilitation psycho sociale adapté à la singularité des militaires atteints d'un trouble psychique post traumatique.

entretien physique, soit pour la préparation d'une rencontre sportive future. La matinée est aussi un temps adapté à des activités calmes avec des intervenants extérieurs : cours de poterie, de piano, de dessin, de tapisserie-rénovation de fauteuils entre autres…

La première vraie convergence des énergies survient pour le déjeuner. C'est sur ce temps de préparation et de partage que nous avons misé et capitalisé dès l'ouverture de la maison en janvier 2021. Ce choix s'est avéré pertinent, car il fédère toujours et offre une palette d'actions propices à la cogestion de la vie collective. Ainsi, dès le lundi, il s'agit d'élaborer ensemble les menus et la liste des courses nécessaires, ainsi que la répartition des préparations (dresser et débarrasser la table, remettre la cuisine en bon ordre…). Et cette opération se répète le soir, à la seule initiative des membres, car le dernier accompagnateur quitte la maison à dix-neuf heures, laissant ses habitants vivre en totale autonomie. Les courses offrent une véritable occasion de travail sur la confiance en soi et l'autonomie, car il faut entrer dans des espaces publics peu ou pas maîtrisés. Au fil du temps, nous avons conservé l'obligation de faire des courses deux fois par semaine. En plus du travail sur l'autonomie de vie, chacun doit être attentif à ce que contiennent la réserve et le réfrigérateur pour être dans une gestion de « bon chargé de famille ».

L'après-midi est un temps plus propice à des activités plus « intenses », comme la participation à des séances de sport conduites par des moniteurs militaires, la visite d'entreprises pour découvrir des environnements professionnels, des randonnées, des sorties culturelles, le travail du potager ou les ateliers de travail du bois. Certains membres ont l'énergie nécessaire pour avoir une activité soutenue toute la journée, aussi veillons-nous à leur offrir un espace d'activité adapté à leur besoin. C'est un travail fin de répartition sur les différents ateliers simultanés ou successifs. Tout cela est conduit en cohérence avec les temps administratifs, qui permettent d'accompagner chaque membre dans son parcours selon sa temporalité propre et en dialogue avec les acteurs pluridisciplinaires que sont l'action sociale des armées, Défense mobilité et les cellules d'aide aux blessés de chaque armée. Ces entités institutionnelles sont représentées au sein de la maison par une permanence hebdomadaire et des échanges à la demande. C'est un véritable travail d'équipe.

Les temps de la maison

La notion du temps peut être lue à plusieurs niveaux dans la vie de la maison : le temps quotidien organisé en demi-journées, comme nous venons de l'évoquer, et le temps hebdomadaire. Le lundi est un jour assez lent en raison de l'arrivée des membres à des moments échelonnés en

fonction de la distance qui les sépare de Cambes. De dix minutes pour les plus proches à dix heures pour les plus éloignés, avec un fort contingent à environ deux heures de route. Le lundi sert donc à lancer la semaine. Dans l'après-midi, en plus de la définition des menus et de la réalisation de la première rotation de courses, les membres, en réunion de cogestion, vont exprimer leurs souhaits d'activités, dans la mesure du réalisable pour celles qui nécessitent des réservations, des intervenants extérieurs ou du matériel. Ces activités vont se superposer ou s'intercaler avec ou entre des ateliers déjà programmés, certains de ceux-ci pouvant éventuellement être annulés s'ils n'ont pas suscité d'intérêt. Les rendez-vous individuels vont aussi se confirmer.

Les trois jours qui suivent sont plus actifs, car l'essentiel des membres en séjour long (cinq jours) sont présents et ont créé leur dynamique collective. C'est le bon moment pour accueillir un chef d'entreprise, pour activer des ateliers comme l'équitation, la rénovation patrimoniale d'un bateau, pour organiser une randonnée cycliste ou pédestre sur une journée complète avec préparation la veille et temps de récupération le lendemain.

Le vendredi est un temps de retour au calme, car il faut reconditionner la maison, restituer les chambres, déposer le linge au pressing, faire le point d'un déjeuner qui permet de recycler ce qui n'a pas encore été non consommé. C'est également le jour où l'équipe est en réunion « socle », ce que d'autres nomment réunion staff, pour faire le bilan de la semaine et préparer la suivante. Le vendredi, les membres repartent au fil de la matinée et du début d'après-midi.

Enfin, le temps peut être abordé sous l'angle des temporalités individuelles. Ces plus de deux années de partage de vie avec les membres de la maison nous ont montré que la notion du temps est très singulière et personnelle dans le parcours du blessé. L'un d'eux peut revenir à l'emploi en cinq semaines, après plusieurs années d'accompagnement thérapeutique intense, alors que la confiance en soi et l'autonomie ne sont pas totalement stabilisées, tandis qu'un autre, dont la confiance et l'autonomie de vie semblent en place, ne parvient pas à franchir ce cap.

Un membre peut enchaîner autant de semaines de séjour consécutives que sa situation le nécessite en dialogue avec les accompagnateurs et aussi parfois avec les médecins spécialistes. Toutefois, l'expérience nous a montré que dans une configuration de cycle long la sortie doit être préparée et accompagnée, car un effet de vide peut se produire. Nous veillons à ne pas créer de dépendance à la maison. En moyenne, les séjours durent trois jours. Cette durée est en fonction du lieu de résidence de chacun. Les membres qui résident à plus de deux heures de la maison viennent généralement du lundi au vendredi, alors que ceux qui résident à proximité viennent plutôt à la journée.

Le temps des séjours

Nous venons d'évoquer les séjours longs. Mais les membres peuvent aussi effectuer des séjours courts, d'une journée. La maison est alors utilisée comme un lieu de travail personnel soit au profit du collectif, par exemple pour développer un projet ou améliorer la maison, soit au profit du membre pour avancer sur son dossier administratif, voire « télétravailler », ou tout simplement pour partager l'activité programmée de la journée. Dès l'ouverture de la maison, nous avons fait le choix de nous adapter au besoin de chacun. Le respect de ce besoin et de son expression est essentiel pour créer une relation de confiance. Partant de ce postulat et de cette posture, il ne peut exister de conflit des temps. Tout au plus y avoir une absence de convergence, qui nécessitera une adaptation de la part de l'équipe ou un dialogue avec le membre afin de se coordonner, de reporter, de faire autrement, mais dans tous les cas de proposer une option – elle peut venir du membre dans ce travail de reprise de capacité à l'initiative.

Enfin, lorsqu'un membre franchit un temps complexe, il peut arriver qu'il exprime des envies ou des besoins qui sont hors du champ d'action et de compétence de la maison. Il nous appartient alors de rappeler le cadre de notre action pour réduire le risque de frustration et rétablir les bases du respect mutuel qui fonde l'aptitude à vivre au sein d'un collectif.

Le temps dure longtemps

L'accompagnement individuel, dans un mouvement collectif, est de fait un travail d'équilibriste pour l'équipe socle, qui doit effacer sa propre relation au temps au profit de celle des membres.

Le travail de réhabilitation, qui vise à mettre ou à remettre le blessé au centre de sa propre vie en tant qu'espace de choix et de décision, nécessite de ne pas être dans l'injonction ou la contrainte, mais dans l'écoute, la compréhension et la suggestion – celle-ci s'entend au sens de l'inspiration que chacun peut trouver en découvrant des activités, des métiers, des personnes ressources, des chefs d'entreprise, des porteurs de projets… Dès lors que la notion d'injonction et de contrainte a été écartée de la pratique, le temps peut s'étirer selon le besoin de chacun. Les temps de partage et de discussion peuvent être longs, comme un déjeuner qui s'éternise, sans pour autant empêcher l'action.

L'équipe socle est dépositaire de la gestion du temps ; c'est un thème récurrent dans notre analyse de la pratique. Nous ne prenons jamais pour acquise cette relation au temps et nous savons collectivement choisir de laisser filer le temps parce que le collectif en a besoin, tout

en sachant suggérer un peu de rythme pour lui offrir la satisfaction d'un travail accompli, d'un rendez-vous réussi. Dans ce rôle de « gardien », il appartient à l'équipe, en relation avec les acteurs de l'accompagnement, de jalonner avec pertinence les échéances du parcours administratif.

PIERRE SCHILL

TEMPS MILITAIRES

L'heure de vérité

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », selon la formule attribuée à Héraclite. Le temps passe. Son cours conduit inexorablement chacun vers l'événement commun à tous : la mort. L'entrée en matière est sans doute abrupte, le lecteur me le pardonnera, mais la mort n'est-elle pas le probable horizon de tout soldat qui s'engage ? Est-il nécessaire de rappeler que le Statut général des militaires précise que « l'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice, pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême, discipline, disponibilité, loyalisme et neutralité »[1] ? Ou que le Code du soldat mentionne à l'article 9 : « La mission est sacrée, je l'accomplis jusqu'au bout avec détermination et esprit d'initiative » ?

Dès le premier numéro d'*Inflexions*, intitulé « L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? » (2005), Jean-René Bachelet livrait un texte qui souhaitait « inspirer le moment redoutable, [...] il s'agit bien sûr du temps militaire[2], [...] celui, par définition, de situations d'exception qui sollicitent toutes les ressources de l'être puisque la vie même y est en jeu ; celui, ainsi, d'une certaine "heure de vérité" de la condition humaine »[3].

Le trente-cinquième numéro de la revue était, quant à lui, entièrement consacré au sujet. La mort est un lieu commun pour le soldat, certes. Toutefois, il n'en demeure pas moins délicat de l'aborder, notre société la recouvrant *a minima* d'un voile pudique et cherchant le plus souvent à l'évacuer. Le constat ne date pas d'aujourd'hui. En 1975, dans *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, Philippe Ariès proposait quatre exposés intitulés « La mort apprivoisée », « La mort de toi », « La mort de soi » et « La mort interdite ». En conclusion de sa première partie, il ramassait de manière éclairante son propos sur l'évolution du rapport à la mort de l'homme occidental : « Au XIX^e^ siècle, elle paraissait partout présente : convois d'enterrement, vêtements de deuil, extension des cimetières et de leur surface, visites et pèlerinages aux tombeaux, culte du souvenir. Mais cette pompe ne cachait-elle pas le relâchement des anciennes familiarités, les seules vraiment enracinées ? En tout cas, cet éloquent décor de la mort

1. Code de la défense, partie 4, « Le personnel militaire », livre I^er^ « Statut général des militaires », article 4111.
2. C'est nous qui soulignons.
3. J.-R. Bachelet, « L'action militaire : sens et contresens », *Inflexions* n° 1, 2005, p. 47.

a basculé à notre époque, et la mort est devenue l'innommable. Tout se passe désormais comme si, ni moi ni ceux qui me sont chers, nous n'étions plus mortels. Techniquement, nous admettons que nous pouvons mourir, nous prenons des assurances sur la vie pour préserver les nôtres de la misère. Mais, vraiment, au fond de nous-mêmes, nous nous sentons non mortels[4]. »

La mort est devenue « innommable » dans un pays qui connaît un épisode de paix durable, voire inédit. La grande majorité de nos concitoyens – et c'est heureux ! – n'a pas connu de temps de guerre. Nous appartenons certainement à l'une des générations les plus prospères de l'Histoire ; l'Europe est l'un des espaces les plus riches du globe. La mort au combat est devenue un événement moins fréquent. Il suffit, pour s'en convaincre, de rappeler que durant les quatre années de la Grande Guerre, neuf cents soldats français en moyenne ont perdu la vie chaque jour. Mais le soldat le sait : la mort reste plus qu'une « hypothèse de travail »[5]. Au combat, « elle est une réalité palpable qui fait effraction permanente par tous les orifices », pour reprendre les mots du « Vol du frelon »[6] d'Hervé Pierre.

Douleur intime

Si la mort est un sujet tabou, que dire du deuil ? Pour l'historien ou le journaliste, qui cherche à aller au-delà du tabou et en faire son objet, il y a une réelle difficulté à le saisir quelle que soit son échelle. Stéphane Audoin-Rouzeau le concède dans l'introduction de son étude consacrée au deuil personnel durant la Grande Guerre, synonyme d'un phénomène de « mort de masse » dès les premières semaines du conflit puisque vingt-cinq mille soldats français sont tués la seule journée du 22 août 1914 : « Sachant l'irréductible singularité de chacune de ces vies, je n'essaierai pas, pour dissimuler le peu de cas que – contraint et forcé – j'ai fait des exigences historiennes de représentativité, de m'abriter derrière l'élégant bouclier de la micro-histoire. Au moins ce travail m'aura-t-il appris que tout deuil est unique, unique au point qu'il n'est pas exagéré de dire qu'il y a autant de deuils de guerre – tous irréductiblement différents – que d'hommes, de femmes et d'enfants en deuil au sortir du conflit. Je n'oserais donc affirmer que chacun de ces récits parvient à exprimer un "singulier normal". [...] Qu'on me pardonne enfin une ultime entorse aux règles académiques les mieux fondées. À l'issue de ces

4. P. Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1975, pp. 74-75.
5. Je reprends ici le sous-titre de l'ouvrage de Michel Goya, *Sous le feu*, Paris, Tallandier, 2014.
6. H. Pierre, « Le vol du frelon », *Inflexions* n° 35, 2017, pp. 71-72.

récits, il ne m'a paru ni utile, ni même décent peut-être, d'ajouter plus de mots : c'est pourquoi j'ai préféré laisser ce livre sans conclusion[7]. »

L'enquête *1929 jours* menée par Nicolas Mingasson auprès des proches endeuillés par la perte d'un soldat en Afghanistan révèle la même pluralité des cas et une impossibilité similaire à généraliser sur l'expérience d'une douleur profonde : « Au terme de ce long voyage, après tant de rencontres, je pensais conclure – ou devoir conclure – sur le deuil et la mort. En dire quelque chose de personnel, en tirer des conclusions nées de ce que j'ai pu absorber de l'expérience de ceux qui l'avaient rencontrée. Mais impossible ! Chaque tentative se soldait par un échec. N'avais-je pas, pourtant, entendu tant de fois des parents, des veuves, me dire qu'aucune lecture sur le deuil n'avait su les convaincre. J'allais, sans m'en rendre compte, tomber dans le même travers. Tout était pourtant tellement simple ! Mais il fallut l'ultime relecture des dernières épreuves, quand le temps me filait entre les doigts, face à l'urgence, pour que je réalise que parler de la mort, c'est surtout parler d'amour et de la fragilité du temps[8]. »

Impossible littérature du deuil ? Peut-être… Chaque deuil est intime, chaque deuil est singulièrement vécu. L'attitude adaptée n'est jamais aisée à adopter. Chef d'état-major de l'armée de terre, amené à prononcer l'éloge funèbre de soldats, je peux en témoigner ; les accidents fatals en service ou hors service sont malheureusement réguliers et les lettres de condoléances adressées aux familles de nos anciens fréquemment signées. L'armée de terre porte le deuil plus souvent qu'il n'y paraît.

Être frère d'armes, c'est être responsable

Dans ces moments d'épreuve, le mot responsabilité prend tout son sens pour les chefs et les frères d'armes : « Chacun est responsable de tous. Chacun est seul responsable. Chacun est seul responsable de tous[9]. » Une leçon de la guerre, « l'acceptation pure et simple de la mort »[10], qu'Antoine de Saint-Exupéry partage dans *Pilote de guerre* : « Le chef est celui qui prend tout en charge. Il dit : "J'ai été battu." Il ne dit pas : "Mes soldats ont été battus." L'homme véritable parle ainsi. Hochedé dirait : "Je suis responsable." Je comprends le sens de l'humilité. Elle n'est pas dénigrement de soi. Elle est le principe même de l'action. Si, sans l'intention de m'absoudre, j'excuse mes malheurs par la fatalité, je me soumets à la fatalité. Si je les excuse par la trahison, je me soumets à la trahison. Mais

7. S. Audoin-Rouzeau, *Cinq Deuils de guerre. 1914-1918*, Paris, Tallandier, 2013, pp. 10-11.
8. N. Mingasson, *1929 Jours*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 307.
9. A. Saint-Exupéry (de), *Pilote de guerre, in Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, 1999, p. 212.
10. *Ibid.*, p. 179.

si je prends la faute en charge, je revendique mon pouvoir d'homme. Je puis agir sur ce dont je suis. Je suis part constituante de la communauté des hommes. Il est donc quelqu'un en moi que je combats pour me grandir[11]. »

En somme, la responsabilité envers un camarade et sa famille est le fondement de la fraternité d'armes qui réunit dans la joie comme dans la peine, dans la plénitude des temps forts de cohésion comme dans les tourments du vide laissé par un camarade parti trop tôt. Au moment de saluer une dernière fois le disparu lors d'une cérémonie militaire, ses frères d'armes s'engagent pudiquement à accompagner et à veiller sur les proches. Soldats, nous savons qu'un parent, un frère, une sœur, une compagne est inconsolable. Pour tenter de l'apaiser notre compassion est offerte. L'expérience du deuil forge donc la fraternité d'armes, qui est le lien le plus précieux pour un soldat, ce lien qui unit du jeune engagé à l'officier général, englobant les familles. La pièce de Shakespeare *Henry V* en donne l'une des plus belles formulations, le dramaturge prêtant ces mots au roi d'Angleterre le jour de la bataille d'Azincourt : « Ce jour ne reviendra jamais, d'aujourd'hui à la fin du monde, sans qu'on se souvienne de nous, de notre petit groupe, nous les frères d'armes. Car celui qui aujourd'hui versera son sang avec moi sera mon frère ; quelle que soit sa condition, ce jour l'anoblira[12]. » Une tirade dont l'Histoire a retenu le fameux : "We Few, we Happy Few, we Band of Brothers."

« On ne meurt qu'à demi » dans une lignée militaire

Après les temps du combat et du deuil, vient celui du souvenir. Commémorer pour éviter que le temps qui passe fasse tomber dans l'oubli ceux parvenus à l'extrême limite du devoir ; commémorer pour perpétuer la fraternité d'armes. La vie reprend son cours et le cérémonial aide à commémorer année après année au sein du régiment en particulier dans la logique paysanne de *Terre des hommes* : « Quand nous prendrons conscience de notre rôle, même le plus effacé, alors seulement nous serons heureux. Alors seulement nous pourrons vivre en paix et mourir en paix, car ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort. Elle est si douée quand elle est dans l'ordre des choses, quand le vieux paysan de Provence, au terme de son règne, remet en dépôt à ses fils son lot de chèvres et d'oliviers, afin qu'ils le transmettent, à leur tour, aux fils de leurs fils. On ne meurt qu'à demi dans une lignée paysanne. Chaque existence craque à son tour comme une cosse et livre ses graines[13]. »

11. *Ibid.*, p. 213.
12. W. Shakespeare, *Henry V* [1599], Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p. 265.
13. A. Saint-Exupéry (de), *Terre des hommes, in Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1994, p. 281.

« On ne meurt qu'à demi » dans une lignée militaire. Chaque carrière lègue un héritage pour ceux qui restent et ceux qui viendront. Les cérémonies constituent les moments propices à sa transmission : évocation de l'ordre du jour, minute de silence, sonnerie aux morts. Elles marquent « une rupture dans la temporalité ordinaire des unités »[14], comme l'écrit André Thiéblemont dans *Cultures et Logiques militaires*. Le temps d'une cérémonie, la place d'armes devient un lieu sacré où se rencontrent l'ordre guerrier, ou plutôt le désordre guerrier – celui du bruit des détonations et du vacarme qui rend difficile la seule compréhension des ordres, de la peur, des fumigènes, de la dispersion des soldats postés, de l'incertitude de la durée du combat – et l'ordre serré – celui d'une hiérarchie clairement visible, le toit est organisé, les commandements y sont précis, le *timing* est chronométré, le silence solennel.

Dès le cérémonial s'entretiennent les forces morales et la fraternité d'armes, car ce « moindre des moyens », comme l'avait constaté Charles Ardant du Picq, structure à sa manière l'organisation des régiments et leur temps : « C'est une naïveté que de dire qu'il n'y a pas d'armée digne de ce nom sans discipline. Il n'y a pas d'armée sans organisation, et toute organisation est défectueuse qui néglige le moindre des moyens pouvant rendre plus réelle et plus forte la solidarité entre les combattants. […] La discipline ne se commande, ne se crée pas du jour au lendemain : c'est une affaire d'institution, de tradition. […] Plus se perfectionnent les engins de guerre, plus effrayante devient cette lutte avec la fatalité qui est le combat moderne, plus difficile est la discipline[15]. »

Inflexions a pris l'habitude d'organiser des journées d'études dédiées à la relation et au combat. En 2022, la deuxième journée du cycle « Combat et cérémonial » avait retenu pour titre « Reconnaissances ». Le pluriel était pleinement justifié, car le terme possède trois acceptions : l'action d'admettre, la reconnaissance d'une qualité, d'une erreur ; l'action d'identifier, reconnaître un visage, une position ennemie au sens militaire ; l'action de reconnaître au sens de gratitude, témoigner de la reconnaissance.

Dans les lignes qui suivent, il est proposé au lecteur trois détours dans trois lieux du temple pour faire saisir au profane le sens du cérémonial en trois temps, pour « reconnaître » cette part de sacré qui pourrait lui échapper. En effet, le profane est « celui qui est hors du temple » ; le mot est une analogie du latin *fanum* « le lieu du rituel », le lieu où se passent les cultes. Le temple découpe l'espace, ce qui est à l'intérieur est sacré. Plus on avance dans le temple, plus l'espace est sacré, à l'image de la structure concentrique du Temple de Jérusalem, qui comprend notamment le parvis des gentils, le sanctuaire puis le Saint des Saints. Trois lieux pour trois temps.

14. A. Thiéblemont (dir.), *Cultures et Logiques militaires*, Paris, PUF, 1999, p. 188.
15. C. Ardant du Picq, *Études sur le combat* [1880], Paris, Economica, 2004, p. 88.

Le parvis des gentils : le Marchfeld

À Coëtquidan, le Marchfeld est une place d'armes immense, peut-être parmi les plus grandes de l'armée de terre. Le cadre est unique, à la lisière des bois. La majestueuse statue équestre de Kléber est surplombée par le mât des couleurs. Telle est la scène du Triomphe, point d'orgue de l'année, qui a toutefois bien évolué depuis ses origines[16]. Là se perpétue un rite de passage : « À genoux les hommes, debout les officiers » et la promotion nouvelle est baptisée, entourée des anciens, sous les yeux des autorités civiles et militaires, des familles. À ce moment précis, chaque élève prend l'engagement individuel de servir comme officier ; il rend témoignage au « monde » de cette volonté de servir la France. C'est une reconnaissance au sens d'admettre et de reconnaître une qualité. L'élève officier accepte son statut d'officier des armes et simultanément lui est reconnue sa qualité d'officier, même si tout reste à démontrer. Le soldat se prépare à être un chef et à combattre. Le païen aspire à devenir pratiquant.

Par ailleurs, en recevant un nom de promotion, les élèves prennent l'engagement collectif de faire fructifier un héritage, souvent celui d'un ancien exemplaire. Le chant de promotion entonné sur le Marchfeld énonce presque systématiquement ce serment, celui de la « Tom Morel » ne fait pas exception : « Fier lieutenant Tom Morel/ Officier dont le nom rappelle/ Ce pourquoi nous avons choisi/ De servir notre patrie/ Pour l'amour de notre pays/ Nous voulons raviver l'esprit/ Auquel vous êtes resté fidèle/ Il nous servira de modèle/ Tom Morel fier lieutenant/ Nos casoars rouges et blancs/ Jamais ne veulent s'abaisser/ Ils marquent notre volonté/ De servir comme officier/ Même si la vie il faut donner. »

Le sanctuaire : le quartier Foch

La place d'armes du 3e régiment d'infanterie de marine est plus modeste que sa voisine. Selon certains, elle rassemblerait les marsouins de l'un des plus beaux régiments de France. Nous sommes à Vannes, au quartier Foch. Le général commandant la 9e BIMA passe en revue le piquet d'honneur. Le cérémonial est très sobre, sans mise en scène, comprenant peu de commandements, pas de mouvement. Son intérêt réside dans le dialogue

16. Voir A. Thiéblemont, op. cit, p. 204 : « Avant le Triomphe, une soirée théâtrale dite turne vorace, le terme de voraces désignant les officiers d'encadrement, montée par les élèves et strictement réservée aux officiers et à leur famille, condensait les expressions critiques que comportait l'ancien rituel carnavalesque. […] La seconde ligne de transformation réside dans une conceptualisation croissante du rituel festif. Des séquences rituelles, autrefois confondues, ont été raisonnées et organisées séparément. L'ordre du sacré, lui-même mis en spectacle, a été séparé de l'ordre du profane, jusqu'à construire une architecture religieuse, au propre comme au figuré. À l'intérieur du profane, l'ordre de la dérision et du ludique, qui antan tramait l'ensemble du rituel, a été soit résorbé au profit de démonstrations de savoir-faire, soit cantonné (les bals en soirée). »

direct entre un chef et son subordonné. Sur les rangs, un marsouin d'une vingtaine d'années, récemment rentré de Kapisa où il a été déployé durant six mois avec sa compagnie comme tireur Milan, se présente. Le mandat a été difficile, le régiment a perdu cinq des siens en Afghanistan et neuf y ont été sérieusement blessés. Ce jeune caporal a connu, dès sa première opération extérieure, l'expérience apocalyptique – au sens premier de révélation – pour un militaire : l'épreuve du feu. Il a donné la mort et l'a côtoyée de près. Ce face-à-face entre le général et le marsouin donne lieu à une reconnaissance : l'identification d'un nom et d'un visage. Le jeune guerrier est reconnu par un autre guerrier. L'expérience combattante est évoquée à l'occasion d'une modeste discussion. Le pratiquant est devenu un initié, un guerrier s'inscrivant dans la lignée de ses anciens de Bazeilles, de Champagne, de Daguet, de Vrbanja, de ses camarades tombés en Afghanistan. Il transmettra son expérience aux nouvelles recrues.

Le Saint des Saints : la cour d'honneur des Invalides

La cour d'honneur des Invalides est un lieu emblématique pour tout soldat, accueillant les blessés, les plus âgés ; y sont décorés les plus méritants et y sont rendus les hommages nationaux. Le 24 septembre 2021, le sergent Blasco, commando du 7e bataillon de chasseurs alpins en mission au Sahel, était mortellement touché par un djihadiste. Il s'était notamment illustré le 14 juin 2019, au Mali. L'hélicoptère *Gazelle* dans lequel il avait pris place avait été atteint par les tirs d'un groupe armé de terroristes et tombait au sol en zone ennemie. Éjecté de l'habitacle, dans un élan de courage et faisant fi de la douleur causée par ses blessures, il réussissait l'impossible ; il sauvait la vie des deux membres de l'équipage, dans des circonstances « extra » ordinaires, en les fixant à l'extérieur de l'appareil Tigre venu en urgence les secourir, près du train d'atterrissage. En neuf années de service, six citations et la médaille militaire lui ont été décernées. Il a été directement fait officier de la Légion d'honneur. Le 29 septembre, l'hommage national lui est rendu selon un cérémonial sobre mais très solennel. Sont présents le président de la République et ses deux familles « personnelle et militaire ». Ses frères d'armes du groupement commando montagne, en tenue de combat, portent sa photographie, ses décorations et le cercueil recouvert du drapeau. La nation reconnaît le sacrifice du sergent. Ce jour-là, le président de la République ne s'exprime pas. Il est des silences qui en disent long. La douleur des proches, l'émotion font qu'aucune prise de parole n'est nécessaire pour « décrypter » le sens du cérémonial. Le guerrier devient un héros.

Temps du combat, du deuil et des commémorations… Et demain ? Il m'est souvent posé la question : « Mon général, la jeune génération et

celle à venir seront-elles à la hauteur de leurs anciens ? » À l'issue d'une cérémonie, j'observe qu'au cours des échanges qui s'instaurent entre vétérans et plus jeunes, la relève constate, le temps d'un instant, qu'elle partage la même volonté de servir la France. Le 12 octobre 2021, le dernier compagnon de la Libération, Hubert Germain, s'éteignait. Dans son ouvrage *Espérer pour la France*, lauréat du prix littéraire de l'armée de terre Erwan Bergot en 2020, il écrit : « Oui, les Compagnons ont brûlé leur meilleur charbon et, quand le dernier d'entre nous sera mort, la flamme s'éteindra. Mais il restera des braises. Et il faut aujourd'hui en France des braises ardentes[17] ! » Je peux également en témoigner, les jeunes soldats rencontrés lors de mes déplacements sont animés par le même feu que leurs anciens. Au Sahel, chaque fois qu'un soldat embarque dans son blindé pour partir en patrouille, il prend un risque, celui d'être la cible d'une attaque par mine ou d'une embuscade. Sur le flanc est de l'Europe, ils s'entraînent, prêts à tout. Notre pays et l'armée de terre s'enorgueillissent de pouvoir compter sur une jeunesse désireuse de servir.

Restons avec Saint-Exupéry pour conclure : « Il en était quelques-uns, semblables à des sentinelles, face à la nuit comme face à la mer. "Les voilà, me disais-je, témoins de la vie face à l'impénétrable mer. En avant-garde. Nous sommes quelques-uns à veiller sur les hommes, auxquels les étoiles doivent leur réponse. […] Portant la charge de la ville, nous sommes quelques-uns parmi les sédentaires, que durement flagelle le vent glacé qui tombe comme un manteau froid des étoiles"[18]. » Oui, il en est encore des sentinelles prêtes à porter la charge de la ville, prêtes à traverser les temps militaires.

17. H. Germain, *Espérer pour la France*, Paris, Les Belles Lettres, 2020, pp. 69-70.
18. A. de Saint-Exupéry, *Citadelle, in Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, 1999, p. 449.

JEAN MICHELIN

L'INCOMPRESSIBILITÉ DU TEMPS

Les militaires sont obsédés par le temps. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer certains des poncifs que chaque soldat a entendus des dizaines de fois dans sa carrière : « vous avez la montre, nous avons le temps » quand il arrive, en opérations, que l'on soit amené à traiter avec un partenaire local peu réceptif aux contraintes calendaires de la force déployée ; « le génie, c'est l'arme des délais » pour expliquer pourquoi il ne sera pas possible de mettre en place soixante obstacles minés avec une section de trente sapeurs en deux heures, et bien d'autres. Ce rapport particulier du soldat au temps est d'ailleurs construit très tôt : l'auteur de ces lignes garde en mémoire les premiers jours de sa formation initiale, où chaque action était chronométrée (« trois minutes pour faire votre lit au carré », « quatre minutes pour la douche », « dix secondes pour se rassembler » et ainsi de suite) et où, au terme du premier jour, la section fut priée de se brosser les dents le soir pendant trois interminables minutes, en cercle dans la salle de bains et sous la surveillance de l'instructeur, lequel, goguenard, affirmait à la fin de cette activité que « le temps, c'est relatif ».

Par ailleurs, l'époque moderne est indéniablement propice à la compression des délais : le temps médiatique, celui des réseaux sociaux et des chaînes d'information en continu, a contribué à instiller l'idée que tout va désormais plus vite, les trains, les nouvelles, mais aussi la capacité d'une information ou d'une indignation à chasser celle de la veille ou de l'heure précédente. Or le temps militaire, comme d'autres, est avant tout considéré comme l'intervalle nécessaire à l'accomplissement d'actions très concrètes et physiques sur un espace donné et n'a, au fond, que peu de lien avec l'accélération de l'information. Patienter est aussi quelque chose qui s'apprend très tôt : tout soldat qui a attendu la fin de sa faction de garde nocturne comme l'arrivée d'une haute autorité sur une place d'armes battue par les vents de février en garde généralement un souvenir ému.

En élargissant la réflexion, on pourrait considérer que le temps militaire ne s'inscrit que dans un univers physique contraint, celui des frottements, de l'inertie, de l'environnement non permissif. Mais surtout, quel que soit le prisme sous lequel on l'aborde, il est construit sur le principe que chaque action nécessite un temps qu'il est impossible de contraindre en-deçà d'un certain seuil que tous les agacements de l'échelon supérieur, fût-il politique ou militaire, n'arriveront pas à réduire. C'est cette incompressibilité du temps et la façon dont elle se caractérise dans la perception de celui-ci que cet article se propose d'explorer.

Le temps de la manœuvre

Le temps de la manœuvre est sans doute le prisme le plus évident pour aborder le rapport des militaires au temps, parce que celui-ci est avant tout une donnée de planification qui permet de concevoir le mouvement d'unités sur le terrain. Les manuels de doctrine sont ainsi remplis de ce que l'on appelle des « abaques » temporelles : quelle est la vitesse moyenne d'un bataillon blindé en reconnaissance offensive[1] ? quel est le délai de réalisation d'embossements[2] pour une section d'infanterie ? quelle est la cadence de tir d'une batterie d'artillerie ? Ces considérations théoriques ne servent d'ailleurs pas tant à fixer un cadre temporel aux subordonnés qu'à permettre au chef de considérer ce qu'il sera possible de faire dans le temps dont il dispose. Une section d'infanterie qui débarque, c'est quarante-cinq minutes au minimum : le chef peut-il se permettre cette dépense de temps au regard de sa mission ? La réflexion est la même lorsqu'il s'agit de concevoir un plan d'obstacles dans une manœuvre défensive, puisqu'il ne sera pas possible de tout faire avant l'arrivée du premier échelon de l'ennemi. La première conséquence de l'incompressibilité du temps est d'obliger le chef à faire des choix, et donc d'accepter leurs conséquences.

Cette problématique n'est pas neuve : dans *Vie et Destin*, de Vassili Grossman, le colonel Novikov, qui commande un corps blindé, choisit de retarder le déclenchement de son attaque – celle qui doit permettre l'encerclement de l'armée de Paulus dans Stalingrad – de huit minutes afin de laisser à l'artillerie le temps d'achever son tir de préparation sur les défenses ennemies. Huit minutes, alors que Staline et toute la chaîne de commandement soviétique hurlent au téléphone qu'il faut partir « tout de suite ». Huit minutes sans doute encore plus interminables que les trois minutes de brossage de dents dont nous parlions plus haut, huit minutes qui sauveront sans doute bien des vies mais vaudront à ce pauvre Novikov tous les ennuis du monde jusqu'après la victoire.

On pourrait parler du choix de perdre du temps, mais c'est en fait d'autre chose dont il s'agit. Le temps militaire n'est en effet pas seulement une donnée de planification ; il est aussi une ressource que l'on échange : une manœuvre de freinage consiste à échanger du terrain contre du temps ; adapter la vitesse de progression des unités revient à troquer du temps contre de la sûreté. Il y a quelque chose dans ce dialogue

1. Mission qui consiste à rechercher du renseignement dans un secteur de progression, sur le terrain ou sur l'ennemi, en engageant éventuellement le combat : il s'agit de l'une des missions les plus courantes pour une unité qui se porte à la rencontre d'un ennemi.
2. Ouvrages réalisés par les unités du génie, qui consistent schématiquement à enterrer partiellement des engins blindés pour réduire leur silhouette en ne laissant dépasser que leur tourelle ou leur moyen d'observation.

permanent qui renvoie aux lois de Lavoisier et à la citation apocryphe qui en découle : « Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Le temps ne fait pas exception.

Évidemment, la façon de considérer le temps de la manœuvre est différente selon que l'on se situe dans un poste de commandement distant de plusieurs centaines de kilomètres de la zone des opérations et où les unités ne sont que des pions que l'on déplace sur une carte, ou que l'on progresse en tête d'une colonne de blindés s'évertuant à franchir un champ de dunes dans le désert. La distance qui sépare les deux entités tend à effacer de la carte les véhicules qui s'ensablent, la suspicion d'une cache d'armes ou d'un piège, les crevaisons, les moteurs qui surchauffent ; et quand l'information arrive au chef, il est compréhensible que celui-ci s'agace de la lenteur dont s'acharnent à faire preuve ses subordonnés. Résoudre le malentendu tenace entre les deux échelons est une autre manière de considérer l'incompressibilité du temps.

Pour être tout à fait honnête, l'agacement du chef envers ses subordonnés quand ceux-ci sont en retard n'est en fait pas tant lié à une déconnexion physique des contraintes auxquelles ils doivent faire face qu'à la pression qu'il subit lui-même de son supérieur – souvent situé encore bien plus loin de notre champ de dunes et occupé par d'autres problèmes. Il importe alors de savoir à qui l'on doit consacrer ses efforts de façon prioritaire quand les demandes arrivent à la fois du bas et du haut. Dans *Tactique théorique*, le général Yakovleff résolvait ce paradoxe en considérant que le subordonné est généralement celui qui opère sous une contrainte de temps supérieure puisqu'il est plus proche de l'ennemi, et concluait avec éloquence : « Toujours donner la priorité au subordonné, car le chef peut attendre. »

Enfin, en corollaire du temps de la manœuvre vient celui, plus difficile à mesurer puisque plus rarement réalisé sur le terrain en exercice faute de moyens, de la logistique : sur une route secondaire, seul un certain nombre de véhicules pourra progresser en une heure ; une citerne qui ravitaille un escadron blindé ne pourra approvisionner qu'un certain nombre de chars dans un temps donné. Les logisticiens parlent d'écoulement, ce mot merveilleux qui peut s'appliquer au nombre de véhicules qui « passent » comme au temps dont ils ont besoin pour le faire. Là aussi : consacrer du temps à la logistique est un investissement auquel le chef doit consentir. C'est peu spectaculaire, mais c'est rarement une transaction perdante à long terme.

Le temps de l'homme et de l'expérience

L'incompressibilité du temps ne se limite pas aux considérations physiques de la manœuvre. Par exemple, l'un des aspects les plus

significatifs de la singularité militaire est le temps consacré à la formation et à l'expérience nécessaires pour gravir les échelons de la hiérarchie. À l'inverse des autres corps d'État et du secteur privé, il n'existe pas dans les armées de recrutement qui permette à un jeune diplômé d'atteindre directement les échelons de direction. Il est d'usage de paraphraser ce modèle de formation en affirmant qu'il faut « trois ans pour faire un lieutenant, mais vingt ans pour faire un colonel ». Il en va de même chez les sous-officiers : quand on recrute un jeune sergent, c'est le chef de groupe de demain que l'on espère former, mais surtout le chef de section qu'il deviendra, une dizaine d'années plus tard, avec le grade d'adjudant. Considérer cette particularité oblige à une gestion des ressources humaines sur le temps long : quand bien même la pyramide des grades se réduit en volume au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie, sous-recruter pendant quatre ou cinq ans se paiera peut-être vingt ans plus tard quand les officiers qui n'ont pas été enrôlés ne sont jamais devenus les colonels dont les armées ont besoin pour occuper les postes à responsabilité des états-majors centraux. Dans la même optique, on ne peut pas comprendre l'actuel taux de féminisation des officiers supérieurs, plutôt modeste, sans considérer que les générales d'aujourd'hui ont été recrutées dans les années 1990, une époque où il était encore rare de voir de jeunes femmes se présenter aux concours des écoles d'officier.

Autre conséquence de ce modèle si particulier : les militaires consacrent un temps considérable à se former. En trente années de service, un officier supérieur aura passé jusqu'à neuf ans en école ou en stage à différents stades de sa carrière. Le temps, là aussi, est un objet incompressible que l'on accepte d'investir pour obtenir une ressource humaine correctement armée pour faire face aux défis de ses emplois à tous les niveaux.

Bien entendu, lorsqu'un officier général arrive « aux affaires », une expression souvent prononcée avec un mélange de révérence et de mystère, il n'est pas rare qu'il soit confronté à une forme d'incompréhension lors de ses premières interactions avec des hauts fonctionnaires ou des conseillers de cabinet ministériel qui sont parfois de vingt ans ses cadets. Son raidissement face à l'impertinence de ce jeune paltoquet qui s'autorise à le traiter avec légèreté ou, pire, à tenter de lui expliquer son métier au nom de la primauté du politique sur le militaire est sans doute au moins pour partie lié à leur manière différente de considérer le temps.

En définitive, comme pour une manœuvre, cette acceptation du temps comme une donnée dont la malléabilité est limitée est avant tout une affaire de choix. On fait généralement celui d'accélérer la formation de jeunes recrues quand on y est contraint, parce qu'une part de risque y est associée : le plus souvent en temps de crise, ou en temps de guerre. Là aussi, la valeur transactionnelle du temps dépend de la position de celui qui le cède ou le conserve. Tout le monde souhaiterait que la formation

soit plus longue : ce temps, c'est aussi celui de la cohérence, de la cohésion, et donc de la robustesse. Les armées n'ont pas toujours la possibilité de faire ce choix. Il reste au chef, toujours lui, l'impérieux devoir de vérité envers les décideurs sur les conséquences d'une accélération du temps.

Le temps du capacitaire

Développer, acquérir, expérimenter et déployer de nouveaux matériels nécessite aussi d'intégrer ce rapport au temps. Ce sujet a pris une importance nouvelle au cours des derniers mois, en regard de la situation internationale, quand les pays occidentaux, installés dans un modèle de défense qui a été taillé au plus juste à des fins d'économies budgétaires, réalisent que leur outil industriel de défense ne sait pas forcément tripler sa capacité de production en six mois pour répondre à des besoins désormais sans commune mesure avec ceux des trente années précédentes. L'époque est donc à l'agilité, à l'accélération des processus, à la rapidité de mise en œuvre. Autant de souhaits tout à fait légitimes, mais qui renvoient là aussi au rapport transactionnel du temps : développer un canon ou un fusil en quelques mois plutôt qu'en quelques années nécessite de sacrifier autre chose, d'accepter une part de risque dans la robustesse du système ou dans l'exhaustivité des processus de qualification. La question devient alors : qui porte ce risque, c'est-à-dire qui décide qu'il est acceptable, ou au moins au-delà de quel seuil il ne l'est plus ?

Les choix de long terme, dans une époque où les sollicitations défilent à une telle vitesse qu'elles se supplantent successivement dans l'esprit de décideurs toujours soucieux de l'horizon proche (la prochaine matinale d'information, la prochaine échéance électorale…), demeurent des choix de long terme : un porte-avions dont on décide de la construction durant l'année ne partira pour sa première campagne en mer que vingt ans plus tard, même avec toute l'agilité que l'on peut mettre en œuvre dans le processus de sa fabrication. Qui peut prédire la pertinence de son emploi à cet horizon ? Et à l'inverse, comment les pays qui ont fait le choix dans les années 2000 de se séparer de leurs chars de bataille vivent-ils le retour du combat aéroterrestre à quelques centaines de kilomètres de leurs capitales, ce même combat que l'on pensait appartenir désormais aux livres d'histoire ?

Un dernier aspect du rapport au temps lorsqu'il s'agit de l'acquisition de nouveaux matériels, et pas le moins amusant, est qu'il s'inverse entre les chefs et les subordonnés. Ce sont ces derniers, désormais, qui sont les plus impatients de recevoir tel nouveau véhicule, tel nouveau fusil, qui s'agacent des lenteurs jugées bureaucratiques et donc irrecevables dont font preuve leurs chefs, lesquels sont systématiquement accusés

d'une fébrilité coupable. Ces mêmes soldats qui fulminaient hier dans leur patrouille au milieu du désert contre les exigences de leurs supérieurs n'ont aujourd'hui plus de mots assez durs pour les autorités, les industriels et autres empêcheurs de tous ordres qui les privent de ce nouveau matériel paré de toutes les vertus – du moins, jusqu'à son entrée effective en service. Certaines choses ne changent jamais vraiment dans le rapport des militaires au temps.

Se donner le temps

En définitive, la plus grande difficulté quand on considère le caractère incompressible du temps ne vient pas tant de son caractère en soi que de nos attentes de citoyens modernes, biberonnés à la vitesse quasi instantanée de l'information. On a pu l'observer en 2020 lors de la première phase de la pandémie de la COVID-19, quand, chaque jour, la quasi-totalité des journaux télévisés consistait à discuter d'une situation qui avançait à la vitesse physique de la propagation du virus et du développement des vaccins. Plusieurs semaines furent nécessaires pour que le confinement produise son effet et que la pression sur les unités de réanimation des hôpitaux se relâche. Et il a fallu quelques mois – en soi, une performance rien moins qu'historique – pour que des vaccins voient le jour. Tout semblait long puisque nous en parlions en permanence. On observe la même chose avec le conflit ukrainien : que l'on y consacre quotidiennement des heures et des heures de direct ne change rien au fait que les combats prennent du temps et que l'évolution de la situation ne se compte pas en minutes mais en semaines. Pourtant, commenter en direct chaque minute d'une course au long cours à la voile nous semblerait absurde : il y a ici une réflexion qui porte sur notre perception du temps plutôt que sur le temps lui-même et qui reste à conduire au sein de nos sociétés contemporaines.

Peut-être est-il possible de conclure cette réflexion sur un simple constat : le seul maître du temps, c'est son premier usager, c'est-à-dire toujours le plus petit échelon. Chez les militaires, c'est le soldat qui progresse en tête de sa section sur une piste. Celui qui, le premier, va être le générateur de friction, va ralentir dans une côte un peu plus raide. Celui qui va peut-être prendre le temps – rien du tout, cinq secondes – d'observer une biche traverser la route. Il n'appartient qu'à lui de savoir si ces cinq secondes lui permettront de déceler un mouvement qui annonce une embuscade ou si, finalement, c'était juste une biche qui passait. Après tout, est-on jamais à cinq secondes près pour une biche, à trois minutes près pour un brossage de dents, à huit minutes près pour le déclenchement d'une attaque ?

JEAN-LUC COTARD

OPÉRATION EXTÉRIEURE : LE TEMPS DES TRANSITIONS

Les petits yeux bleus derrière de petites lunettes rondes, le visage tout tendre et gentiment joufflu entouré de cheveux coupés au carré qui vient s'écraser sur la vitre latérale arrière embuée de la voiture blanche, les larmes et les lèvres qui hurlent le désespoir de voir son père s'éloigner font exploser le cœur de C. Il vient de dire au revoir à sa femme et à ses deux petites filles. Une minute auparavant, l'aînée refusait de l'embrasser. La barrière du poste de police se lève à l'approche du véhicule qui s'éloigne. Il esquisse un geste de la main alors que deux larmes perlent dans ses yeux. « Mon capitaine », interpelle le sergent-chef A dans son dos. Le jeune officier se retourne lentement, essayant de reprendre contenance. Le sergent-chef qui le salue réglementairement fait une petite moue de compassion mais utilise son ton cérémoniel : « Mon capitaine, le détachement est prêt à être rassemblé. Nous avons une demi-heure d'avance. Je vous propose de dire aux gars un mot sur le retour. Je donnerai les consignes pratiques, avant de les laisser aller attendre au foyer où la collation prévue est prête. » Le temps de se retourner, le père est redevenu l'officier qui donne des ordres, son sac toujours à ses pieds. « Bonjour A. Oui, présentez-moi le détachement après avoir fait l'appel. » Les voilà bientôt prêts à repartir pour Kakanj, une petite ville de Bosnie située à trente kilomètres au nord-ouest de Sarajevo, après une semaine de permission au milieu d'un mandat de sept mois. Émotion, tension, organisation, attente, adaptation, action : voilà le rythme du soldat.

Tout militaire français contemporain, quel que soit son grade, a vécu un moment comparable, parfois même, pour quelques-uns, plusieurs fois dans une seule année. L'opération extérieure (OPEX) est un temps particulier, un temps de danger potentiel, un temps de révélation individuelle ou collective, en positif ou en négatif, un temps où paradoxalement les contraintes s'accumulent. D'une durée de quatre à six mois en moyenne aujourd'hui, elle se distingue des séjours lointains dans lesquels les unités ou les « personnels isolés » sont ou étaient engagés pour de longues périodes – les délais pour se rendre sur place ou pour en revenir justifiaient une durée de deux à trois ans. Durant ces périodes longues, les unités partaient en campagne, en opérations, à des intervalles plus ou moins rapprochés. Sans chercher à être ni exhaustif ni définitif, cet article s'appuie sur une expérience et sur le partage d'autres sans approche méthodologique ou sociologique aucune, avec des exemples délibérément

datés. Il s'agit d'une simple réflexion qui aimerait combattre l'idée que lorsque l'on part en opération, tout est plus simple, parce que « tout d'exécution »[1], simple parce que dans un temps à part.

Un temps de rupture

L'anecdote en accroche introductive de cet article montre que l'OPEX est d'abord une rupture. Il existe un moment de bascule, qu'il s'agisse de la fermeture de la porte derrière soi, au petit matin alors que la famille dort encore paisiblement, ou de l'« au revoir » que l'on n'espère pas se transformer en « à Dieu » sur le quai de la gare ou du port, au cours duquel le soldat ou le marin, quel que soit son grade, entre dans un autre monde.

L'éloignement de la famille

La rupture est identifiable dans cette séparation d'avec la famille, mais aussi dans l'abandon des habitudes de la vie de garnison rythmée par un emploi du temps régulier. Trop régulier estiment certains anciens se remémorant les années 1970 ou 1980. Il est intéressant de remarquer que pour l'armée de terre de non-emploi, qui a existé jusqu'au début des années 2000 en complément de la dissuasion nucléaire, avec des unités qui étaient absentes du quartier par séquences plus ou moins longues, parfois deux cents jours par an, la rupture du départ était presque plus normale que dans l'armée d'aujourd'hui qui bénéficie d'une longue préparation opérationnelle avant le déploiement lui-même. La différence entre ces deux armées ne porte pas sur la longueur du temps d'absence, mais bien sur le danger mortel qui plane plus fréquemment sur ceux qui partent aujourd'hui.

Le changement d'équilibre social

Avant la séparation, il existe plus ou moins un équilibre entre vie personnelle et vie professionnelle ; après, cette dernière prime totalement. Avant la séparation, la promiscuité entre soldats existe par périodes ; après, elle est permanente. Avant, l'individu peut s'évader au sein de sa famille ou de la société en général ; après, il est confiné avec son groupe, dans son unité, avec de rares échappées possibles. Parmi celles-ci, en première place, la conversation avec ses proches, régulière, mais encadrée par des canaux type Internet. Hier, c'était les lettres reçues à intervalles irréguliers et conservées précieusement dans la poche du treillis pour être lues et relues lors de moments d'isolement, parfois partagées partiellement avec

1. « L'art militaire est tout d'exécution », aurait dit Napoléon.

un camarade pour telle ou telle anecdote. Leur importance était si grande que les chefs de groupe et de section surveillaient la fréquence du courrier ainsi que ses conséquences sur le moral de leurs subordonnés. Quoi de plus agréable que d'ouvrir la lettre de sa bien-aimée pour laisser surgir les effluves de son parfum ? Quoi de plus triste que d'attendre des nouvelles et de voir ses camarades se mettre à l'écart et se réjouir de leur lecture ? Plus l'unité est petite et isolée, plus la dépendance mutuelle et la promiscuité fait croître la différence avec la vie de garnison. Une autre vie sociale se met en place dont le ressenti peut varier en fonction des formations, des chefs, des missions et des milieux d'évolution[2].

Le changement d'environnement culturel et politique

Avant le départ, c'est un truisme de dire que chacun connaît la société dans laquelle il vit. Après, en revanche, ce sont des mondes nouveaux avec des cultures différentes que le soldat va rencontrer. Avant il connaît les codes ; après, il doit être vigilant, en dehors de son unité, de son campement, à ne pas susciter de réaction de rejet, surtout s'il agit dans le cadre d'un premier mandat[3]. En 1993, par exemple, un impair a été commis par le bataillon français du génie en Bosnie-Herzégovine. Les Occidentaux, donc les Français qui y arrivaient dans le cadre de la FORPRONU[4], étaient considérés comme des impies par les populations locales. Pour essayer de créer un contact informel en dehors de ceux liés à la mission, le chef de bataillon commandant le bataillon a décidé de montrer que lui-même et certains de ses sapeurs étaient non seulement croyants mais aussi pratiquants. Pour éviter d'être accusé de partialité, il a demandé s'il se trouvait des musulmans parmi ses hommes. Il a donc décidé d'autoriser le seul sapeur ouvertement de cette confession à aller assister à la prière du vendredi. Mais visiblement, les musulmans locaux n'ont pas beaucoup apprécié voir venir prier avec eux un soldat d'origine sénégalaise !

À compter du départ, il faut être prêt à réaliser ce pour quoi on a été formé, à assumer et à organiser l'action ou la réaction, quel que soit le niveau hiérarchique détenu. Il faut aiguiser sa vigilance dans la durée, se concentrer sur l'environnement, sur les ordres, et paradoxalement laisser remonter à la surface, en fonction des besoins de l'instant, tous les actes acquis par de longues répétitions jusqu'à devenir réflexes, qu'il s'agisse du combat classique ou de l'action très technique de l'analyste « image » face à une ombre sur une photographie.

2. Voir J. Michelin, *Jonquille*, Paris, Gallimard, 2017.
3. Il y a ici une différence fondamentale entre le terrien et le marin pour lequel, si l'on excepte les recomplètements dans un port, le lieu de combat est strictement le même que celui de l'entraînement.
4. Force de protection des Nations unies, mise en place dans le cadre des résolutions 770 et 776 pour aider à acheminer l'aide humanitaire.

Il est ainsi possible de bien comprendre l'état d'esprit de celui qui tourne sa clé dans la serrure au petit matin d'un départ. On apprécie mieux le paradoxe mis en exergue par le général Renard, commandant les écoles de Coëtquidan, devant ses cadres réunis dans l'amphithéâtre Guibert au moment du déclenchement de la guerre du Golfe en 1991 : « Le soldat est partagé entre la joie de pouvoir mettre en pratique ce pourquoi il s'est formé longuement, et la crainte de ne pas réussir la mission qui lui est confiée. » Une OPEX, c'est le temps du doute avant l'action.

Un temps de révélation

Capable ou pas ? Opérationnel ? Efficace ? L'OPEX est aussi une forme de révélation individuelle et collective, un saut dans l'inconnu, un inconnu que le commandement essaye de diminuer au maximum. C'est un temps de vérité.

En 1992, le premier mandat du bataillon du génie en Bosnie-Herzégovine (BGBH), composé d'environ trois cent vingt militaires, dont la majorité était des appelés volontaires service long et quelques engagés provenant de vingt-sept régiments, a été mis sur pied en un mois et demi en percevant du matériel des quatre coins de la France. Aujourd'hui, les unités se préparent pendant six mois. Cette longue préparation, qui se veut une assurance, devient progressivement un poids. Se préparer aussi longtemps pour échouer devient impossible, militairement et politiquement.

Sans aller aussi loin que l'échec, qu'il convient toujours cependant d'envisager, l'OPEX est un temps de révélation de la solidité de l'individu face à lui-même d'abord, face au collectif au sein duquel il évolue ensuite, face à l'adversité et face à l'adversaire voire l'ennemi enfin. Tout le monde ne peut avoir, à chaque opération, l'occasion de se révéler autant qu'a pu le faire le sergent Blasco[5], commando du 7e BCA ; rares sont ceux qui, comme lui, se font remarquer au point d'être cités en exemple six fois en neuf ans. Il faut remonter à des périodes de guerre pour rencontrer de tels personnages. Le commandant de Monsabert l'était lui aussi à sa manière lorsqu'il est rentré à Alger à la tête de son bataillon de zouaves en 1919 : lieutenant en 1914, il avait passé toute la guerre au front et avait mérité sept citations sans aucune blessure.

Se révéler ne demande pas de sauver un équipage d'hélicoptère malgré ses blessures, n'exige pas de jouer au matamore en montant à l'assaut

5. Le sergent Blasco s'est fait connaître en juin 2019 après avoir sauvé, au Mali, alors qu'il était lui-même blessé, l'équipage de l'hélicoptère à bord duquel il était. Cet appareil avait été touché par un tir ennemi. Il a attaché à l'extérieur d'un hélicoptère de secours le pilote et son co-pilote. Le sergent Blasco est mort au combat au Mali le 24 septembre 2021.

de la Malmaison en 1917 en tête de son bataillon, képi sur la tête, avec derrière lui un violon pour entraîner les cœurs. Non, se révéler peut être plus prosaïque que maîtriser sa peur, comme, par exemple, trouver des astuces permettant au groupe de mieux vivre dans le désert. Se révéler, c'est devenir quelqu'un d'autre aux yeux du collectif, peut-être à ses propres yeux. Même si la démarche était inutile, voire malvenue, ayons en tête ce sapeur qui signe un contrat de service long pour venir aider les populations en Bosnie, qui refuse de rester dans sa fonction de cuisinier et réussit à aller distribuer des composants de rations non consommées sur le marché local sur lequel ne pesait aucune pénurie.

Se révéler peut autant provenir d'un besoin personnel[6], qu'il convient de canaliser, parfois d'empêcher, qu'être le résultat d'un concours de circonstances. Dans le premier cas, l'auteur se souvient d'un militaire qui, voulant absolument intégrer le service qui est devenu aujourd'hui la Direction de la sécurité de défense (DRSD), a organisé de toutes pièces des événements, au risque de compromission, afin de montrer qu'il était capable d'enquêter et de créer rapidement un réseau local de relations. Ici, il y a bien eu révélation, voire confirmation malheureusement, que l'intéressé ne devait pas intégrer le service qu'il convoitait. Chaque militaire pourrait décrire des expériences comparables dans de nombreux domaines. Leur gestion devient facilement chronophage par le commandement.

Pour le second cas, il serait possible de citer ce colonel, fraîchement promu et inséré dans un état-major de l'ONU, qui, une nuit entière, avec ses officiers, s'est démené à coups de pelles, de pioches, de sacs de terre et de lances à incendie pour que l'enceinte qui protégeait l'état-major ne cède pas sous les coups d'émeutiers bien organisés. Si l'enceinte avait cédé, il aurait vraisemblablement fallu faire usage des armes, ce qui aurait compliqué la situation militaire, sécuritaire, politique et diplomatique. On savait ce colonel très bon, il venait de faire la démonstration de son sang-froid, de sa solidité et de sa fiabilité. On pourrait également se souvenir de ce lieutenant de cavalerie, aujourd'hui général, qui, en mai 1995, a dit non aux miliciens serbes qui voulaient obtenir la reddition de son poste. « Il m'était tout bonnement impossible d'envisager d'accepter d'emblée de céder. Je me suis senti redevable de la confiance que l'institution avait placée en moi »[7], dira-t-il. Cet état d'esprit est valable pour le soldat comme pour le chef, le petit comme le grand.

L'OPEX est par excellence le temps de l'incertitude, de la réaction, de l'adaptation de chacun face aux événements, de l'échec ou de la réussite.

6. Voir l'article « Ton père est toujours à côté de toi » publié dans le n° 37 d'*Inflexions*, où le lieutenant Pousset, alors en Indochine, pense pouvoir annoncer une bonne nouvelle à sa femme dans une lettre : prendre le commandement d'un poste pour y « être le patron ».

7. Voir X. Pineau, « Sarajevo 1995. De l'importance des forces morales dans l'action militaire », *Inflexions* n° 6, 2007, p. 91.

Ce qui est valable pour les individus l'est aussi pour le collectif, pour le groupe humain. C'est la raison pour laquelle la fourragère a été créée durant la Première Guerre mondiale, afin de rendre visible l'exemplarité d'un régiment combattant au complet, comme le 9e zouaves, le régiment de marche de la Légion étrangère ou le régiment d'infanterie coloniale du Maroc[8] ; sa couleur dépend du nombre de citations[9].

Aujourd'hui, les circonstances révèlent toujours des unités qui réussissent leur mission au-delà de ce qui était attendu. On peut penser à ce groupe qui tient un carrefour face à une foule déchaînée en Côte d'Ivoire, à cette compagnie du 35e régiment d'infanterie qui, venue pour contrôler une foule prévue agressive mais sans plus lors de la reprise de contrôle du tribunal au nord de Mitrovica en mars 2008, fait très rapidement face à une guérilla armée et qui, malgré les blessés, les mollets sectionnés par les éclats des grenades tombées derrière leur rempart humain, tient la position et repousse les agresseurs – parmi ces « gaillards »[10] se trouvaient des engagés qui avaient moins d'un an de contrat[11].

Il est intéressant que le président Chirac ait accepté de créer une fourragère aux couleurs de l'ordre de la Libération afin de faire perdurer la vitalité de l'ordre malgré la disparition prévisible des compagnons. Dans un mouvement identique, les régiments cités plusieurs fois en OPEX se sont vu conférer une fourragère, alors qu'ils sont aujourd'hui rarement engagés au complet. Le temps fuit, les réussites ont besoin de symboles tangibles pour rester dans la mémoire.

Ce n'est pas parce que l'on n'est pas décoré, individuellement ou collectivement, que l'on ne s'est pas révélé, mais il est intéressant de souligner que l'institution, dans un renouveau instructif, insiste pour mettre en valeur à la fois les individus et les groupes. Un individu qui a participé à toutes les actions qui ont donné lieu à la récompense peut en garder les attributs à vie. Aujourd'hui, il existe peu d'exemples de ce type, contrairement à la période de l'entre-deux-guerres, à l'exemple du général de Monsabert qui à la tête de son régiment ou sa division de tirailleurs portait la fourragère rouge méritée par les anciens du 9e zouaves.

8. Certaines compagnies, qui travaillent de façon isolée, à l'exemple de celles du génie, peuvent elles aussi recevoir le droit au port de la fourragère.
9. Deux ou trois citations donnent droit à la fourragère couleur de la croix de guerre du conflit ; quatre ou cinq à celle aux couleurs de la Médaille militaire (jaune et vert) avec si besoin une olive au-dessus du ferret indiquant la couleur de la croix de guerre initiale ; six à huit les couleurs de la Légion d'honneur. Au-delà de ce nombre, la fourragère rouge se double d'une autre plus petite aux couleurs de celle correspondant au nombre de citations complémentaires obtenues.
10. Surnom donné aux fantassins du 35e régiment d'infanterie stationné à Belfort.
11. https://www.estrepublicain.fr/edition-belfort-hericourt-montbeliard/2018/03/16/pris-au-piege-au-kosovo-il-y-a-10-ans

Un temps de cumul

L'OPEX, « c'est découvrir quelque chose [sans ses proches], c'est prendre des risques réels, parfois mortels, parfois psychiques. Partir, c'est rêver, risquer, s'arracher à son confort et aux siens, c'est créer, s'accomplir, c'est refuser la routine et accepter l'inconnu, c'est souffrir, c'est fuir et espérer, c'est mourir et vivre »[12], c'est faire face à l'imprévu. Mais, qu'on le veuille ou non, le militaire ne peut se contenter de « vivre » son opération, c'est-à-dire de se laisser guider par la mission, voire par les événements. Il serait même possible d'affirmer que le temps de l'OPEX est celui des contraintes cumulées, et ce dans différentes temporalités.

Dans l'immédiateté

Aujourd'hui, en opération extérieure, le militaire reste relié à sa famille et vice versa. Ainsi, un jour de janvier 2005, les familles des soldats d'une unité en mission ont appris *via* RFI et Internet qu'il y avait des échauffourées dans une caserne au nord d'Abidjan à peu près en même temps que le commandement de la force Licorne. Très rapidement, certaines se sont inquiétées et ont demandé des explications. À l'inverse, le soldat partage en temps réel les joies et les peines de ses proches, les difficultés rencontrées alors qu'il est au loin (soucis financiers, gestion d'un déménagement, inscription des enfants dans de nouvelles écoles…). Impossible donc désormais pour le commandement comme pour chaque militaire de faire comme si les unités vivaient dans une bulle.

En OPEX, il faut coûte que coûte accomplir la mission confiée, parfois de la façon la plus étrange qui soit[13], en tenant compte de l'évolution de la situation tant localement qu'internationalement. C'est être prêt, après un long apprentissage, à user de la force au nom de la nation, c'est-à-dire de tuer ou de donner l'ordre de tuer au nom des concitoyens. Cela ne va pas sans certaines tensions, en particulier en matière d'ouverture du feu alors que la vie des soldats est en jeu. Un chef militaire en opération, à plus forte raison au combat, à toujours en tête, sans que cela l'empêche d'agir, les cercueils qui, « à l'arrière », attendent ses hommes ou peut-être lui-même. L'intrusion des échelons supérieurs du commandement voire du politique peut être mal vécue par les acteurs sur le terrain.

12. Voir l'éditorial du n° 18 d'*Inflexions*, « Partir ».
13. En 1992, un général du 1er CA venait expliquer au petit état-major du BGBH, après la présentation de la mission « appui à l'ouverture d'itinéraires au profit des convois humanitaires » qui venait de lui être faite, que sa mission réelle était de revenir sans aucun mort.

Dans le temps long

L'application des seules règles tactiques ne suffit pas à accomplir la mission. Partir en opération extérieure, c'est s'inscrire dans un temps plus long que celui de son propre mandat, c'est accepter les erreurs voire les fautes des prédécesseurs autant que leurs réussites, et ce dans tous les domaines, tactiques, logistiques ou autres. C'est aussi travailler pour ses successeurs, afin de faciliter leur adaptation ne serait-ce que pour des raisons opérationnelles. C'est comme le disent si bien les marins « prendre la suite », prendre les responsabilités dans leur entièreté.

Si le chef doit s'assurer que sa troupe est apte à remplir sa mission, en particulier s'assurer de son repos, c'est-à-dire de sa fraîcheur opérationnelle, gage de son efficacité et de sa réactivité, il doit aussi poursuivre la gestion des carrières de ses subordonnés, avec l'inscription aux stages de formation technique qui auront lieu au retour, l'évaluation écrite particulièrement chronophage de chacun d'entre eux, la réalisation du plan annuel de mutation, sans oublier la rédaction des textes des récompenses méritées. La vie administrative quotidienne poursuit inexorablement son cours en métropole. De façon symétrique, d'aucuns se souviennent avec un sourire amer de leur accueil dans une nouvelle affectation par un chef qui ne savait pas, ou ne voulait pas savoir, qu'ils venaient de vivre quelques longs mois difficiles en opération.

En OPEX, le chef militaire retrouve l'ensemble des responsabilités opérationnelles, administratives et financières relatives à son commandement, ce qui n'est pas le cas quand il est en régiment ou en état-major central. Cela veut dire qu'il ne travaille pas de la même façon. L'augmentation du stress est compréhensible.

Comment conclure ? En soulignant que l'OPEX correspond à une accélération du temps, parce que les plages horaires son comblées et qu'il n'est pas question de ne pas réagir quand un problème survient, parce que le repos est compté, qu'il s'agisse du soldat qui monte la garde ou de l'officier de veille. Certains diront une accélération du temps comme pour l'ensemble de la société. Et pourtant non. Ici, il s'agit d'une accélération de la succession des événements, mais aussi d'un accroissement des responsabilités qui, qui plus est, s'inscrivent dans la nécessité d'agir dans l'immédiateté. Un condensé étrange, donnant l'impression d'être hors du temps, alors que l'instant est intense, l'expérience vécue génère une autre perception du temps.

MAXIME YVELIN

MANDCHOURIE 1945 : LA COURSE CONTRE CHRONOS

Le temps est un élément central dans une opération militaire. Chaque force en présence s'efforce de le maîtriser afin d'être prête au plus tôt, attaquer au bon moment, se désengager juste à temps… Il peut coûter un empire : Grouchy est ainsi pour l'éternité celui qui n'est pas arrivé à temps à Waterloo !

Il serait toutefois trompeur de considérer le temps comme une donnée uniforme. Une armée en campagne ne le maîtrise pas comme s'il s'agissait d'une Idée platonicienne. Il s'agit plutôt de le considérer comme une multitude de facteurs agissant à tous les échelons, de manière collective ou individuelle. En 1917, au fond de sa tranchée, un soldat a pu vivre les minutes les plus longues de sa vie au cours d'un bref bombardement. En décembre 1944, au cours de l'offensive allemande des Ardennes, une Panzerdivision est restée plusieurs heures bloquée derrière la frontière germano-belge par un obstacle verrouillé par une clé introuvable. Dans ce pas de deux qu'est un affrontement armé, prendre de vitesse l'adversaire peut offrir un avantage majeur, si ce n'est décisif : en mai 1864 en Virginie, l'armée confédérée de Lee précède l'armée fédérale de Grant au carrefour de Spotsylvania ; solidement retranchée, elle tient deux semaines face aux assauts nordistes avant que Grant ne décide de manœuvrer à nouveau.

Sur le plan stratégique, le militaire reçoit du politique des objectifs qui intègrent une temporalité et doit ensuite planifier et exécuter sa mission en prenant en compte l'ensemble de ces facteurs. Celle-ci peut alors s'apparenter à une course contre le temps. Des délais sont en effet nécessaires pour qu'une armée, c'est-à-dire une masse de plusieurs milliers d'hommes, soit équipée, organisée, déplacée. Lorsque le temps est limité, de puissantes contraintes pèsent sur la manœuvre. C'est ce défi qu'a brillamment relevé l'Armée rouge en août 1945 lorsqu'elle a déclenché son offensive stratégique de Mandchourie. Cette opération constitue une illustration claire de la manière dont une armée a su remporter sa course contre le temps.

Août 1945 : l'Union soviétique entre en guerre en Extrême-Orient

Le 9 août 1945, alors que les mémoires ont retenu cette date comme étant celle du bombardement atomique de Nagasaki, l'Armée rouge

déclenche une offensive contre la Mandchourie[1]. En trois semaines, l'armée japonaise du Kwantung, épaulée par les troupes de l'État fantoche du Mandchoukouo[2], est écrasée. La victoire soviétique est éclatante.

Les commentaires sur cette opération sont généralement directs : détenant un rapport de force écrasant à son avantage, l'Union soviétique ne pouvait que l'emporter. Les données semblent confirmer cette idée. L'Armée rouge aligne en effet un million cinq cent mille hommes, vingt-huit mille canons/mortiers/lance-roquettes multiples, cinq mille cinq cents chars et canons automoteurs, trois mille huit cents avions[3] face à sept cent mille combattants japonais[4].

Victoire facile ? Il est simpliste de l'affirmer. La masse compte certes parmi les premiers facteurs de succès, mais elle n'est pas suffisante. Elle nécessite d'être organisée, entraînée, équipée, commandée afin que l'emploi des hommes et du matériel puisse être optimisé. Cette optimisation suit plusieurs étapes : la préparation des forces, la planification de la manœuvre puis la conduite des opérations une fois celles-ci déclenchées. Ce processus s'étale dans le temps. De plus, la masse brute ne garantit pas la victoire, comme pourraient le laisser supposer les données évoquées plus haut. Ainsi, d'août 1914 à octobre 1915, le nain serbe repousse et humilie à plusieurs reprises les armées du géant austro-hongrois. Mieux commandée, exploitant d'autres avantages qu'un pur rapport de force numérique, l'armée serbe offre même à l'Entente sa première victoire en août 1914[5]. Dans le cas de la Mandchourie en août 1945, la victoire soviétique est un succès opératif et stratégique. La prouesse n'est pas d'avoir vaincu l'armée japonaise, mais d'avoir remporté la victoire dans un délai contraint.

Lorsque l'Union soviétique attaque la Mandchourie, Staline sait que le temps lui est compté s'il veut gagner la course à l'influence dans cette partie du globe. Après le VE[6], les États-Unis peuvent désormais déployer toute leur puissance industrielle et militaire contre le Japon. Le premier bombardement atomique sur Hiroshima le 6 août 1945 en est la confirmation.

1. La bibliographie de cette campagne est assez réduite. L'ouvrage le plus exhaustif est celui de David Glantz, colonel de l'US Army spécialiste de l'armée soviétique : D. Glantz , *The Soviet Strategic Offensive in Manchuria, 1945 "August Storm"*, Abingdon, CASS, 2003. Voir aussi Ch. Stephenson, *Stalin's War on Japan, the Red Army's Manchurian Strategic Offensive Operation 1945*, Barnsley, Pen & Sword Books, 2021, et J. Sapir, *La Mandchourie oubliée. Grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*, Monaco, Éditions du Rocher, 1996.
2. Le Japon a envahi la Mandchourie en 1931 et proclamé l'indépendance du Mandchoukouo, gouverné par Puyi, dernier empereur de Chine.
3. D. Glantz, *op. cit.*, p. 40.
4. Auxquels s'ajoutent deux cent quatorze mille soldats du Mandchoukouo, D. Glantz, *op. cit.*, p. 64.
5. J. Lyon, *Serbia and the Balkan Front, 1914 : the Outbreak of the Great War*, New York, Bloomsbury Academic, 2015.
6. Victory-Europe : le 8 mai 1945.

L'invasion du 9 août 1945 ne s'est évidemment pas décidée en trois jours. Cela fait plusieurs mois que le haut commandement soviétique planifie une offensive contre le Japon et passe progressivement d'une posture défensive à une posture offensive en Extrême-Orient. À Yalta, en février 1945, Staline a en effet promis aux Alliés d'attaquer l'Empire nippon. Après la chute de l'Allemagne nazie, il lui est difficile de repousser encore cette entrée en guerre. En outre, pour l'Union soviétique, quarante ans après l'humiliante défaite de la Russie tsariste face au Japon, il s'agit d'une opportunité de remporter d'importants gains stratégiques en Asie orientale. En août 1945, cette fenêtre d'opportunité est ouverte, mais l'Armée rouge ne dispose que de peu de temps pour remplir les buts de guerre définis par Staline, soucieux de prendre de l'avance dans la rivalité qui se profile avec l'allié américain. La planification de l'attaque s'intègre ainsi dans un *tempo* politique. Les stratèges soviétiques savent qu'il faut frapper vite et fort pour l'emporter rapidement.

C'est en effet ce qu'il se passe. Le 9 août, l'offensive est massive et brutale. Trois Fronts[7] attaquent simultanément les forces japonaises le long d'une ligne de front dont la forme évoque un U renversé : le Front de Transbaïkalie, comptant quatre armées d'infanterie, un groupe de cavalerie-mécanisée soviéto-mongol et une armée blindée, attaque d'ouest en est ; le 2e Front d'Extrême-Orient, avec trois armées d'infanterie et un corps de fusiliers, opère du nord vers le sud ; enfin, le 1er Front d'Extrême-Orient, déployé sur la face est, avec quatre armées d'infanterie et un corps mécanisé, est orienté vers l'ouest. Chacune de ces armées est renforcée par des brigades de chars et des unités d'appui (artillerie, génie)[8]. Ne s'attendant pas à une attaque avant 1946, l'armée japonaise est surprise et incapable de mettre en œuvre son plan de défense.

Une fois les lignes nippones percées, les forces mobiles soviétiques exploitent les brèches et disloquent définitivement le dispositif ennemi. L'Armée rouge file vers le centre de la Mandchourie et ses principales villes, ainsi que vers les frontières coréenne et chinoise. Le 15 août, l'annonce de la capitulation japonaise par l'empereur porte le coup de grâce. Trois semaines après le déclenchement de l'offensive, la victoire soviétique est indiscutable. L'armée du Kwantung a cessé d'être une force organisée et la Mandchourie est conquise. Plus important encore, tant les conséquences géopolitiques forgent encore le visage de l'Asie orientale du XXIe siècle, les troupes soviétiques sont à quelques centaines de kilomètres de Pékin et ont pénétré en Corée. Des actions amphibies contre les îles Kouriles et Sakhaline complètent l'offensive et permettent à l'Union soviétique

7. Écrit avec un F majuscule, Front désigne la formation équivalente à un groupe d'armées dans l'Armée rouge. Avec un f minuscule, il s'agit du front au sens de ligne de contact.
8. D. Glantz, *op. cit.*, pp. 360-380.

de s'emparer de ces territoires qui seront bientôt annexés – en 2023, ces îles sont toujours revendiquées par le Japon. En trois semaines, l'Union soviétique a repris pied sur le devant de la scène asiatique.

Perdre ou gagner du temps

L'armée japonaise a été incapable de résister à ce déferlement d'hommes et de matériels, écrasant tant par le nombre que par la qualité. L'ampleur du succès soviétique ne prend toutefois réellement son sens que lorsqu'on considère les conditions dans lesquelles cette victoire a été remportée.

La Mandchourie est un théâtre défavorable à une manœuvre blindée-mécanisée de grande ampleur. Ce territoire gigantesque est bordé par le fleuve Amour et par des montagnes qui sont autant de défenses naturelles, tandis que de vastes étendues désertiques et des infrastructures peu développées créent d'importantes contraintes logistiques. L'armée japonaise y est retranchée sur un terrain qu'elle connaît bien. Chacun de ces facteurs, qui plus est souvent en interaction, est susceptible de casser le rythme de l'opération, de la ralentir, voire de la figer.

La guerre est une dialectique. Si une armée est immanquablement amenée à se débattre avec la logistique ou un environnement difficile, elle est surtout confrontée à un ennemi qui manœuvre en exploitant au mieux celui-ci afin d'optimiser l'emploi de ses forces. S'il défend, il peut avoir eu le temps de valoriser son terrain. C'est le cas de l'armée du Kwantung, dont l'objectif n'est pas de repousser l'attaque – les généraux japonais savent pertinemment qu'ils n'en ont pas les moyens –, mais de faire perdre du temps aux armées soviétiques afin de préparer une défense ferme sur une ligne de résistance située en arrière. L'idée de manœuvre est cohérente. Grâce à la profondeur stratégique du territoire, les Japonais peuvent choisir d'échanger du terrain contre du temps.

Les Soviétiques doivent donc contrer un plan d'opération qui cible précisément ce dont ils ne disposent que de façon limitée : le temps. Pour cela, ils font le choix d'un choc opératif sur l'ensemble du théâtre. Sonnée, et faute de pouvoir opposer une défense coordonnée et cohérente, l'armée japonaise est incapable d'appliquer son idée de manœuvre et laisse aux Soviétiques la liberté d'action non seulement sur toute la largeur mais également sur toute la profondeur du front. Détenant fermement l'initiative, l'Armée rouge concentre ses efforts sur les vulnérabilités critiques des forces japonaises afin d'accélérer leur effondrement et atteindre ses objectifs. Faiblement motorisée et mal équipée, l'armée impériale n'a en effet pas l'agilité nécessaire pour parer les coups.

Trois facteurs de supériorité opérationnelle

Trois grands facteurs de supériorité opérationnelle émergent et se combinent au sein de ce choc opératif. Le premier est le rapport de force quantitatif et qualitatif. La supériorité numérique des forces soviétiques a déjà été évoquée. Sur le plan qualitatif, la balance penche également largement en leur faveur : outre un équipement supérieur en qualité (artillerie, chars, motorisation), une partie importante des effectifs est expérimentée, ayant participé en Europe à la victoire contre l'Allemagne nazie. L'économie des moyens optimise le rendement de ces forces afin d'obtenir les résultats attendus dans le temps imparti. Il s'agit d'exploiter pleinement la puissance mise en ligne face à l'armée du Kwantung afin d'acquérir des gains stratégiques de manière décisive et rapide. Dans sa planification, l'Armée rouge met alors à profit l'expérience acquise par ses hommes et leurs chefs. Ces derniers sont des officiers compétents et expérimentés. La répartition des forces est faite intelligemment : la 6e armée blindée de la Garde, qui a combattu dans les Carpates, est déployée devant la chaîne de montagne Khingan. Articulée en trois corps blindés et mécanisés taillés pour une manœuvre mobile, cette formation est à contre-emploi en milieu montagneux. Ce choix risqué s'avère payant : les Japonais, qui ne s'attendent pas à ce que les Soviétiques fassent déboucher une armée blindée complète dans ce secteur, sont surpris. L'obstacle franchi, les chars déferlent sur les vastes plaines de Mandchourie bien plus propices à une manœuvre blindée-mécanisée d'envergure.

Le deuxième facteur de supériorité opérationnelle est l'agilité manœuvrière et l'intelligence tactique dont fait preuve l'Armée rouge. Par exemple, dans la nuit du 8 au 9 août, des pluies torrentielles tombent sur la frontière est, créant *a priori* des conditions défavorables au déclenchement d'une offensive. Pourtant, le 1er Front d'Extrême-Orient met à profit ce déluge pour surprendre les défenseurs japonais abrités dans leurs bunkers. Une fois le front percé sur l'ensemble du théâtre d'opérations, le commandement soviétique porte son effort sur ses avant-gardes constituées par des détachements avancés interarmes. Généralement de la taille d'une brigade, voire d'une division, ces détachements sont créés autour d'un noyau blindé-motorisé renforcé en moyens d'artillerie et de génie. Bénéficiant de la priorité logistique, contournant les centres de résistance, ils portent le fer et le feu dans la profondeur à un rythme soutenu. Une fois la dislocation du dispositif japonais bien entamée, en complément de l'action terrestre, des détachements d'assauts par air s'emparent des points

clés, notamment les aérodromes[9]. Cet emploi, non pas en préparation mais en exploitation de l'assaut principal, démultiplie l'effet du choc dans la profondeur. Il ne s'agit pas pour les Soviétiques de détruire en détail l'armée japonaise, ce qui consommerait du temps, mais de frapper d'un choc violent le système ennemi afin de l'ébranler. La séquence suivante consiste à exploiter les effets systémiques causés par ce choc afin de mener à l'effondrement. Ce dernier ouvre définitivement la voie aux forces soviétiques qui peuvent atteindre leurs objectifs tout en étant confrontées à une résistance décroissante. Fonctionnant à plein rendement, la machine de guerre soviétique brise le système défensif japonais.

Le troisième facteur de supériorité opérationnelle est la maîtrise par l'Armée rouge du facteur logistique, crucial pour le déroulement d'une opération. Ce facteur est ici d'autant plus sensible que les Soviétiques font face à une armée japonaise qui défend un terrain qu'elle occupe depuis 1931, et dont elle maîtrise les infrastructures le long desquelles elle a eu le temps de bâtir dépôts et ateliers. Or l'Armée rouge ne peut se permettre de laisser sa manœuvre ralentir ou, pire, se figer. La préparation de l'offensive a donc débuté dès l'automne 1944. À partir de cette date, les forces soviétiques d'Extrême-Orient, qui jusqu'ici avait constitué un réservoir de forces, notamment durant les crises de 1941-1942, sont renforcées. Entre janvier et août 1945, cinq cent mille hommes, des milliers de chars, de canons et d'avions[10] sont acheminés par le Transsibérien.

C'est un tour de force que réalisent les planificateurs soviétiques. Il faut en effet déplacer ces forces d'Europe vers l'Extrême-Orient, mais aussi les soutenir dans la durée avec munitions, carburant, pièces détachées, eau et rations. Un vaste réseau de routes et de dépôts est constitué en arrière de la future ligne de front afin d'acheminer, d'entretenir et de stocker les milliers de véhicules et le ravitaillement destinés à l'offensive. La diversité des matériels complexifie la tâche des logisticiens, qui doivent faire cohabiter différentes générations de matériels soviétiques (des chars BT-7 et T-26 des années 1930 côtoient des chars modernes T-34 ou IS-2), mais également des véhicules d'origine américaine. Plusieurs milliers de camions et des centaines de chars Sherman sont débarqués dans les ports soviétiques du Pacifique dans le cadre du prêt-bail[11].

Une fois l'offensive déclenchée, des flux logistiques se déploient le long des lignes de communication entre un front mouvant et la zone arrière. Ces flux doivent être constants afin de maintenir le rythme de la progression. Le renforcement des armées en ligne par des unités de

9. Une scène du film *Le Dernier Empereur* de Bernardo Bertolucci (1987) illustre ces assauts aériens : Puyi, dernier empereur de Chine puis chef de l'État fantoche du Mandchoukouo, est capturé dans un aérodrome par un détachement de parachutistes soviétiques.

10. D. Glantz, *op. cit.*, p. 41.

11. D. Glantz, *op. cit.*, p. 37.

transport, des ateliers mobiles ou des hôpitaux de campagne constitue un premier moyen de conserver des liaisons ininterrompues entre l'avant et l'arrière. Un autre réside dans la flexibilité dont sauront faire preuve les états-majors durant l'offensive. Une fois les lignes japonaises percées, les colonnes de l'Armée rouge s'étalent sur plusieurs dizaines de kilomètres. La priorité logistique est alors mise sur les détachements avancés interarmes qui constituent les têtes de colonnes. Ce choix permet aux unités de pointe de maintenir leur progression à un rythme soutenu et de poursuivre dans la profondeur la dislocation du dispositif nippon.

Un effet d'accélération stratégique

En lisant ces lignes, il serait tentant de voir dans l'offensive de Mandchourie la campagne parfaite dont on pourrait extraire un modèle indépassable. Le récit des opérations et leurs détails constituent en effet un terreau fertile en cas concrets tactiques. C'est ce que pratique par exemple l'armée russe, fixée sur le modèle de la Grande Guerre patriotique, pour former ses officiers. La première année de guerre en Ukraine (2022) montre que cela ne fait pas une victoire. En 1945, confrontée à une problématique de délais sur le plan stratégique, l'Armée rouge a vaincu car elle a su maîtriser et exploiter les divers facteurs qui pouvaient enrayer son offensive. Surtout, le commandement soviétique a su ajuster ses objectifs et ses moyens.

L'offensive stratégique de Mandchourie s'est vu fixer des objectifs réalistes et affecter les moyens nécessaires. C'est sur ce point qu'elle constitue une riche matière à réflexion. L'entrée en guerre en Extrême-Orient était inévitable. Face à cette certitude, l'état-major soviétique a minutieusement préparé l'assaut. Des mois durant, alors que la guerre en Europe faisait encore rage, il a accumulé d'importants moyens sur son futur théâtre d'opérations. Il ne s'est pas contenté d'amener hommes et matériels, mais les a échelonnés de telle sorte que le coup porté aux forces japonaises soit puissant, et puisse être exploité dans le temps et l'espace. Contrairement à d'autres opérations soviétiques lancées au cours de la guerre contre l'Allemagne nazie, le succès initial de l'offensive de Mandchourie est suivi d'une exploitation réussie.

Par un curieux phénomène, l'offensive se nourrit elle-même : plus elle avance, plus elle gagne en rythme. Un effet d'ascenseur se crée alors dans la mesure où les deux bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki et, surtout, le succès très rapidement apparent de l'attaque soviétique en Mandchourie précipitent la fin de la guerre.

Le 15 août, six jours seulement après le déclenchement de l'offensive, Hirohito annonce la capitulation de son pays. La défaite militaire a brisé

la volonté de combattre des décideurs japonais. En retour, le discours de l'empereur produit des effets sur le terrain. Il brise la cohésion de l'armée du Kwantung et accélère sa désintégration. L'annonce de la capitulation n'atteint pas uniformément les unités japonaises – certaines tiennent farouchement leurs positions tandis que d'autres rendent les armes rapidement –, mais faisant désormais face à une résistance désorganisée, les Soviétiques peuvent atteindre leurs objectifs sans difficulté. L'Armée rouge a gagné sa course contre le temps. Le 2 septembre 1945, lorsque le Japon signe la capitulation, elle a effectué un bond de plusieurs milliers de kilomètres vers le sud, en particulier en Corée où elle atteint le 38e parallèle[12].

12. Le 38e parallèle constitue la ligne de démarcation entre la Corée du Nord et la Corée du Sud avant la guerre de Corée. En 1950, ces deux États entrent en guerre avant de signer un armistice trois ans plus tard. La zone démilitarisée (DMZ) suit approximativement le tracé de ce parallèle.

JEAN-MICHEL MEUNIER

LA PLACE DU TEMPS DANS LA PLANIFICATION MILITAIRE

Selon le Larousse, le temps est « une notion fondamentale, conçue comme un milieu infini dans lequel se succèdent les événements ». Constituant ainsi la matrice de l'Histoire, il est une dimension d'autant plus fondamentale pour le soldat que la guerre constitue toujours une accélération des événements, offrant une densité d'actions toute particulière. Le rapport entre la guerre et le temps est d'ailleurs si évident que l'Empereur, avec son incomparable sens de la formule, considérait que la plupart des défaites militaires se résument en deux mots : « Trop tard ! »

S'interroger sur le temps, qui enveloppe toutes nos activités et nos existences, c'est un peu comme penser à l'air que l'on respire : pas si simple ! Le champ est tellement vaste et complexe que les lignes qui suivent se limiteront donc prudemment à proposer quelques exemples et illustrations pratiques des problèmes liés au temps que rencontrent ceux qui sont aujourd'hui chargés de planifier des opérations militaires.

Nous allons essayer de nous en tenir à une approche expérimentale, plus conforme au temps du soldat, en apparence assez élémentaire. Celui-ci est constitué de secondes, d'heures, de jours, de mois ou d'années, et est défini par l'instant, le rythme, la durée, l'enchaînement ou la simultanéité des événements. Mais même là les choses ne sont malheureusement pas aussi simples, dans la mesure où le chef militaire est sérieusement bousculé dans son rapport au temps sous l'effet de causes multiples : technologie, écrasement des niveaux décisionnels, différences culturelles ou encore impératif d'agir dans des champs nouveaux dont les horizons temporels sont distincts.

De fait, depuis trente ans, les armées occidentales ont assez radicalement transformé leur rapport au temps, ajustant bon gré mal gré leurs plans au « sens de l'Histoire ». Mais le retour de la guerre interétatique de haute intensité au cœur de l'Europe le 24 février 2022 impose une remise à l'heure des pendules de l'engagement militaire, en particulier celles de la planification opérationnelle qui avaient été sérieusement déréglées. L'invasion de l'Ukraine marque le grand retour de réalités physiques, notamment spatio-temporelles, liées au choc frontal entre des armées modernes et puissantes.

Pour le vice-amiral d'escadre Guy Labouérie (1933-2016), « celui qui ne maîtrise pas le temps ne peut maîtriser la violence, la sienne d'abord, celle ensuite des opérations qu'il serait chargé de définir, de décider ou de mener ». Et chez ce grand marin, qui fut à la fois un stratège et

un métaphysicien, la notion de « violence » recouvre les dimensions matérielles, humaines et organiques du système de forces à mettre en œuvre.

Réfléchir à la question du temps dans la planification opérationnelle, qu'elle soit enseignée à l'École militaire ou mise en œuvre dans les sous-sols de Balard, c'est donc observer la période qui précède l'action et en particulier la manière dont les militaires se l'approprient collectivement. Cette période plus ou moins longue est fondamentale pour l'engagement en bon ordre de systèmes de forces lourds et complexes que constituent les armées modernes, notamment en coalition. Il s'agit de comprendre comment les équipes de planification se projettent collectivement vers les combats futurs pour élaborer le plan qui permettra d'atteindre les objectifs fixés.

Une perte de temps ?

Avant d'explorer la place du temps dans la planification, il convient de s'arrêter un instant sur la planification elle-même, ou plus précisément d'en justifier l'importance auprès d'un lectorat constitué essentiellement de militaires français. Car s'il existe un défaut solidement ancré dans notre culture collective, c'est celui d'un certain mépris pour la planification opérationnelle considérée comme laborieuse, technique et vaine par opposition à la conduite de la manœuvre, réputée plus noble, dynamique et inspirée. Nous faisons toujours la part belle à la fougue, au panache et à l'intuition : l'héritage de la *furia francese*, du système D et de « l'intendance suivra » est bien vivace. Aujourd'hui encore au Centre de planification et de conduite des opérations (CPCO), temple de notre stratégie militaire, la conduite l'emporte souvent sur la planification. S'il convient de reconnaître les mérites d'une « conduite stratégique », ajustée à une articulation politico-militaire française unique et spécialement réactive, on doit admettre que ce déséquilibre est aussi l'héritage d'une histoire militaire. Par chance, nous avons les qualités de nos défauts, et de l'avis de tous nos alliés l'opération Serval a été un exploit dont seule l'armée française est encore capable (avec l'armée américaine pour d'autres raisons).

Or, si la planification n'est pas consubstantielle à l'action militaire – il n'est jamais impossible de partir « la fleur au fusil » –, elle est partie prenante de son succès. L'objection courante qui reconnaît que le plan est la première victime du champ de bataille est parfaitement juste, mais elle induit la conclusion erronée selon laquelle il serait donc inutile de planifier. Le débat est sans doute aussi vieux que les états-majors.

C'est Eisenhower qui nous aide à sortir de ce paradoxe apparent en affirmant que « les plans sont inutiles, mais [que] la planification

est tout ». De fait, lorsqu'un groupe se projette vers l'avenir avec un brin de méthode et un peu d'honnêteté intellectuelle, définissant ses objectifs, explorant les scénarios et répartissant les moyens mis à sa disposition, il renforce son aptitude à faire face à l'imprévu. En effet, le travail collaboratif réalisé lors de la planification d'une opération permet d'établir une compréhension mutuelle et de consolider des liens fonctionnels particulièrement précieux en phase de conduite d'une opération. Surtout, s'il faut admettre qu'un plan pose les conditions du succès sans jamais le garantir, l'absence de plan augmente sérieusement la probabilité de l'échec.

Le temps de l'enseignement

Ainsi, comprendre l'importance de la planification pour les opérations militaires, c'est reconnaître la nécessité de consacrer du temps à l'enseigner, tout particulièrement aux futurs grands chefs.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, cela ne va pas de soi. En 2013, soit moins de dix ans avant l'invasion de l'Ukraine, l'armée de terre a fermé le cours supérieur d'état-major, qui, depuis 1876, formait les officiers brevetés à la manœuvre des grandes unités (divisions et corps d'armée). C'est une question de temps qui était le mobile principal de cette décision, puisqu'il s'agissait de gagner des équivalents temps plein, ces fameux ETP qui sont devenus l'unité de mesure par excellence de la performance de nos organismes. Selon une approche comptable et d'apparence rationnelle, la « perte » de soixante-dix ETP (c'est le nombre de stagiaires de l'armée de terre à l'École de guerre-terre) était inacceptable. Ces officiers de l'armée de terre ont donc été priés de se former à distance et en temps masqué, c'est-à-dire chez eux et en dehors des heures de service… L'expression est d'ailleurs révélatrice d'un rapport au temps assez discutable, puisque ce fameux « temps masqué » ne l'est véritablement que pour l'administration ; il ne l'est ni pour l'intéressé ni pour sa famille.

En 2016, constatant les dégâts déjà perceptibles d'une dangereuse perte de compétence collective et comprenant que le vent de l'Histoire était en train de tourner, le général Bosser, alors chef d'état-major de l'armée de terre (CEMAT), décidait de recréer l'école. Ainsi, à nouveau, l'armée de terre consacre une année complète à former ses officiers brevetés à la manœuvre des grandes unités[1]. Cet effort est indispensable en raison de la complexité des opérations aéroterrestres des niveaux corps d'armée et division, qui mettent en mouvement plusieurs dizaines de milliers de combattants au sol et près du sol.

1. La scolarité de l'École de guerre-terre se déroule avant l'année de scolarité interarmées (École de guerre).

Depuis la fin de la guerre froide, entraînée par les opérations de type expéditionnaires de la période dite des « opérations extérieures » (OPEX), l'armée française avait progressivement perdu cette aptitude collective à planifier l'engagement de grandes unités dans un conflit de haute intensité. Pourtant, l'ambition de la France de jouer un rôle de premier plan en Europe, en assurant notamment celui de nation cadre au niveau corps d'armée, repose sur des compétences collectives qui ne s'inventent pas. En 2021, l'exercice Warfighter auquel le poste de commandement de la 3e division a participé aux États-Unis avait servi d'électrochoc. Plus récemment encore, l'exercice Orion a permis d'identifier de nouvelles pistes de progrès. Nous sommes sur la bonne voie : notre aptitude est reconnue par nos principaux alliés et nos efforts sont observés par nos adversaires potentiels.

Intégrer différentes cultures opérationnelles

École de la tactique, l'École de guerre-terre aborde donc la planification des opérations des grandes unités et les méthodes de nos principaux alliés[2]. Dans la mesure où l'engagement à ces niveaux ne se conçoit qu'en coalition, cet effort est essentiel tant les méthodes de planification sont révélatrices de différentes cultures de combat. La différence entre les conceptions de manœuvre américaine et française offre un exemple significatif, puisque l'on observe une quasi-inversion dans la manière de combiner le feu et le mouvement (définition de la manœuvre). Il en découle des manières bien distinctes de séquencer les opérations dans le temps. Pour de multiples raisons historiques, géographiques, matérielles ou culturelles, c'est le feu qui prime chez les Américains, tandis que c'est le mouvement qui prévaut pour les Français. Cette différence est loin d'être insurmontable, mais elle doit être comprise si l'on veut pouvoir intégrer une division française à un corps d'armée américain.

Pour les états-majors français, les feux accompagnent le mouvement des unités de mêlée. Cela se retrouve même dans le fonctionnement organique de l'armée de terre où, avouons-le, les armes de mêlée prédominent toujours. Dans nos plans, les lignes de coordination sont franchies « au temps ». Chez les Américains, c'est exactement l'inverse, puisque les unités de mêlée sont chargées d'exploiter l'attrition réalisée chez l'adversaire par des feux puissants : l'infanterie ou la cavalerie ne sont autorisées à franchir une ligne de coordination que lorsque le *kill contract*[3] défini par le plan est réalisé pour la phase considérée. Les futurs chefs de nos grandes unités doivent maîtriser ces approches différentes pour pouvoir intégrer leur

2. L'École de guerre-terre a réalisé un mémento de tactique destiné aux grandes unités qui fait aujourd'hui référence non seulement dans l'armée de terre, mais aussi pour tous ceux qui doivent comprendre la manœuvre d'une composante terrestre.

3. L'expression se passe d'explication.

manœuvre à celles de nos alliés. Il ne s'agit en aucun cas d'américaniser notre manœuvre et de planifier contre la nature profonde de nos unités, cela nous conduirait à l'échec, mais, sur la base de ces particularismes, d'établir les meilleures conditions de l'interopérabilité de systèmes complexes engagés dans un choc brutal.

Il faut ajouter que le mépris de ces réalités ne manquerait pas d'avoir des conséquences stratégiques et politiques majeures. Si elles ne démontraient pas leur aptitude à dépasser ces « incompatibilités », les armées françaises se verraient (encore) confier des fuseaux latéraux et des missions secondaires. La participation régulière des PC de nos grandes unités à des exercices internationaux répond à cet enjeu stratégique de consolidation de notre crédibilité opérationnelle à ces niveaux.

Un peu de méthode

Pratique collective mêlant la science et l'expérience humaine, la méthodologie et l'usage de la technologie, le temps est omniprésent dans l'enseignement de la planification opérationnelle.

En tout premier lieu, il s'agit d'apprendre à organiser le temps dont on dispose pour planifier. Aussi trivial que cela puisse paraître, cette étape capitale du *plan to plan* est souvent mal comprise. Le rôle du chef d'état-major est de définir les grandes étapes des travaux à réaliser, mais aussi de partager cette denrée précieuse qu'est le temps qui précède l'action, puisque, par définition, chaque niveau ne peut travailler qu'à partir du plan délivré par le niveau supérieur. Pour cela, l'armée de terre respecte la règle bien établie du « tiers temps », qui stipule que chaque échelon n'utilise pour rédiger et transmettre ses ordres qu'un tiers du temps dont il dispose, laissant les deux autres à son subordonné qui fait de même et ainsi de suite, puisqu'un plan n'est utile que s'il est exploité et transmis jusqu'aux échelons les plus élémentaires qui seront chargés de l'exécuter sur le champ de bataille.

Soulignons au passage que cette bonne vieille règle devrait inspirer le fonctionnement courant de nos états-majors où le temps est encore souvent accaparé par les échelons de diffusion et de validation, si bien que l'officier traitant en bout de chaîne ne dispose plus que de quelques heures pour produire sa fiche. Dans le même ordre d'idée, la recherche de la perfection, ou plus précisément de l'exhaustivité, est un piège dans lequel les systèmes de commandement opérationnels (et organiques !) tombent trop souvent. En plus d'être vain, le temps consacré à l'élaboration de la décision idéale ou du plan parfait ne laisse plus aux échelons subordonnés le temps de se préparer à l'action. Mieux vaut un plan incomplet qui arrive à l'heure plutôt qu'un plan parfait transmis en retard !

Le temps tactique

Surtout, le temps marque profondément l'action militaire et les plans qui la préparent. La notion d'effet majeur par exemple, qui est au cœur de la conception de manœuvre « à la française », est déterminée par des repères temporels établis par l'expérience. Paroxysme de la phase d'effort contre l'adversaire, on enseigne toujours que l'effet majeur devrait être réalisé entre la moitié et les deux tiers du temps de l'action considérée. La séquence initiale (50 % du temps) sert à poser les conditions du succès de l'action principale. La dernière phase (25 à 30 % du temps) est dite d'« exploitation », car elle permet de consolider le succès et de préparer la relance de l'action suivante. Ainsi, l'effort n'est réalisé que sur une durée relativement courte (20 à 25 % du temps), ce qui est finalement assez cohérent. La phase initiale peut paraître excessive à une époque où l'on recherche des résultats rapides voire immédiats. Elle est essentielle pourtant. Comme le disait non sans malice l'un de nos vieux professeurs : « Sans préliminaires sérieux, pas de culmination. »

Par ailleurs, l'approche par les effets, remise au goût du jour pendant la décennie afghane, offre une autre occasion d'intégrer le temps dans l'enseignement de la planification opérationnelle. Là encore, les choses peuvent paraître évidentes, mais il faut bien intégrer le temps nécessaire à la réalisation d'un effet, notamment lorsqu'on ambitionne de « gagner les cœurs et les esprits »…

Sur un plan très tactique par exemple, une manœuvre de diversion ou de déception implique de laisser du temps à la réalisation de l'effet recherché : l'adversaire doit percevoir, comprendre, transmettre ses ordres et s'engager sur la fausse piste qu'on lui propose. L'estimation de ces délais est délicate et nécessite une connaissance fine du système de commandement adverse, de son organisation, de sa doctrine et même de la personnalité de son chef. Seuls les exercices à double action, mettant aux prises plusieurs états-majors, permettent d'expérimenter ces phénomènes, soit qu'on les mette en œuvre, soit qu'on les subisse. C'est dans ce cadre notamment que l'École de guerre-terre a redonné en quelques années ses lettres de noblesse au jeu de guerre[4].

Comment ne pas évoquer enfin la place qu'occupe l'Histoire dans la pédagogie appliquée à l'enseignement de la planification opérationnelle de haut niveau ? Elle constitue en effet une somme d'expériences inépuisable (pour le meilleur ou pour le pire) qu'il serait insensé de ne pas exploiter. Ainsi, avec l'appui du Service historique de la défense (SHD), l'École de guerre-terre a modernisé le modèle classique du *staff ride* à travers un cycle d'exercices historiques de terrain (EHT). Sur les lieux mêmes de la bataille étudiée, les officiers stagiaires sont exposés aux situations, aux

4. Lire à ce sujet A. Bourguilleau, « Modéliser le réel. La naissance d'un jeu de guerre », *Inflexions* n° 50, 2022, pp. 99-106.

plans et donc aux dilemmes opérationnels d'un Guderian, d'un Juin ou d'un Bradley. Ces EHT ont atteint aujourd'hui un niveau de maturité assez exceptionnel et permettent de développer le sens tactique et l'humilité indispensables au futur chef opérationnel.

Le temps de la planification

Si l'on reconnaît avec Montaigne que « le succès de la plupart des choses dépend de savoir combien il faut de temps pour les réussir », on mesure l'importance de bien comprendre les enjeux liés au temps pour planifier des opérations militaires. Le problème des planificateurs est que le facteur temps est une donnée dynamique et variable[5].

Opération Hamilton

Prenons l'exemple de la planification d'une opération de bombardement stratégique à travers un système de défense anti-aérienne moderne. C'est un exercice hautement complexe, que seule une poignée de pays maîtrise. La France appartient à ce cercle très restreint.

Dans la nuit du 13 au 14 avril 2018, les États-Unis, la France et la Grande-Bretagne bombardent la Syrie en représailles à l'usage d'armes chimiques par Bachar al-Assad. Pour cette opération baptisée Hamilton, la maîtrise du facteur temps s'est révélée déterminante à plus d'un titre. Un travail d'horlogerie fine dont nous pouvons être fiers, qui repose sur des capacités de haute technologie, mais aussi sur un savoir-faire humain particulièrement précieux.

En premier lieu, le défi technique était d'une incroyable complexité, puisqu'il s'agissait de faire converger sur leurs objectifs respectifs plus de cent missiles de croisière aux vitesses différentes, tirés depuis des appareils aériens ou maritimes déployés à des milliers de kilomètres les uns des autres. Chaque trajectoire était unique, tracée et calculée pour pénétrer les défenses syriennes. Ensuite, des préoccupations humanitaires ont fait privilégier une frappe nocturne, à un moment où les objectifs étaient quasiment vides. Dans le même esprit, le moment d'impact (*Time on Target*) de cette salve d'une centaine de missiles ne devait pas dépasser quelques minutes, afin de réaliser un effet de saturation et éviter de provoquer des pertes au sein des services de secours. Sur le plan stratégique enfin, la crédibilité des équipes françaises, essentiellement de la Marine nationale et de l'armée de l'air, a permis de participer au choix des cibles, afin de réaliser militairement les objectifs politiques du président de la République.

5. Nous évitons d'utiliser la sémantique de la « relativité » qui renvoie à des notions spécifiques concernant le temps.

M2MC, conception centralisée-action décentralisée

Mais malgré sa complexité, l'opération Hamilton engageait des composantes assez homogènes sur le plan technologique dans un laps de temps assez court. Aujourd'hui, la conflictualité s'exprime dans des espaces nouveaux ayant chacun des échelles de temps qui leur sont propres.

Les composantes « historiques » terrestres, aériennes et maritimes évoluent à des horizons temporels différents. Le temps du terrien est long et lent. La plus petite unité de mesure pour une unité d'infanterie est de l'ordre de deux ou trois heures, qu'on le veuille ou non, il n'y a guère d'action tactique élémentaire qui prenne moins de temps. Le temps du pilote de chasse est tellement plus dense que l'on pourrait se demander si son combat est simplement plus rapide ou s'il n'est pas d'une autre nature. Le succès de son action est souvent une affaire de minutes, voire de secondes.

Avec l'élargissement du champ de la conflictualité à des espaces moins physiques (cyber, information, espace…), les équipes de planification doivent désormais intégrer les expertises de toutes les composantes engagées dans l'opération à concevoir. Planifier aujourd'hui au niveau stratégique consiste donc de plus en plus à synchroniser l'action d'acteurs qui évoluent dans des espaces-temps qui leur sont propres. L'un des enseignements de l'exercice Orion relève d'ailleurs le risque d'« effet tunnel » des composantes qui se focalisent naturellement sur leur cadre spatio temporel.

La convergence de la manœuvre d'ensemble, aux plans stratégique et opératif, est sans aucun doute l'un des enjeux cruciaux de la planification et de la conduite multi-milieux/multi-champs (M2MC). L'approche en mode conception centralisée/exécution décentralisée offre sans doute les meilleures perspectives, à condition que l'échelon stratégique (CPCO) conserve les moyens d'assurer la synchronisation de l'ensemble des composantes.

Leçons sahéliennes

Les opérations Serval et Barkhane (janvier 2013-août 2022) offrent rétrospectivement des enseignements intéressants. L'opération Barkhane, qui aura finalement duré neuf ans, interroge notre rapport au temps opératif. En effet, sauf erreur du rédacteur, nous avons opéré une décennie au Sahel sans avoir établi d'objectifs ou de plan de campagne à dix ou quinze ans. On objectera que les armées n'ont jamais disposé d'un éclairage politique à cet horizon. C'est exact. Cependant, l'expérience a montré que la durée des déploiements de ce type se situe sur une échelle de temps allant de dix à quinze ans : quinze ans au Kosovo, treize en Côte d'Ivoire, treize en Afghanistan. Cette difficulté à nous projeter sur le moyen terme opératif transforme mécaniquement les douze mois du mandat d'un COMANFOR en

unité de temps opérationnel. Cela n'a pas de sens en soi lorsqu'il s'agit de produire des effets systémiques sur un espace comme le Sahel. Dix plans d'une année ne vaudront jamais un plan sur dix ans, même si celui-ci est marqué par des incertitudes ! Dans le cas de notre action au Sahel, c'est d'autant plus dommage que l'opération couvrait cinq pays, ce qui lui conférait une véritable amplitude opérative sur le plan géographique. Nous avons vu plus large dans l'espace que dans le temps… Nous ne résistons pas à la tentation de rappeler ici la célèbre devise des adjudants d'unité de Légion étrangère lorsqu'ils prennent possession d'un nouveau cantonnement : « On s'installe comme si on devait rester vingt ans et on est prêts à dégager en vingt minutes ! » Les responsables de plans stratégiques et opératifs tireraient profit à appliquer cette maxime à leurs travaux…

L'absence de plan à moyen et long termes est également une source de difficulté et d'incompréhension avec les forces partenaires chez lesquelles nous opérons et qui voient défiler, au fil des mandats, des interlocuteurs différents. Débarquant la plupart du temps pour quatre à six mois, nous éprouvons des difficultés à nous ajuster au rythme de nos homologues de la nation hôte qui, eux, sont là pour la vie. Cette asynchronie pose toujours des problèmes à moyen terme. Le risque est de mettre en déséquilibre des systèmes et des organisations militaires, peut-être moins dynamiques que les nôtres mais certainement plus ajustés à l'écosystème sécuritaire local, qui est le leur et qui, surtout, seront encore là après notre départ.

Les ajustements en cours de notre dispositif africain gagneront à prendre en compte une redistribution géographique de nos unités, mais aussi à garantir que nous agissons bien, à tous les niveaux, au seul rythme de nos partenaires. Il serait ainsi intéressant d'en faire moins pour mieux respecter le métabolisme[6] des armées locales afin d'éviter les phénomènes de fatigue et de rejet.

La « décennie Barkhane » a permis en outre de développer l'approche en mode « équipe France » et de comprendre que les acteurs nationaux agissent eux aussi selon des échelles de temps distinctes. Ces réalités ont été mises en lumière lors d'un *global game* organisé par le CPCO en 2017. Tandis que les armées étaient capables de basculer le centre de gravité de leurs opérations d'un bout à l'autre du Sahel en quelques semaines, l'Agence française de développement (AFD), elle, était engagée et fixée sur des projets majeurs à horizon de deux ans ; et le temps du diplomate, bien que moins palpable, s'est révélé encore différent. Ainsi, la synchronisation des actions et des effets à réaliser avec le triptyque sécurité/développement/gouvernance s'est révélée plus complexe et technique que ne le laissaient entendre les discours sur l'approche globale.

6. Il est essentiel de respecter non seulement le métabolisme mais également les standards des partenaires. L'attente de standards occidentaux trop élevés est une autre source de ressentiment. Mais c'est un autre sujet…

Nouveaux défis

Le « jugement de la force » ayant fait place à l'« affrontement des volontés », le militaire n'a plus depuis longtemps le monopole du champ de bataille, dont les limites dans l'espace et dans le temps s'estompent toujours davantage. Jusqu'au cœur de la bataille aujourd'hui, on voit interagir des organisations civiles et militaires qui ont des rapports au temps bien différents. Dans le Donbass, par exemple, on a pu constater que l'horizon temporel de la société Wagner n'était pas totalement celui de l'État russe.

L'enchaînement classique paix/crise/guerre, séquentiel et assez confortable, a fait place au triptyque compétition/contestation/affrontement où tout s'imbrique dangereusement. Spécialement pertinente pour décrire le nouveau cadre stratégique, cette grille de lecture implique une remise en question de notre manière de planifier et de nous préparer aux engagements les plus durs, dans la mesure où il n'existe plus vraiment de sanctuaire dans l'espace et dans le temps. Nous serons contestés voire agressés partout, y compris sur le territoire national, et ce bien avant la confrontation directe.

Ainsi, un modèle d'armée fondé sur un temps de remontée en puissance est sans doute pertinent sur le plan budgétaire, mais il faut en reconnaître les limites stratégiques. Dans le cadre d'une « marche à la guerre » face à un adversaire intelligent, déterminé et puissant, comment imaginer que celui-ci nous laisserait disposer librement de six mois pour restaurer nos stocks, nos capacités et nos effectifs, réduits ou mis en sommeil ? Comme nous, il cherchera assurément à « gagner la guerre avant la guerre » en perturbant notre mobilisation par tous les moyens et dans tous les champs possibles, afin de nous empêcher de nous mettre en ordre de bataille.

Le plus gênant est sans doute que ce modèle de remontée en puissance en six mois est aussi un non-sens politique. Prenons à nouveau l'exemple de l'Ukraine. Ce conflit qui se déroule à nos portes aide à se représenter des réalités que nous avions mises sous le tapis. Les forces de la Fédération de Russie ont attaqué l'Ukraine dans la nuit du 23 au 24 février 2022. Si nous avions voulu disposer à ce moment précis d'une division de trente mille hommes en ordre de combat, il aurait fallu déclencher sa montée en puissance, militaire, industrielle et politique, six mois auparavant, c'est-à-dire… en août 2021. Impensable ! Comment exposer le président de la République à une décision aussi anticipée et aussi lourde politiquement et stratégiquement ? Sur quelles bases déclencher un processus aussi critique pour les armées et la nation, alors que nous étions loin de partager les certitudes de nos alliés américains quelques jours seulement avant l'agression russe ?

Dans la guerre que se livrent Ukrainiens et Russes, le temps joue en faveur de l'agresseur. Alors que le front s'est stabilisé et que les deux

camps se livrent une terrible bataille d'attrition, les ressources de la Russie semblent inépuisables et lui permettent de « voir venir »[7]. Les Ukrainiens vont sans doute essayer de lancer une offensive pour redonner à la bataille une dynamique tactique qui leur soit favorable. Ainsi, la notion de profondeur stratégique s'exprime aussi en termes de temporalité.

Nous ne disposons ni des ressources ni de la profondeur géographique de la Russie. C'est pour cela qu'il est nécessaire et salutaire de conserver toute sa place au temps long dans notre manière de planifier nos engagements opérationnels. Une approche centrée sur nos intérêts nationaux semble pertinente, car elle facilite l'identification de lignes directrices durables, contrairement à une vision encore trop souvent centrée sur les postures, par nature variables, de nos alliés, compétiteurs ou adversaires.

7. Cet article a été rédigé à la fin de l'hiver 2023.

GRÉGORY CHIGOLET

LA PLANIFICATION ÉCONOMIQUE OU L'ORGANISATION DU TEMPS

« Le Plan permet l'intervention de l'État dans la définition des objectifs à atteindre et dans l'encadrement de l'action des entreprises et des institutions d'intérêt public[1]. » Intuitivement, l'idée de planification est donc associée à celle d'organisation de l'économie d'un pays ou de gestion de certains de ses secteurs, généralement sous la houlette des services de l'État.

Pour aller au-delà de ce premier niveau d'analyse, il faut remarquer que les théories de la planification ne forment pas un *corpus* doctrinal unifié. Elles sont diverses, nombreuses et surtout renvoient à des conceptions de l'économie radicalement différentes. Certaines veulent concilier l'initiative privée avec une orientation commune du développement sur la base de politiques incitatives tandis que d'autres cherchent à y parvenir à l'aide de dispositifs coercitifs. Les plus radicales font de la socialisation des outils de production un préalable à toute forme de planification qui se confond alors avec un mécanisme de transition entre systèmes économiques.

L'éclectisme de ces théories s'explique par les conditions de leur émergence. L'apparition de la planification ne résulte ni d'un choix *a priori* ni parfois même d'une décision consciente, mais a été guidée par les événements, au premier rang desquels la guerre et l'évolution des conflits[2].

La guerre source de l'essor de la planification

L'histoire de l'armée, de la guerre et de la planification a toujours été intimement liée. Comme l'écrit Jacques Sapir, « les économies de guerre ont engendré l'idée de planification, que le mot soit assumé ou non »[3]. L'idée de planifier apparaît au début du XX^e^ siècle en Russie. Dans un premier temps, cantonnée à une vaste entreprise d'électrification du territoire (plan GOELRO), elle cherche rapidement à embrasser l'ensemble des secteurs de l'économie afin de favoriser plus activement l'ascension de l'industrie lourde. Son émergence ne peut cependant pas être reliée directement à l'œuvre de Karl Marx puisque le terme est totalement étranger à ses écrits.

1. I. Peaucelle, « Les théories de la planification et la régulation des systèmes économiques », *PSE Working Paper*, 2005, p. 1.
2. Nous reprenons ici la position de Gunnar Myrdal pour qui « aucun développement n'a été moins planifié que l'apparition graduelle et l'importance croissante de la planification ». G. Myrdal, *Planifier pour développer. De l'État-providence au Monde providence*, Paris, Éditions ouvrières, 1963, p. 29.
3. J. Sapir, *Le Grand Retour de la planification ?*, Paris, Jean-Cyrille Éditions, 2022.

Planification et socialisme : le communisme de guerre

Les premières réflexions autour de la planification s'inscrivent dans le cadre du « communisme de guerre » (1917-1921). Czeslaw Bobrowski (1956), ancien directeur de l'Office central de la planification polonais, retranscrit ces analyses pionnières[4]. Elles se déclinent en trois points : la Première Guerre mondiale et la guerre civile ont concentré les capitaux dans le secteur de l'armement, créant, du fait de leur raréfaction, des situations de monopole dans la plupart des autres secteurs et branches ; les nationalisations de la totalité des industries ainsi que des firmes de l'agroalimentaire ont été rendues impératives afin de ne pas laisser la production dépendre exclusivement des bons offices de quelques particuliers ; la disparition de la plupart des mécanismes marchands s'est traduite par l'instauration d'un système de coordination alternatif de nature administrative et centralisée, qui a pris la forme d'un processus continu de régulation orientant le développement de l'activité économique, c'est-à-dire d'un système de planification.

Dans la première moitié des années 1920, ces réflexions initiales sont prolongées par l'opposition fratricide entre le courant génétique, représenté par Nikolaï Boukharine, Vladimir Bazarov ou encore Timofey Rainov, et celui téléologique[5], dont Evgueni Preobrajensky et Stanislas Stroumiline sont les principales figures. Leurs démêlés sont légion. Ils portent sur la façon de réaliser la transition vers le socialisme ou encore sur la nature du régime de croissance propre à assurer le bon développement du pays. Toutefois, c'est certainement sur la place respective de la planification et du marché que se situe l'aspect le plus incisif de la discorde.

Pour Boukharine et ses acolytes, le plan doit se regarder comme un palliatif aux insuffisances du marché qui demeure cependant seul capable de quantifier les phénomènes économiques. En dépit de cet atout, il ne peut maintenir durablement l'équilibre entre l'offre et la demande comme l'attestent les crises régulières qui jalonnent le capitalisme. La planification a la charge de rétablir cet équilibre. Les auteurs de ce courant génétique identifient alors la planification à un outil de politique économique complémentaire à la régulation marchande. Ce faisant, ils la cantonnent à une action de prévention et d'amortissement des chocs économiques. Une vision que la littérature désignera pudiquement plus tard par l'expression de « marchés régulés »[6] ou de « quasi-marchés »[7].

Une position que contestent ardemment les auteurs de l'autre mouvance. Pour eux, plan et marché s'inscrivent sous le signe d'une altérité radicale : « Accepter le marché comme l'une des prémisses à la planification nous

4. C. Bobrowski, *Formation du système soviétique de planification*, Paris, Mouton and Co, 1956.
5. Parfois aussi appelé théologique.
6. P. J. D. Wiles, *The Political Economy of Communisme*, Oxford, Basil Blackwell, 1964.
7. J.-H. Lorenzi, *Le Marché dans la planification*, Paris, PUF, 1975.

coûterait trop cher. Le prix en serait de renoncer au socialisme en tant que régime économique, étant donné qu'au départ il n'est pas conciliable avec l'existence du marché[8]. »

Dans cette conception, la coexistence du marché et du plan a pour conséquence de limiter la capacité à planifier, restreinte par les fluctuations des prix de la sphère privée, ou encore par l'évolution de la demande d'investissement et de consommation : « La planification a cependant ici des limites déterminées, à savoir le volume de la demande solvable, pour une production donnée, chez les acheteurs du secteur de l'économie privée[9]. » Synthétiquement, le maintien d'un secteur marchand au sein d'une économie socialiste joue à son détriment puisque le marché fait échec à l'influence régulatrice de l'État. Le plan a vocation, à terme, à supplanter totalement le marché et éliminer l'ensemble des attributs du système capitaliste (profits, taux d'intérêts…).

Ces deux courants s'accordent néanmoins sur un point : le plan, une fois déterminé, est impératif. Staline avait réglé la question dès 1927 lors de son rapport au comité central du XV[e] congrès du Parti : « Nos plans ne sont ni des plans prévisionnels ni des plans indicatifs mais des plans directifs, qui sont obligatoires pour les organes de direction et qui déterminent le chemin de notre futur développement économique national[10]. »

L'idée qui prédomine tout au long de l'histoire du socialisme en Union soviétique, combien même la réalité se montrera souvent moins docile, est que le plan a vocation à s'imposer à tous les acteurs, faisant alors affirmer à Charles Bettelheim (1965) qu'« il ne peut y avoir de planification que dans une société où sont réalisées ou en voie de réalisation les conditions du socialisme, ou du moins de sa construction »[11].

Seconde Guerre mondiale et guerre froide : une extension du champ de la planification

La période qui s'étend de la fin des années 1920 jusqu'au milieu de la guerre froide est naturellement marquée par de vives tensions entre les nations. Stimulée par la nécessité de réarmer massivement et d'avoir une armée capable *a minima* d'assurer l'inviolabilité du territoire national, l'idée de planification va connaître de fulgurants développements qui l'amèneront à s'appliquer à des contextes extrêmement hétérogènes. La planification n'est alors plus seulement perçue comme l'apanage des sociétés engagées sur la route du socialisme, mais concerne toutes les économies, y compris celles réputées libérales : « La planification économique est devenue dans de nombreux pays

8. S. S. Stroumiline, *Pour une théorie de la planification*, 1928, p. 254.
9. E. Preobrajensky, *La Nouvelle économique*, Paris, Études et documentations internationales, 1926, p. 233.
10. Cité par M. Ellman, « L'ascension et la chute de la planification socialiste », *Capitalisme et Socialisme en perspective*, Paris, La Découverte, 1999, p. 129.
11. C. Bettelheim, *Planification et Croissance accélérée*, Paris, Maspero, 1965, p. 12.

un moyen de croissance et une forme d'action gouvernementale dont la valeur peut difficilement être contestée sans arrière-pensée doctrinale[12]. »

En Allemagne tout d'abord, le plan de quatre ans institué par le régime nazi dès 1936 et inspiré des premiers travaux du mathématicien John von Neumann ambitionne un réarmement rapide et massif sans sacrifier une consommation devenue vigoureuse. Il propose une planification partielle axée sur l'essor de l'industrie lourde et de la sidérurgie, ainsi que sur une importation massive de denrées alimentaires. Cette stratégie a pour inconvénient principal de provoquer une dépréciation continue du reichsmark, qui oblige la Reichsbank à s'accaparer toujours plus de devises et d'or des banques centrales étrangères afin de disposer de réserves de change suffisantes pour soutenir sa monnaie[13]. Malgré cela, ce mode de planification a assuré au jeune régime un réarmement extrêmement rapide qui s'est traduit par une domination militaire sur l'ensemble du continent européen en l'espace de quelques années seulement.

À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, la planification s'étend aussi outre-Atlantique. En 1954, Kenneth Arrow et Gérard Debreu présentent le résultat de leur recherche financée par l'Office of Naval Research. Leur travail emprunte à la théorie des jeux, discipline créée initialement pour rendre compte de l'évolution des conflits armés. En effet, ils décrivent l'économie sous la forme d'un jeu où les consommateurs cherchent à maximiser leurs utilités et les producteurs leurs profits. Ils supposent également l'existence d'un joueur centralisateur qui propose des prix, le « joueur de marché », dont le seul but est d'assurer le bonheur de la collectivité, qu'il espère atteindre en faisant coïncider les vœux de ses membres, c'est-à-dire leurs offres et leurs demandes. Naturellement, ce schéma ne se conçoit que dans le cadre de la concertation entre les membres de la société qui est à la base de toute planification. Si cette construction peut paraître déconcertante, elle ouvre une voie fondamentale : établir des programmes de planification à partir de la recherche d'un équilibre général où chaque marché, au même moment, égalise son offre et sa demande.

Initiée sous le régime de Vichy[14] mais étendue sous l'impulsion du service recherche opérationnelle d'Électricité de France[15], la forme de planification développée en France fluctue entre l'approche allemande et américaine. D'abord circonscrit à des programmes énergétiques, le troisième plan (1958-1961)[16] expose une vision plus large et abrite des recommandations pour l'ensemble des acteurs économiques hexagonaux.

12. A. Garcia, « La planification sociale », *Revue économique*, vol. 17, n° 2, 1966, p. 229.
13. G. Chigolet, « Comment le IIIe Reich fut économiquement contraint à la guerre », *Inflexions* n° 52, pp. 165-172.
14. R.-F. Kuisel, « Vichy et les origines de la planification économique (1940-1946) », *Le Mouvement social* n° 98, 1977, pp. 77-101.
15. Dont les chercheurs les plus éminents étaient Marcel Boiteux, Francis Bessière, Éric Sauter et, plus tard, Yves Balasko.
16. Bien qu'adopté par décret en mars 1959, le troisième plan commence à être élaboré dès 1956 et sera soumis au gouvernement à l'été 1958.

Si les méthodes utilisées de préparation du plan empruntent volontiers à ceux qui promeuvent la recherche d'un équilibre général[17], la planification française adopte surtout une vision prosaïque qui combine un nombre réduit d'aspects normatifs avec une grande part de prospective. Ainsi, le fameux modèle de planification FIFI, se définissant comme « semi-global », décline par ordre de priorité quelques grands objectifs préalablement fixés.

Enfin, notons qu'il est souvent avancé que la « planification à la française » était indicative. Cette affirmation, juridiquement exacte, cache une réalité plus complexe : les orientations prises par le secteur public, dont le poids était prépondérant, suivaient de près les directives du Commissariat au plan et déterminaient la trajectoire de l'économie nationale. Le secteur privé n'avait alors d'autre choix que d'emboîter le pas.

C'est toutefois en Russie que les réflexions sur la planification vont prendre les contours les plus spectaculaires. Bien que les planificateurs observaient avec lucidité les faiblesses des techniques en vigueur, la majorité demeurait convaincue « des grandes possibilités potentielles de perfectionnement de la planification »[18]. À la différence de leurs homologues allemands, la plupart pensaient que la priorité pouvait être accordée à la production, en particulier à l'industrie de l'armement, quitte à sacrifier la consommation.

De multiples courants s'affrontent lors de cette période. Les plus « libéraux », rassemblés sous l'étiquette de socialisme d'entreprise, aspirent à décentraliser la planification et à redonner une large autonomie aux directeurs d'entreprise en les soulageant des objectifs chiffrés, souvent peu réalistes, fixés par l'administration. À l'image d'Evseï Liberman (1973)[19], ils proposent de redonner au profit sa fonction d'orientation des investissements des firmes, seule solution pour garantir leur efficacité et, finalement, la viabilité des plans sur le long terme.

À l'opposé, l'école mathématique prétend planifier centralement toute l'activité économique en recourant aux résultats de la naissante topologie. Le projet du Système optimal de fonctionnement de l'économie (SOFE) dirigé par Nicolas Fedorenko (1974) est le prototype de cette vision[20]. L'idée qui guide ce projet est de trouver un algorithme de résolution d'un programme de planification qui s'appuie sur une partition en sous-programmes dont les solutions (plus simples) déterminées

17. On pense ici aux méthodes d'évaluation des productivités des facteurs de production. Ces techniques, développées sous l'impulsion de l'INSEE mais à la demande du Commissariat général au plan, sont essentiellement dues à Edmond Malinvaud et Bernard Walliser.

18. L. Kantorovitch, *Calcul économique et utilisation des ressources*, Paris, Dunod, 1965, p. 3.

19. E. Liberman, *Economic Methods and the Effectiveness Production*, New York, Anchor Books Doubleday and Compagny Inc. Garden City, 1973.

20. N. Fedorenko, *Optimal Functioning System for a Socialist Economy*, Moscow, Progress Publishers, 1974.

indépendamment engendrent la solution globale. La logique qui préside à ce travail est alors de bannir intégralement le marché grâce aux progrès de la science et des technologies.

Entre ces deux extrêmes, des économistes regroupés sous la vaste appellation de socialisme de marché entendent concilier le marché et le plan selon des modalités particulièrement hétérogènes. L'économiste polonais Oskar Lange (1936, 1937) est l'un des principaux représentants de ce courant. Il détermine les conditions qui assurent l'existence d'un équilibre général, égalisant simultanément l'offre et la demande pour tous les biens et services, dans le cadre d'une économie où les décisions de production ont pour but de satisfaire les choix des consommateurs plutôt que de maximiser le profit, mais dans laquelle les ménages décident librement de leur offre de travail ainsi que de leur demande de biens et de services. Ces conditions prennent la forme de deux règles de calcul assignées aux responsables de la production. Les quantités produites doivent, d'une part, chercher à minimiser le coût unitaire moyen et, d'autre part, à garantir l'égalité entre le prix et le coût marginal[21].

La dimension temporelle de la planification

Dans l'imaginaire collectif, la planification concerne essentiellement le temps long. Elle est destinée à proposer une orientation partagée des grands choix économiques. Ce qui n'est pas inexact, mais trop réducteur. Le long terme se décline comme une suite de séquences de moyen terme. Planifier suppose de rendre cohérents les choix intermédiaires. De la même manière, le moyen terme se divisant en phases de court terme, la planification ne peut se dispenser d'une action immédiate. Planifier implique donc de trouver une cohérence temporelle globale.

Or, le temps est la source de bien des difficultés pour le planificateur. Au plan théorique, il pose le problème, redoutable, du traitement de l'incertitude. D'un point de vue pratique, il convoque la question de la viabilité des mécanismes d'ajustement, qui est ignorée théoriquement grâce à des artifices qui ne peuvent en aucun cas être transposés dans le monde réel.

Les difficultés théoriques à appréhender le temps

Le premier économiste planificateur du monde occidental est certainement Léon Walras (1834-1910). Son modèle d'équilibre général est la source de nombreux développements. Le plus célèbre d'entre eux est de loin le modèle

21. O. Lange, "On the Economic Theory of Socialism: Part One", *The Review of Economic Studies*, vol. 4, n° 1, 1936, pp. 53-71 et O. Lange, "On the Economic Theory of Socialism: Part Two", *The Review of Economic Studies*, vol. 4, n° 2, 1937, pp. 123-142.

de Gérard Debreu (1959) qui, dans les pas de Bourbaki, entend axiomatiser[22] les travaux de Walras et leur conférer une structure mathématique robuste. Bien que les biens et les services y soient datés et localisés, ce modèle ignore le temps dans son aspect le plus négatif : l'expression d'une incertitude radicale. En outre, il postule l'existence d'un système complet de marchés qui restreint l'incertitude à des états de la nature probabilisables. Le consommateur, quant à lui, bénéficie d'une hypothèse de survie qui le préserve d'une mort par inanition en lui garantissant des ressources minimales pour couvrir ses besoins vitaux. Enfin, il n'est pas question non plus d'externalités où l'activité d'un agent viendrait au fil du temps affecter celle d'un autre.

Ces postulats visent à donner un caractère intertemporel au modèle. Ils neutralisent ses aspects économiques les plus déstabilisants comme les faillites d'entreprises, qui font évoluer l'offre par « bonds », ou encore des variations impromptues de la demande[23]. Le temps, porteur de hasard et de nombreux aléas, est l'ennemi du théoricien. Les hypothèses formulées n'ont alors qu'un objectif : réduire l'incertitude qui compromet la possibilité de planifier en recherchant un équilibre général.

La façon peu satisfaisante d'intégrer une dimension temporelle a rapidement conduit certains économistes à proposer des alternatives. La publication de Lionel McKenzie (1959), qui s'appuie sur le théorème du point fixe de Brouwer, est la première de cette longue série[24]. Elle propose de considérer une « réversibilité des processus de production ». Cette option a l'attrait de toujours permettre aux entreprises d'adapter leurs offres au volume de la demande qu'elles anticipent sans craindre les conséquences de prévisions erronées. En cas de faillite, elles peuvent faire marche arrière et revenir sur leurs décisions. Si par ce biais McKenzie arrive lui aussi à prouver l'existence d'un équilibre (général), son traitement du temps demeure difficilement interprétable empiriquement.

Au début des années 1980, Jean-Michel Grandmont se hasarde à lever entièrement l'hypothèse du système complet de marchés[25]. L'équilibre économique n'est désormais que provisoire et s'avère rapidement remis en cause par les prévisions des agents. La planification et le temps paraissent totalement incompatibles. Les anticipations, relevant d'éléments psychologiques, finissent par s'opposer à toute forme de coordination.

22. G. Debreu, *Theory of Value. An Axiomatic Analysis of Economic Equilibrium*, New York, John Wiley and Sons, 1959. L'axiomatisation vise à définir les concepts économiques par des objets mathématiques puis à déterminer des relations logiques entre eux. La méthode est inspirée de la démarche des mathématiciens du groupe « Nicolas Bourbaki », principalement composé de jeunes normaliens de la rue d'Ulm que Gérard Debreu a côtoyés durant leurs études communes, qui ambitionnent ainsi de refonder les mathématiques sur la base des résultats les plus récents.

23. Koopmans est l'un des premiers à donner une interprétation empirique à l'hypothèse de survie convoquée pour une raison purement théorique. Avec l'assentiment de Gérard Debreu, il considère que les entreprises et les consommateurs doivent être préservés, grâce à un système de redistribution, d'une disparition ou d'un décès uniquement pour une courte période donnée.

24. L. McKenzie, "On the Existence of General Equilibrium for a Competitive Market", *Econometrica*, vol. 27, nº 1, 1959, pp. 54-71.

25. J.-M. Grandmont, "Temporary General Equilibrium", *Handbook of Mathematical, Economics*, Amsterdam, North Holland, 1982.

Les difficultés pratiques

De nombreux schémas de planification – Oskar Lange (1936, 1937), Gérard Debreu (1959), Janos Kornai et Tamas Lipták (1962)[26], Edmond Malinvaud (1963)... – mobilisent un centralisateur, souvent appelé commissaire-priseur, qui annonce les prix, regroupe les offres et les demandes, et fait varier les prix en fonction de ces dernières. Plus précisément, il les augmente en cas d'excès de demandes et les diminue dans la situation inverse. Le processus, baptisé tâtonnement walrasien, se répète jusqu'à obtenir un vecteur prix d'équilibre où l'offre égale la demande simultanément sur l'ensemble des marchés.

Ce système de planification souffre toutefois d'une carence profonde. Si des agents effectuent des transactions avant que les prix d'équilibre ne soient trouvés, une partie d'entre eux se retirent progressivement des marchés et corrompent la dynamique de convergence. Walras a fini par admettre la validité de cette remarque ; il a alors supposé que les échanges ne peuvent pas avoir lieu tant que les prix d'équilibre ne sont pas atteints, donnant ainsi un caractère nettement centralisé à son modèle.

Ces recherches peuvent néanmoins exiger de nombreuses itérations suspendant les échanges pour un temps considérable, comme le suggère Edmond Malinvaud : « Supposons maintenant que le bureau du plan communique à une entreprise des prix pour les divers biens et lui demande d'annoncer le système d'inputs et d'outputs qui maximise la valeur nette de sa production. Si les prix sont bien choisis, la proposition de l'entreprise peut apparaître comme tout à fait raisonnable. Mais, pour certains systèmes de prix tout au moins, la proposition risque d'être inadmissible. Des prix un peu trop favorables pouvant conduire l'entreprise à annoncer un volume de production beaucoup plus grand que celui souhaitable ; des prix un peu trop défavorables pouvant avoir l'effet inverse et amener une production annoncée beaucoup trop faible. Il est intuitivement vraisemblable que des réponses inadmissibles de ce genre font perdre du temps dans les échanges d'informations[27]. » Les planificateurs ont alors été contraints d'imaginer un subterfuge en proclamant que le processus de tâtonnement s'exerce dans un temps « fictif » qui suspend celui réel.

Au début des années 1960, et malgré le fait que le temps soit de plus en plus synonyme de graves complications, l'optimisme reste de mise. Avec les progrès de l'informatique, la difficulté semble pouvoir être dépassée : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Introduisons les équations simultanées dans un ordinateur et nous obtiendrons la solution en moins d'une seconde[28]. »

26. J. Kornai et T. Lipták, "Two level planning", *Econometrica*, vol. 33, n° 1, 1965, pp. 141-169. Cette publication donne un rôle un peu différent au centralisateur qui décompose le programme de planification pour trouver des prix fantômes ou implicites minimisant les coûts.
27. E. Malinvaud, *Procédures décentralisées pour la préparation des plans*, Paris, Monographie de l'INSEE, 1963, p. 61.
28. O. Lange, "The Computer and the Market", *Capitalism, Socialism and Capitalism Growth*, 1967, p. 401.

Le problème se révélera cependant plus grave qu'envisagé. Outre la vitesse de convergence, c'est bien la fiabilité du processus qui prête à réserve. Les marchés interagissant les uns avec les autres finissent par se déstabiliser mutuellement. Il est alors très peu vraisemblable de parvenir à une affectation des ressources qui soit efficace (i.e. optimale selon le critère de Pareto[29]) par ce mécanisme qui est soumis à des mouvements erratiques[30].

Plusieurs solutions seront envisagées : la recherche d'un mécanisme efficace alternatif de convergence comme, par exemple, la méthode de Newton ; l'introduction des avancées dans le domaine de l'analyse comme le contrôle optimal ; ou encore, de façon plus balbutiante, le recours à la géométrie algébrique[31]. Toutefois, ces techniques n'aboutiront qu'à des résultats mitigés de stabilité locale ou ne trouveront pas le temps de s'appliquer. En pratique, faute de méthode suffisamment performante, les planificateurs se contentaient essentiellement de plans annuels qui étaient les seuls véritablement « opérationnels »[32].

Conclusion

La fin du XX^e^ siècle a été marquée par un abandon brutal de la planification dans la plupart des pays occidentaux. En France particulièrement, faisant suite à l'incisif rapport Jean de Gaulle (1994), le Commissariat général au plan a été supprimé au profit de divers organismes de prospective qui se contentent d'essayer de percevoir les principales évolutions macroéconomiques. L'heure était à la libéralisation, à l'ouverture à la concurrence et au « doux commerce » entre les États. L'opinion dominante considérait alors que la mondialisation grandissante était incompatible avec une perspective planificatrice nationale qui semblait dès lors appartenir « à un passé fait de contraintes politiques ou d'interventions tatillonnes »[33].

La crise économique mondiale du début du XXI^e^ siècle, la pandémie de la COVID-19 et surtout le retour des conflits à haute intensité, matérialisé

29. On dit qu'une affectation des ressources est optimale au sens de Pareto s'il est possible d'augmenter la satisfaction d'un ou plusieurs agents sans dégrader celle d'un ou plusieurs autres. L'équilibre général a pour propriété d'être Pareto optimal (premier théorème de l'économie du bien-être).
30. Pour une synthèse des démonstrations qui établissent le caractère chaotique du tâtonnement, se reporter à Shafer et Sonnenschein (1982). Bien que complexes, ces résultats n'ont rien d'étonnant. En effet, les fonctions d'offre et de demande étant non linéaires, le processus qu'elles engendrent à partir de l'application de leur « loi » a de grandes chances d'être de type chaotique.
31. G. Chigolet, « Recherche sur la notion d'équilibre et ses applications aux théories de la planification économique », thèse de doctorat, université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, 2008.
32. W. Andreff, *La Crise des économies socialistes. La rupture d'un système*, Presses universitaires de Grenoble, 1993.
33. P. Massé, *Le Plan ou l'anti hasard*, Paris, Gallimard, 1965, p. 144. Militairement, cette période de déclin de la planification est concomitante avec l'émergence du concept de « dividendes de la paix ». À l'instar du plan, les guerres entre les nations développées paraissaient relever d'une époque archaïque révolue. Preuve supplémentaire du lien étroit entre la planification économique et la défense.

par la guerre en Ukraine, ont engendré un regain d'intérêt pour la thématique[34]. La nécessité d'anticiper l'avenir, de parvenir à un futur désiré et de coordonner les moyens à mettre en œuvre pour l'atteindre semble faire aujourd'hui consensus. Trente ans après sa disparition, la planification tend à revenir sur le devant de la scène.

Pour les observateurs les plus fins, cette résurgence n'a rien de surprenant. En effet, un système organisé par un « centre » qui cherche à rendre compatibles les vœux de tous est bien plus économe en ressources qu'un système où chacun doit chercher des partenaires, négocier avec eux, à travers de longues chaînes d'échanges. En témoignent les modèles économiques récents qui, en recourant toujours davantage aux mathématiques de haut vol, adoptent souvent inconsciemment une forme d'organisation sociale qui suppose l'existence d'une « main très visible », qui ressemble fort à celle d'un planificateur.

Si quasiment personne ne propose aujourd'hui de substituer intégralement le plan au marché, l'interaction entre les deux modes de coordination mérite d'être repensée. Une planification qui ambitionne de donner un cap à l'économie ne peut pas se borner à remédier aux « défaillances »[35] du marché. Elle doit habilement lui commander tout en parvenant à concilier les objectifs de ses différents horizons temporels. Un défi que les frémissements de nouvelles recherches commencent juste à aborder[36].

À n'en pas douter, l'armée, avec ses besoins en acquisition et entretien de matériels qui réclament une coordination prononcée avec le secteur privé, constituera une source d'inspiration majeure pour repenser les nouvelles doctrines de la planification. De toute évidence, l'obligation de gagner en efficacité, de rationaliser l'organisation invitera toujours à planifier, qu'il s'agisse du fonctionnement des armées ou de l'économie. Si planifier exige de surmonter de redoutables obstacles, c'est aussi une nécessité absolue.

34. Ce regain d'intérêt demeure encore diffus au plan institutionnel. Même si une fonction de commissaire général au plan a été créée en septembre 2020, ce dernier ne dispose pas pour l'heure de commissariat pour l'épauler. Aucun plan pour l'économie nationale n'a donc été présenté à ce jour et l'action du commissaire général se limite à des réflexions thématiques.

35. Pour les économistes, ces défaillances sont généralement au nombre de trois. Elles concernent la gestion des biens collectifs, la prise en compte des externalités et la résorption des asymétries d'informations.

36. Nous pensons en particulier aux travaux du groupe de recherche sur la planification, constitué à l'initiative de Grégory Chigolet, qui regroupe notamment les universitaires Wladimir Andreff, Laure Després, Bernard Guerrien, János Kornai, Irina Peaucelle et Jamal Eddine Tebbaa. Leurs premiers résultats tendent à promouvoir une planification fondée sur le triptyque temporel stabiliser les marchés/ coordonner l'emploi des forces productives/ développer les secteurs d'activité à fort potentiel.

FRANÇOIS MATTENS

CE QUE VIVRE HORS DU TEMPS NOUS APPREND DE NOTRE RELATION À L'AUTRE

« Le temps met tout en lumière »
Thalès

Le temps est une ressource limitée. Et notre perception de cette limitation a une portée considérable sur la façon dont nous prenons des décisions et faisons des choix. Face à un dilemme, nous évaluons souvent le temps dont nous disposons pour réfléchir et peser les options, ce qui peut créer un sentiment d'urgence ou de pression. Individuellement, nous apprécions notre liberté à l'aune de notre capacité à faire nos propres choix, qu'ils soient personnels ou professionnels. Ce rapport à la liberté est bousculé le jour où ce référentiel qui régit notre quotidien disparaît. C'est ce que nous avons vécu avec Deep Time[1], une expédition scientifique qui a emmené quinze personnes lambda sous terre durant quarante jours afin de vivre sans aucun repère temporel et tester les limites chrono-biologiques d'un groupe social.

Il y avait certes déjà eu par le passé des expériences scientifiques et des individus qui s'étaient volontairement coupés de tout référentiel temporel pour étudier les effets de l'isolement sur le corps et sur l'esprit. En 1962, par exemple, le spéléologue Michel Siffre s'était isolé dans une grotte glacée pendant deux mois, et avait étudié ses réactions physiologiques et psychologiques. Trente ans plus tard, en 1993, Maurizio Montalbini, un sociologue italien, avait fait de même en plusieurs périodes pour un total de trois cent soixante-six jours. Tous en sont ressortis avec des séquelles plus ou moins perceptibles. Deep Time fut une expérience inédite, d'une part, du fait de la douzaine de disciplines scientifiques impliquées (sociologie, éthologie, psychologie, neurobiologie, nutrition…), mais également, d'autre part, par son format réunissant quinze équipiers, huit hommes et sept femmes, de vingt-cinq à cinquante ans, de milieux socio-économiques représentatifs de la population française.

C'est fin 2020 que mon ami et camarade de la Société des explorateurs français Christian Clot m'a proposé de participer à Deep Time. Je n'ai pris que quelques heures de réflexion pour lui répondre par l'affirmative avec cette phrase : « J'ai toujours rêvé de donner mon corps à la science de mon vivant. » Après plusieurs mois de tests physiques et psychologiques,

1. www.deeptime.fr

me voilà donc le 14 mars 2021 devant la grille d'entrée de la grotte de Lombrives, dans l'Ariège, avec quatorze autres personnes sélectionnées parmi plusieurs centaines de candidats.

Nous sommes tous prévenus : aucun contact avec l'extérieur, aucune possibilité de savoir quel jour nous sommes… Une seule règle nous est fixée : vivre à notre propre rythme, dormir quand nous en ressentons le besoin, ne jamais utiliser de réveil ou chercher à se faire réveiller et surtout ne jamais réveiller quelqu'un d'autre. Nous sommes officiellement des « timeconautes », qui allons faire un voyage dans le temps !

Le lien social plus fort que le besoin biologique

Des recherches précédentes ont montré que notre rythme circadien[2] influence nos préférences sociales et nos comportements relationnels. Les personnes ayant un chrono type du matin (les « lève-tôt ») sont plus enclines à interagir socialement et à entretenir des relations en début de journée, tandis que celles ayant un chrono type du soir (les « couche-tard ») préfèrent les interactions sociales en soirée. Ces inclinations peuvent avoir des répercussions sur la compatibilité des relations et sur la formation de réseaux sociaux.

Or, dans la grotte, les journées de vingt-quatre heures n'avaient plus aucune signification ; nous parlions dès lors de cycles veille/sommeil, un référentiel temporel *sui generis*. Après sept à huit cycles d'euphorie où le groupe s'est adapté tant bien que mal et a mis en place une organisation, la désynchronisation et la perte de la notion du temps ont fait leur effet. Lorsque vous vous leviez le matin – votre matin –, vous pouviez croiser des camarades qui allaient se coucher et d'autres qui déjeunaient. Les décalages entre les rythmes de chacun n'ont alors fait que croître. Ainsi, la plus longue période de veille sera de cinquante heures, la plus longue nuit de trente-deux heures et le plus long cycle de plus de soixante-douze heures ! Comment s'organiser sans pouvoir se donner une heure de rendez-vous ni définir d'échéance ?

Au fur et à mesure des cycles, nous avons pourtant réussi à réaliser des tâches communes grâce à une resynchronisation du groupe fondée sur la collaboration et l'envie d'être ensemble. En effet, autour d'objectifs communs et de valeurs partagées, les liens sociaux se sont renforcés entre nous. Cela a eu pour conséquence d'ajuster nos cycles circadiens sur les

2. Le rythme circadien est l'horloge interne du corps humain. Il s'agit d'un rythme biologique intégré prenant la forme d'un cycle d'environ vingt-quatre heures et régissant certains processus physiologiques comme le sommeil et l'alimentation.

autres et de pouvoir travailler[3] en équipe. Preuve en est que l'Homme est un animal social capable de modifier ses besoins biologiques pour interagir avec d'autres, en allant parfois jusqu'à des cycles de plus de soixante-dix heures ! Cette expérience a démontré que nos relations avec les autres jouent un rôle crucial dans notre bien-être émotionnel, mental et physique. Les liens sociaux nous fournissent des opportunités d'apprentissage, des ressources pour faire face au stress et un sentiment d'appartenance à un groupe ayant un objectif commun.

Les repères temporels demeurent ainsi essentiels pour structurer notre vie quotidienne. Ils nous aident à orchestrer nos actions avec celles des autres, à établir des routines et à anticiper les événements futurs. Ces repères sont intégrés dans nos systèmes sociaux, culturels et économiques. En leur absence, les individus peuvent rencontrer des difficultés pour s'organiser, pour planifier et coordonner leurs activités, ce qui peut entraver leur capacité à accomplir des tâches et à atteindre leurs objectifs. Ce fut le cas durant l'expérience où nous avons, au moins jusqu'au vingtième cycle, eu d'énormes difficultés à nous mettre au travail, à établir des processus et des méthodes de coordination. Tout cela engendra une démotivation générale jusqu'au sursaut social, une troisième phase, qui s'enclencha à partir de ce vingtième cycle, marqué par une resynchronisation générale.

Cette expérience a confirmé qu'un groupe est bien plus fort que la somme des individus qui le compose. C'est bien notre intelligence collective, ce formidable levier libérateur de créativité et d'engagement, qui nous a permis de faire face à de nombreuses situations inédites et déstabilisantes. Totalement coupés du monde, nous n'avions en effet pas la possibilité de faire appel à l'extérieur ou de « googliser » quoi que ce soit pour trouver une réponse à nos interrogations. L'expédition a également confirmé que la diversité des profils constitue une source de complémentarité des savoir-faire[4] indispensable pour résoudre des problèmes nouveaux. Enfin, la constance du dialogue[5] a évité que les relations ne se dégradent, même dans des conditions de vie spartiates.

3. En complément de l'entretien de notre lieu de vie, nous avions des protocoles scientifiques quotidiens à effectuer pour évaluer les répercussions de l'expérience sur notre corps (perception du temps ; test olfactif, test de mémoire…) et trois missions complémentaires : cartographier la grotte, ramasser les déchets accumulés et référencer des milliers d'inscriptions appelées « glyphes ».

4. Voir à ce sujet la chronique en ligne de Cyril Bouquet, professeur de stratégie et d'innovation à l'International Institute for Management Development de Lausanne, dans la *Harvard Business Review France* : https://www.hbrfrance.fr//chroniques-experts/2019/06/26409-le-secret-des-equipes-innovantes/

5. Voir à ce sujet la chronique en ligne d'Éric Camel, PDG d'Angie, agence de conseil en stratégie digitale et éditoriale, dans la *Harvard Business Review France* : https://www.hbrfrance.fr//chroniques-experts/2019/06/26549-la-communication-interne-alliee-sous-estimee-dans-lengagement-des-salaries/

La mémoire, première victime de la perte du temps

En psychologie, on parle de typologies mémorielles que l'on peut définir de la manière suivante :

- la mémoire sensorielle, la plus immédiate, qui permet une perception très courte (de l'ordre de quelques secondes) des *stimuli* sensoriels, que ce soit visuels, auditifs, olfactifs… ; c'est la première étape du processus de mémorisation ;
- la mémoire de travail, qui est limitée en capacité (environ sept éléments) et en durée (quelques dizaines de secondes sans répétition) ; il s'agit de l'information dont nous sommes conscients à un moment donné ;
- la mémoire à long terme, qui stocke les informations pour une durée potentiellement illimitée. Elle est généralement divisée en deux sous-catégories : la mémoire explicite ou déclarative, qui est celle des faits et événements que nous pouvons consciemment rappeler et verbaliser, et la mémoire implicite ou non déclarative, qui est celle que nous ne pouvons pas verbaliser consciemment, comme les habiletés motrices (par exemple, savoir comment faire du vélo) ou les associations conditionnées ;
- la mémoire prospective, celle des futurs événements ou tâches à réaliser, comme se souvenir de faire les courses après le travail.

Ces différentes typologies de la mémoire ne fonctionnent pas de manière isolée, mais interagissent pour former notre expérience globale.

Durant toute l'expérience, nous devions noter et établir un compte rendu de nos activités et interactions pour fournir aux scientifiques les moyens d'analyser nos comportements et nos habitudes. Nous pouvions le faire en temps réel, mais bien souvent il se réalisait en « fin de journée » (en fin de cycle) ou avant d'aller se coucher. Il fallait donc faire appel à notre mémoire, ce qui s'est révélé être une tâche plus ardue que prévu. De prime abord, nous n'avions pas l'air d'être affectés dans notre capacité à puiser des souvenirs immédiats, mais très rapidement nous nous sommes rendu compte de la difficulté et de l'effort nécessaire pour nous rappeler des événements survenus à peine quelques minutes auparavant. Dès lors, pour vérifier notre propre mémoire ou combler ses absences, nous faisions très souvent l'exercice en groupe en posant les questions suivantes : ai-je mangé avec toi à midi ? te souviens-tu avec qui nous étions ? es-tu certain que ce n'était pas plutôt hier ?

Cette perte de la mémoire de travail a perduré plusieurs jours après la sortie de la grotte. Heureusement, le cerveau étant une machine remarquable d'adaptation, la capacité à la mémorisation est revenue peu à peu.

De l'acceptabilité sociale à ne rien faire

Quand vous êtes hors du temps, vous avez la possibilité de sortir de la « dictature de l'urgence »[6], du culte de l'instantanéité, de l'optimisation du temps et de l'efficience. En perdant nos repères temporels, nous perdions aussi le sentiment de culpabilité que nous connaissons quand nous prenons le temps. Et en ralentissant le rythme, nous avons constaté que nous portions une meilleure attention à la tâche à réaliser et à ses conséquences, et que nos compétences s'en trouvaient décuplées. De plus, l'absence de connexion et le sevrage numérique ont dégagé énormément de temps de cerveau disponible, nous permettant de nous concentrer plus intensément et plus longtemps.

Avec le recul, et ce d'autant plus à la reprise d'une vie normale hors de la grotte, nous nous délections de cette non-activité déculpabilisée et libérée de toute pression sociale, de cet état ayant très mauvaise réputation qu'est l'ennui. Mais un ennui constructif. Il nous a permis d'être en éveil, de prendre du recul et d'être créatifs. Il nous a poussé à fabriquer des choses pour la communauté comme, par exemple, du mobilier pour améliorer le quotidien), à réfléchir à des idées que nous n'avions jamais pris le temps de creuser ainsi qu'à lire. Ces conditions vous permettaient de lire d'une intensité comme jamais connue auparavant. Vous pouviez vous plonger dans un livre puis relever la tête et vous surprendre à avoir lu deux cent cinquante pages sans aucune interruption. Tout simplement parce que vous n'aviez que cela à faire, aucun facteur exogène ne venait perturber votre lecture. « S'ennuyer, quel bonheur ! », comme le dit le psychiatre et docteur en neurosciences Patrick Lemoine[7].

Décider et agir sans hiérarchie et sans temporalité

De nombreuses cultures et sociétés à travers l'Histoire ont expérimenté des formes d'organisation sans hiérarchie traditionnelle ou avec des structures de pouvoir minimisées. Ce fut le cas durant ces quarante jours passés sous terre où notre gouvernance s'est rapprochée de celle de certaines communautés indigènes, comme les tribus amérindiennes et aborigènes, qui ont des structures sociales horizontales plutôt que verticales – les Iroquois, par exemple, avaient un système de prise de décision fondé sur le consensus, où les leaders étaient essentiellement des médiateurs.

6. G. Finchelstein, *La Dictature de l'urgence*, Paris, Fayard, 2011.
7. P. Lemoine, *S'ennuyer, quel bonheur !*, Paris, Armand Colin, 2007.

Ainsi, durant toute la durée de l'expérience, jamais un chef n'a été désigné ou ne s'est autoproclamé tel, mais des leaders successifs et interchangeables ont émergé. Plutôt que de faire usage d'autorité en se référant à une logique hiérarchique, chacun a su faire preuve de recul pour laisser le groupe évoluer, se montrer humble face aux problèmes rencontrés, partager ses expériences et surtout faire confiance à la communauté pour obtenir le meilleur de chacun.

Au-delà des problèmes du quotidien, nous avons parfois été confrontés à des prises de décision cruciales pour l'évolution de notre expérience : gestion de notre nourriture, de nos ressources en eau ou encore de la production d'électricité. Malgré des avis divergents, nous sommes toujours parvenus à prendre une décision consensuelle sans avoir recours au vote pour trancher. Le secret réside dans le fait que nous avions le temps ! Le temps de débattre, le temps de confronter les points de vue, le temps de convaincre l'autre ou que l'autre abandonne avant vous. Cette illusion d'un temps illimité nous a permis *in fine* de toujours trouver un point de convergence dans la prise de décision commune. À l'aune des débats que nous connaissons dans notre pays, de la remise en question de l'autorité politique et de nos institutions, une question émerge : le manque de temps ne serait-il pas l'ennemi de la démocratie et du vivre ensemble ?

Se repérer dans le temps malgré tout

Durant toute l'expérience, nous n'avons eu de cesse d'assouvir notre besoin de connaître le temps grâce à des subterfuges plus ou moins efficaces : détection des passages des chauves-souris, fabrication d'une clepsydre de fortune… Le référentiel temporel était par exemple nécessaire, pour ne pas dire indispensable, pour notre autonomie en énergie. En effet, afin de pouvoir recharger nos piles et nos appareils scientifiques, nous avions à disposition deux vélos fixés à une batterie permettant de produire de l'électricité. En calculant notre consommation « quotidienne », nous avions évalué que chacun de nous devait pédaler environ une heure par cycle. Or, qu'est-ce qu'une heure quand vous êtes hors du temps… ? Comment dès lors recréer un référentiel ? Nous avons donc décidé que chacun effectuerait son tour de vélo avec un livre à la main – afin de faciliter la lecture, nous avons fabriqué un repose-livre en bois sur le guidon – et pédalerait pendant soixante pages.

Même si ne plus être assujetti aux échéances et aux urgences du quotidien permet de libérer la créativité et soulager notre charge mentale, il n'en demeure pas moins qu'à chaque instant nous nous demandions quel jour nous étions. Ce besoin de s'inscrire dans une

temporalité est profondément ancré en l'Homme, indispensable pour ne pas sombrer psychologiquement – l'une des techniques les plus éprouvées de la torture psychologique n'est-elle pas de faire perdre la notion du temps ?

On me demande souvent ce qui a été le plus difficile ou le plus agréable durant ces quarante jours. Tout en oxymore, ma réponse est que le plus difficile a été l'enfermement et que le plus agréable a été ma liberté. J'avais le temps sans pour autant y avoir accès.

PATRICK CLERVOY

LA DIFFICULTÉ À ENVISAGER L'AVENIR

De quoi demain sera-t-il fait[1] ?

Il est impossible d'être spectateur du moment présent de notre existence parce que chaque pensée relative au présent nous a déjà entraîné dans le temps suivant. Tel un fleuve, le temps s'écoule. Inexorablement – six siècles avant notre ère, Héraclite déclarait que l'on ne pouvait pas entrer deux fois dans le même fleuve. Rien n'est fixe. La transformation est la règle. On a tendance à l'oublier.

Le présent est fugitif ; il s'évapore aussitôt qu'on le nomme. Le passé n'existe plus ; on ne peut pas le corriger. Le futur n'existe pas encore, mais il nous préoccupe parce que nous savons que nous pouvons en partie le prévoir et l'infléchir. Notre conscience est ainsi focalisée sur son anticipation.

Une étude psychologique a montré combien notre appareil psychique est mis en défaut lorsqu'il s'agit de nous projeter dans le futur. En 2013, trois psychologues américains ont publié dans la revue *Science* les résultats de leur enquête qu'ils ont intitulés « L'illusion de la fin de l'Histoire ». La notion de « fin de l'Histoire » est ancienne ; on peut la résumer par l'idée qu'il y a, dans chaque domaine, un moment où toutes les choses cesseront de se développer. C'est l'hypothèse d'un achèvement, d'un temps à partir duquel il n'y aura plus de progrès possible. La « fin de l'Histoire » est une étape qui marque, pour une civilisation ou pour une culture, l'arrêt de sa transformation. C'est l'éventualité d'un moment où tout ce qui devait advenir serait advenu. C'est cette notion, bonne ou mauvaise, on ne le sait pas encore, que les trois chercheurs ont explorée. Leur étude montre qu'en ce qui concerne l'Homme, à titre individuel, l'idée d'une fin de l'Histoire est une déformation psychologique qui perturbe son jugement.

L'incapacité à prédire nos changements

À chaque moment de notre vie, nous nous considérons comme arrivés à la fin de notre histoire, comme si notre état présent était un état définitif. Jordi Quoidbach, Daniel Gilbert et Timothy Wilson l'ont mis en évidence

1. Voir l'article du même auteur « La pandémie et la difficulté à envisager le futur », publié le 23 juin 2020 sur le blog *Idées pour aujourd'hui et pour demain* des éditions Odile Jacob.

en interrogeant par questionnaire dix-neuf mille personnes âgées de dix-huit à soixante-huit ans qu'ils ont séparées en deux groupes. Ils ont demandé à chacun de réaliser un autoportrait psychologique : décrire ses traits de personnalité, détailler ses valeurs morales et ses goûts culturels. Ensuite, ils ont demandé au premier groupe de décrire ces mêmes paramètres tels qu'ils étaient dix ans plus tôt, et au second comment ils s'imaginent être dans dix ans. Le but était d'obtenir, pour les comparer, trois autoportraits de chaque personne : au présent, au passé et au futur.

L'information majeure de cette étude a été que, quel que soit leur âge, tous estiment qu'ils changeront peu en comparaison des mutations qu'ils ont déjà réalisées. En clair : nous nous comportons comme si nous étions au point de « fin de l'histoire » de notre vie, comme si nous n'avions plus de potentiel d'évolution.

Quelques exemples. Les personnes âgées de vingt ans estiment qu'elles auront les mêmes goûts alimentaires lorsqu'elles en auront trente, alors que les personnes âgées de trente ans, elles, reconnaissent que les leurs ont beaucoup changé en dix ans, mais considèrent qu'ils n'évolueront pas ou très peu dans les années suivantes. Les trentenaires pensent qu'ils auront toujours les mêmes amis dans dix ans, alors que les quadragénaires indiquent avoir perdu le contact avec la plupart des amis fréquentés dix ans plus tôt. Toutes les personnes interrogées affirment que, dans dix ans, elles seront prêtes à payer deux fois plus pour continuer à écouter leurs musiciens préférés, alors même qu'elles sont réticentes aujourd'hui à envisager de payer ce supplément pour écouter les musiciens qu'elles appréciaient il y a dix ans.

La conclusion est que, d'une manière générale, chaque personne sous-estime sa capacité à changer au fil des ans. Nous sommes incapables d'imaginer que nous serons dans le futur différents de ce que nous sommes aujourd'hui. Nous négligeons l'idée que nous nous serons transformés pour nous adapter.

À quoi sert l'illusion de la fin de l'Histoire ?

Nous sommes devant un constat : nous évoluons en permanence. C'est le caractère adaptatif des êtres vivants. En parallèle, nous constatons un phénomène paradoxal : alors que nous pouvons avoir conscience des changements survenus dans notre personnalité, dans nos valeurs et dans nos priorités sociales, nous sommes incapables de concevoir que nous allons changer tout autant dans le futur.

On peut regarder l'illusion de la fin de l'Histoire comme un phénomène négatif, considérer que c'est un aveuglement qui nous induit en erreur dans les décisions que nous prenons aujourd'hui parce que nous orientons

nos actions vers l'illusion de ce que nous serons dans le futur et que nous ne pouvons que nous tromper. À l'opposé, on peut envisager ce phénomène comme nécessaire pour maintenir une tension psychique vers l'avenir. Si on nous expliquait aujourd'hui que nous serons très différents dans le futur, sans connaître ces différences, nous serions tétanisés, dans l'impossibilité de faire des choix, incapables d'engager une action plutôt qu'une autre, parce que nous ne saurions prendre une décision sans avoir une image possible de l'avenir, et que le seul avenir imaginable est la projection dans le futur de ce que nous sommes aujourd'hui.

Avoir confiance dans ses capacités d'adaptation

L'avenir est comme un mirage qui s'estompe à mesure que l'on s'en approche et qui se reporte plus loin pour dessiner une nouvelle image. Nul ne peut dire s'il sera pire ou meilleur. La seule certitude est qu'il sera différent de ce que l'on peut imaginer aujourd'hui. Max Gallo ne reconnaissait qu'une seule loi dans l'Histoire : la surprise. Les biologistes, eux, n'admettent qu'une loi de la nature : la continuité de la vie à travers sa transformation. Dans l'idée de changement, il y a un optimisme de fond : nous avons les capacités à nous adapter aux surprises.

Dans son roman *La Parabole du semeur*, Octavia Estelle Butler écrit : « Tout ce que tu touches, tu le changes. Tout ce que tu changes te change[2]. » Si on suit les réflexions précédentes, la personne qui aura fini la lecture de cet article ne sera plus la même que ce qu'elle était lorsqu'elle l'a débutée. On peut supposer qu'elle aura appris quelque chose qui lui sera utile. Conclusion : laissons les bonnes surprises advenir !

2. O. E. Butler, *La Parabole du semeur*, traduction française, Paris, Le Diable Vauvert, 2020.

POUR NOURRIR LE DÉBAT

LOAN PEUCH

1948. L'ARMÉE ET SON IMAGE À TRAVERS *UN DÉFILÉ DE TROUPES FRANÇAISES AUX TUILERIES*

Aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, à l'heure du conflit indochinois, l'armée multiplie les défilés au cœur de la capitale. Il s'agit pour elle de faire état de sa force et de sa solide cohésion alors qu'elle est en complète reconstruction technique et morale. Le défilé est en effet une sorte de consécration sociale de l'engagement, qui donne aux jeunes recrues l'occasion d'affirmer une appartenance tout en « s'engage[ant] physiquement et moralement à servir »[1]. Plus encore, c'est une *catharsis* du regard, un moyen de fondre dans la masse un désir pour l'autre, pour son corps et pour ce que ce dernier représente, une figure tutélaire rassurante et protectrice, ce que met en lumière Odile Roynette lorsqu'elle écrit que l'enveloppe corporelle du soldat participe à l'« exhibition du corps viril que l'uniforme met en valeur aux yeux de ceux et, plus encore, de celles qui le regardent »[2]. C'est bien là le message que souhaite diffuser l'armée, déterminée à faire accepter son nouveau visage. La démonstration physique et visuelle d'une force renaissante dont les Français doivent être fiers.

Pour appuyer le message, les défilés sont filmés par le service cinématographique des armées afin de pouvoir être projetés aux actualités et être ainsi vus par un maximum de spectateurs. Le 6 juin 1948 est tourné *Un défilé de troupes françaises aux Tuileries*[3], qui se tient dans le contexte des troisièmes commémorations du débarquement allié en Normandie, devant une tribune présidentielle, et qui se conclut par une démonstration sportive. Le titre est vague – il indique simplement « troupes françaises » –, mais la description annotée fait état de « formations prémilitaires », offrant une perspective intéressante sur ce genre d'événement. Ne défilent donc pas uniquement des forces professionnelles, rodées, au passé glorieux, mais également des « bleus », des nouveaux venus peu ou pas habitués à la démonstration publique.

L'apprentissage d'une certaine représentation sociale, le fait de se fondre en un « corps » social compact fait partie intégrante de la formation militaire et est indispensable à la bonne réception des sorties publiques.

1. J. Assier-Andrieu. « La force symbolique de l'uniforme. La tenue des commissaires des armées », *Inflexions* n° 40, 2019, pp. 95-101.
2. O. Roynette, « L'uniforme militaire au XIXe siècle : une fabrique du masculin », *Clio. Femmes, genre, histoire* n° 36, 2012.
3. Opérateur inconnu, *Un défilé de troupes françaises aux Tuileries*, 1948, 35 mm, © SCA/ECPAD/Défense/act 2251.

« Faire corps, être corps, c'est renforcer la soudure contre les failles des groupes internes, que le groupe colmate, […] c'est engager une lutte contre l'ennemi projeté à l'extérieur et contre qui garantit la réunion, organisée sous l'égide et la tutelle d'un idéal[4]. » Ce processus peut se définir comme l'expression d'« une ambition personnelle pour servir une ambition collective »[5]. Une ambition qui, en 1948, est soumise à bien des bouleversements. Le bien-fondé d'un tel engagement se voit alors en effet remis en cause par le souvenir encore prégnant d'une défaite humiliante, mais également par l'état général de l'armée post-conflit et par son histoire coloniale. La mise sur pied de régiments jeunes, ambitieux et vivifiants s'impose comme un impératif, et cette date du 6 juin permet d'introduire une certaine idée de la relève en attente du défilé, bien plus démonstratif celui-là, du 14 juillet.

En ne présentant pas de véhicules, le défilé de ce 6 juin 1948 donne la priorité aux troupes légères, à l'infanterie, cette dernière prenant ici toute la lumière. L'armée se matérialise dans ce qu'elle comporte de plus tangible, de plus reconnaissable : les troupes au sol, dont il est possible de scruter visages et émotions, auxquelles chacun peut s'identifier, voire sur lesquelles ont peut projeter un idéal héroïque. L'armée, qui entretient des « relations tumultueuses [avec la] nation »[6], souhaite rallier l'opinion à sa cause et ce ralliement passe en grande partie par l'aspect plastique, tangible des images que l'on présente au public. Le nouveau visage est celui du pays, de l'armée en général et du soldat en lui-même. Monique Castillo précise ce point : « Le corps professionnalisé du soldat est celui dans lequel l'opinion publique perçoit l'image de sa sécurité, il est aussi le signe dont nous attendons des réponses innovantes à des défis qui n'ont pas encore de nom[7]. » Ainsi, un défilé est l'occasion idéale pour l'armée de montrer au plus grand nombre ses multiples transformations opérées dans l'après-guerre, et pour le grand public d'apprécier ce qu'il voit et ce qu'il entrevoit.

La démonstration d'une nouvelle identité militaire s'accompagne donc d'une esthétisation de la jeunesse présentée à la population comme une relève à la fois physique, morale et sacrificielle dans un temps particulièrement troublé. Le film insiste sur la perfection des mouvements effectués, les rangs serrés et la jeunesse des hommes qui défilent, promesse d'une génération à la hauteur d'une histoire glorieuse. L'humiliation de juin 1940 est peu à peu éclipsée par la victoire du

4. R. Käes, « La métaphore du corps dans les groupes. Les réciprocités métaphoriques du corps et du groupe », *in* G. J. Guglielmi et C. Haroche (dir.), *L'Esprit de corps, démocratie et espace public*, Paris, PUF, 2005, p. 107.
5. D. Menaouine, « Une décision personnelle pour servir une ambition collective », *Inflexions* n° 46, 2021, pp. 81-86.
6. B. Jankowski, « L'opinion des Français sur leurs armées », *in* É. Letonturier (dir.), *Guerres, armées et communications*, Paris, CNRS Éditions, 2017, p. 81.
7. M. Castillo, « Le corps collectif du soldat », *Inflexions* n° 3, 2009, pp. 127-141.

8 mai 1945, en partie initiée par le débarquement allié ici commémoré[8], auquel des Français, avec l'armée française de libération, participent[9].

Bien que le film soit court (une minute et quarante-deux secondes), il permet une analyse des différentes forces en présence. Une gradation viriliste fait de cette archive un témoignage passionnant. Il s'ouvre sur un défilé de jeunes hommes dont la formation paraît à peine entamée. Le spectateur peut les imaginer exfiltrés de leur centre de formation. Sont ainsi présentés au public des corps à l'aube de profonds bouleversements dont la pratique sportive est l'un des piliers. « Tous les retours d'expérience contemporains attestent que si l'aguerrissement physique n'est pas un but en soi, il reste néanmoins la pierre angulaire de la formation du soldat. En effet, il doit progressivement, avec méthode et répétitivité, placer le soldat dans les conditions physiques les plus proches de celles du combat. Cette notion de progressivité est essentielle pendant la formation initiale, moment de fragilité pour le jeune engagé[10]. »

Ces jeunes soldats sont suivis par d'autres, qui défilent torses nus ; leur présence annonce la séquence sportive à venir. Ce petit groupe athlétique, mené par trois supérieurs en uniforme, incarne le lien entre représentation militaire et démonstration sportive à visée purement esthétique. Une exhibition qui fait de ces derniers un corps unique, un et indivisible. L'armée ainsi présentée apparaît comme un « groupe d'appartenance »[11], un « collectif de combat [dont] l'individu [serait] membre, mais aussi comme un individu membre d'une famille »[12], notions alors cruciales pour de jeunes recrues. Vient ensuite une fanfare, touche protocolaire supplémentaire d'un monde militaire dans lequel l'uniforme rappelle au spectateur des souvenirs passés de campagnes glorieuses. Cet anachronisme relatif, « syncrétisme entre être et paraître »[13], témoigne d'une certaine façon d'envisager le combat : « Nul doute qu'une troupe bien habillée, armée et protégée, remarquablement soignée, convenablement nourrie et payée possède un avantage moral pour affronter un ennemi souvent soutenu par ses seules armes usuelles et ses convictions d'un autre âge. […] Il ne faut sûrement pas négliger le facteur moral que représente un équipement de qualité[14]. » Un facteur moral qui se mêle aux équipements modernes.

8. En partie, car la pression soviétique sur le front Est est également très forte et que les Soviétiques sont les premiers à entrer dans Berlin. Mais l'ouverture d'un troisième front à l'Ouest est une réalisation majeure des forces alliées occidentales, ayant permis, justement, le soulagement des forces russes.
9. Voir O. Wieviorka, *Une histoire de la Résistance en Europe occidentale*, Paris, Perrin, 2017, p. 317.
10. F.-R. Legrier et G. Venard, « Métamorphoses », *Inflexions* n° 12, 2009, pp. 103-116.
11. A. Augé, « Identité militaire *vs* identité professionnelle. Les stratégies de reconnaissance dans l'armée », *Éducation permanente* n° 222, 2020, pp. 169-178.
12. X. Pineau, « Commandement et forces morales », *Revue militaire générale* n° 56, 2020, pp. 13-20.
13. J.-M. Mantin, « En uniforme : être et paraître », *Inflexions* n° 12, 2009, pp. 47-57.
14. *Ibid.*

Viennent ensuite les troupes de montagne, avec skis et tartes. L'opérateur se permet ici un angle intéressant : une contre-plongée entre deux lignes, qui renforce l'impression de masse et de force. Les différentes troupes défilent ensuite, le montage en mettant certaines en lumière à plusieurs reprises – les troupes alpines et les jeunes en école, en débardeur et béret, la filiation entre les vétérans et leurs jeunes doubles pleinement exposée. Le lien entre l'armée installée, fière de défiler, et sa relève se tisse alors. Enfin, une séquence sportive très courte – elle dure moins de dix secondes – montre des hommes en tenue de campagne, délestés d'un uniforme trop sophistiqué pour un habit plus léger, effectuant des roulades et des sauts par-dessus leurs camarades. L'accent est alors mis sur leur performance et non sur leur capacité à se démarquer individuellement : le groupe prévaut dans l'effort ainsi consenti. L'ensemble donne une impression de légèreté et d'insouciance. La jeunesse des corps et des visages, les musculatures encore peu développées et l'inexpérience du feu supposée offre à ce document un grain de pureté intéressant.

Ces jeunes recrues font alors figure de remède moral et physique aux maux d'une France militaire malmenée. « Les périodes d'après-guerre se caractérisent fréquemment par la perte d'intérêt d'une grande partie de la population pour les problèmes de défense et, en conséquence, par une dégradation de la situation matérielle et morale des armées[15]. » Sans chercher la « banalisation »[16] de la condition militaire, l'armée se doit de la rendre attractive sans pour autant l'ancrer pleinement dans la vie civile normale. Cela doit rester un métier à part, sujet à la valorisation des pairs, à l'exaltation et à la découverte de soi dans un monde extrêmement codifié imposant une « clarté hiérarchique »[17] pouvant s'avérer rassurante.

15. A. Valtaud, « La condition militaire en France de 1945 à nos jours », *Revue Défense nationale*, vol. 808, n° 3, 2018, pp. 20-28.
16. *Ibid.*
17. C. Coton, « Luttes de prestige entre pairs. Le cas des officiers de l'armée de terre », *Sociétés contemporaines* n° 72, 2008, pp. 15-35.

XAVIER RIVAL

LES DEUX CORPS DU CHEF

Qu'est-ce qu'un chef ? La question n'est pas nouvelle et est régulièrement abordée par nombre d'officiers dans des récits souvent autobiographiques détaillant même parfois la liste des bonnes pratiques à suivre. L'exercice du commandement s'inscrit en effet dans la réalité des combats et ne pourrait se satisfaire d'une réflexion purement théorique. Quel intérêt peut alors présenter une analyse philosophique de la chose ?

Bien entendu, pour la philosophie, la question de l'exercice du commandement ne peut être considérée comme centrale[1]. Mais la guerre n'en est pas moins consubstantielle de la condition humaine. L'action de décider, en vertu de l'autorité que l'on détient, face à des événements potentiellement tragiques a donc naturellement été interrogée[2] par de nombreux philosophes, mais aussi par des anthropologues et des sociologues[3]. Il ne s'agit pas de dresser ici un inventaire précis ou de dégager des règles théoriques qui devront être appliquées scrupuleusement, mais d'identifier un principe suffisamment clair capable de guider ceux qui s'engagent sur la voie difficile du commandement.

Intéressons-nous à la pratique avant de pousser plus loin notre analyse. Et observons les cérémonies, indissociables de la vie militaire – cela est vrai pour la très grande majorité des civilisations et des époques. Elles sont des constituants importants, voire primordiaux, des institutions militaires. Lors de la relève de la garde devant Buckingham Palace à Londres ou Gyeongbokgung Palace à Séoul, on assiste à des rituels visuellement assez similaires, au son de la musique et des tambours. Tout y est parfaitement ordonné et ne laisse aucunement place au hasard.

Très régulièrement, pour des raisons diverses, les soldats se rassemblent devant leur chef. Qu'ils défilent à sa rencontre ou, qu'au contraire, ce soit lui qui s'avance vers ses troupes, celui-ci peut constater un changement de perspective qui ne peut manquer de le surprendre. D'abord éloigné de ses subordonnés, il aperçoit une masse humaine compacte très homogène[4]. Mais à mesure qu'il se rapproche, il distingue des individus particuliers. Ce sont les corpulences et les visages qui diffèrent d'abord, puis les grades, et enfin les décorations et les insignes d'unités.

1. Bien qu'elle ait été abordée par Platon dans *La République* par exemple.
2. Parfois de manière indirecte par l'intermédiaire d'autres notions plus générales comme l'honneur, le courage, la vertu…
3. Pour n'en citer que quelques-uns : Xénophon, Socrate, Platon, Aristote, Sun Tzu, Machiavel, Clausewitz, Proudhon, Trotski, Freud, Bergson, Levinas, Mounier, Weil, Arendt, Sartre, Jankélévitch, Mendel…
4. Descartes, *Méditations métaphysiques, méditation seconde*, § 10-14, 1641 : « Que vois-je de cette fenêtre sinon des chapeaux et des manteaux, qui peuvent couvrir des spectres ou des hommes feints qui ne se remuent que par ressorts ? »

Le chef fait ainsi l'expérience d'avoir face à lui un groupe formé d'individus très différents les uns des autres, pouvant être considérés comme « uniformes » et donc dans un sens « interchangeables », ou comme « uniques » et rassemblés sous la même tenue. Car l'uniforme, c'est bien ce qui rend semblable, d'autant que l'uniforme ne l'est pas non plus complètement, renforçant ainsi les différences entre les individus (grades, décorations, insignes). Et la vie militaire laisse tout le loisir de découvrir dans leur singularité ceux qui se cachent sous l'habit, qu'ils soient « supérieurs », « camarades » ou « subordonnés », alors que les situations les plus extrêmes pourraient apparaître. Car c'est bien la responsabilité du chef et de ses soldats que d'aller au-devant des plus grands dangers, de tuer et d'affronter la mort si nécessaire. Et c'est au chef de guider le groupe d'individus dont il a la charge. C'est lui qui ordonne de sortir de la tranchée. Mais c'est lui aussi qui se retrouve face au cercueil de celui qu'il n'aura pas ramené vivant et dont la vie, unique, vient de s'arrêter[5].

Lorsque le chef passe en revue ses hommes, il fait l'expérience de ce principe clair et simple, de ces « deux corps »[6], chacun d'une nature différente. Il est le chef parce que la communauté l'a décidé (elle a choisi d'en avoir un sans pour autant l'avoir désigné nécessairement, sa nomination restant de la responsabilité d'une autorité supérieure), mais aussi parce que chacun de ceux qui sont sous ses ordres le reconnait comme tel et ne veut pas le décevoir[7], sentiment dépendant aussi de l'investissement qu'il va consacrer à chacun de ses subordonnés. L'art du commandement consisterait alors à s'assurer que ces deux natures, sociale et charismatique, se renforcent lorsqu'il faut affronter les circonstances les plus graves.

Force du groupe et initiative individuelle

Comme le rappelle Bergson, on obéit d'abord par habitude. Peu importe finalement qui est le chef, quels sont ses qualités et ses défauts : le commandement part de la place qu'il occupe, à la tête du groupe. Cette hiérarchie, impersonnelle, définit un ordre qui apparaît comme une force de rappel exerçant une pression constante sur la volonté

5. À cet égard, la construction de monuments aux morts honorant chaque soldat est une pratique assez récente en France. Le plus ancien mémorial est l'arc de triomphe de la porte Désilles, construit entre 1782 et 1784 à Nancy pour commémorer « ses enfants morts pour l'indépendance de l'Amérique » à la bataille de Yorktown en 1781.
6. En référence à l'ouvrage d'Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge* [1957], Paris, Gallimard, 1989. Il y aurait donc peut-être deux manières de se tenir pour le chef.
7. Plus précisément, Gérard Mendel parle de « sentiment abandonnique », de culpabilité et d'endopsychisme dans *Une histoire de l'autorité. Permanences et variations*, Paris, La Découverte, 2002.

de chacun des individus du groupe pour le ramener à la place qui est la sienne[8]. L'idée du pendule est évoquée pour bien insister sur la pesanteur du cadre hiérarchique. Pour Gérard Mendel, qui analyse la thèse défendue par Hannah Arendt, cette force est extérieure aux individus et résulte du pouvoir des institutions ou d'une idéologie par exemple[9].

Rassembler des individus au sein d'un même groupe procure de nombreux avantages, notamment depuis que les combattants sont disposés en rangs serrés suite à la révolution hoplitique en Grèce[10]. À condition que l'on maîtrise l'organisation et la conduite des opérations, la coordination des actions individuelles permet de peser davantage sur l'ennemi. Jules Roy, alors navigateur, en fait le constat pendant la Seconde Guerre mondiale dans *La Vallée heureuse* : « Douze cents bombardiers lourds se gardaient soigneusement de toute fantaisie comme de tout acte d'intelligence personnelle dans l'attaque proprement dite. À ce moment de la guerre aérienne, aucun choix ne leur était laissé. » L'esprit de corps contribue également à la maîtrise des comportements alors que chacun est jeté dans la fureur des combats, en proie aux émotions les plus fortes (peur, haine, vengeance, colère, sidération…). Car il faut limiter l'emploi de la force afin que jamais elle ne tourne à la violence aveugle, qui ne ferait qu'alimenter une montée aux extrêmes selon la vision développée par Carl von Clausewitz.

Mais sous les masques de la hiérarchie se cachent aussi des individus. Le commandement est l'affaire d'une relation entre deux personnes. L'autorité a alors son fondement dans « un acte d'acceptation et de reconnaissance ». Le chef est considéré comme « supérieur en jugement et en perspicacité », car « il voit les choses de plus haut, […] parce qu'il est plus expert, […] parce qu'il en sait davantage ». Cette reconnaissance est un acte de « liberté et de raison »[11]. Accepter, en son for intérieur, de suivre les ordres et de partir au combat est donc un acte volontaire, qui résulterait peut-être d'une certaine forme d'amitié, comme l'explique Pierre Clostermann dans *Le Grand Cirque* : « La guerre, pour nous, ce n'était pas la course désespérée, baïonnette au canon, de milliers d'êtres humains suant de peur, se poussant mutuellement et se soutenant dans le massacre anonyme et forcé. Pour nous, c'était l'acte volontaire, individuel, prévu, scientifique, du sacrifice. »

8. H. Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* [1932], chapitre 1 « L'obligation morale », Paris, PUF, « Quadrige », pp. 1-2.
9. G. Mendel, *op. cit.*
10. J.-N. Corvisier, « La guerre dans le monde grec antique », *in* Ph. Guisnard et C. Laizé (sd), *La Guerre et la Paix*. Paris, Ellipses, 2022, pp. 77-94.
11. H.-G. Gadamer, *Vérité et Méthode* [1960], Paris, Le Seuil, 1996, pp. 300-301.

Cette « abnégation des individus au profit de l'ensemble »[12] procède d'une croyance et d'une confiance mutuelle entre le soldat et son chef. En effet, ce sont bien les soldats qui combattent et qui ont une place centrale dans la décision et la conduite de la guerre. La réalité est bien trop changeante pour pouvoir y plaquer des concepts généraux depuis le haut de la hiérarchie militaire. Le chef s'appuie sur ses subordonnés, sur leur coup d'œil, sur leur analyse de la situation pour saisir les occasions de prendre l'avantage sur l'ennemi. Pendant la guerre de 1870, le haut commandement prussien, sous les ordres de Helmuth von Moltke, avait souligné cela au travers du concept de la *Auftragstaktik*. Cette idée sera reprise par Charles de Gaulle dans *Le Fil de l'épée*. Il y soulignait en effet la nécessité que chacun à son échelon « veuille agir par lui-même » afin que « chaque problème [soit] traité sur place ». Pour Karl-Heinz Frieser[13], cette grande autonomie des individus allait malheureusement faire la différence en 1940. Aujourd'hui encore, les pays anglo-saxons continuent à mettre en avant les qualités du *mission command*[14].

Gérard Mendel présente une thèse intéressante dans son *Histoire de l'autorité*. L'autorité procéderait d'une double nature : « sociale » (tenant de l'identification d'un homme à une cause générale), d'une part, et « charismatique et interpersonnelle »[15], d'autre part. Comme le souligne également Simone Weil, de manière inverse, l'obéissance est de deux espèces : « Obéissance à des règles établies et obéissance à des êtres humains regardés comme des chefs[16]. » Le chef serait donc l'incarnation d'une autorité traditionnelle et en même temps d'une autorité résultant de la qualité d'une relation intersubjective entre lui et chacun de ses subordonnés.

Cérémonie et réalité des combats

Intéressons-nous de nouveau aux cérémonies militaires, et plus précisément à leur nature, en ouvrant *L'Aventure, l'Ennui et le Sérieux* de Vladimir Jankélévitch, qui n'évoque pas la guerre mais l'alpinisme. Jankélévitch y parle d'aventures qui peuvent s'avérer mortelles, où l'homme est englobé dans « l'aventure comme dans un destin » où ce qu'il appelle le sérieux prévaut. Il explique qu'étant donné l'imprévisibilité des

12. Ch. de Gaulle, *Le Fil de l'épée* [1932], Paris, Perrin, « Tempus », 2015, p. 34.
13. K.-H. Frieser, *Le Mythe de la guerre éclair. La campagne de l'Ouest de 1940*, Paris, Belin, 2015.
14. Comme l'évoque la British Army dans le document « UK Land Power. Joint Doctrine Publication 0-20 », p. 19.
15. G. Mendel, *ibid.*, p. 104.
16. S. Weil, *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain* [1949], Paris, Gallimard, « Folio essais », pp. 23-24.

circonstances, « la région de l'aventure, c'est l'avenir »[17]. Les combats sont clairement des aventures mortelles dont l'issue est incertaine. Tout cela est bien connu.

Mais Jankélévitch explique ensuite que les œuvres artistiques, en revanche, sont en fait des aventures esthétiques où le jeu est prédominant, où « l'homme assiste, en spectateur, au défilé de la passionnante imagerie »[18]. On comprend alors que les défilés militaires ne comportent plus aucune incertitude et inscrivent dans le marbre de la tradition la gloire des combats qui appartiennent dès lors au passé mythifié. En somme, pendant une cérémonie, le chef donne le sentiment de maîtriser le groupe face aux événements, voire de contrôler les événements eux-mêmes.

Les grands chefs militaires n'hésitent d'ailleurs pas à, parfois, cultiver un certain côté théâtral, même sous le feu. Peu importe ce qui pourrait arriver, il faut donner au groupe le sentiment qu'il réagira de la manière prévue. Et c'est exactement l'impression qui se dégage d'un défilé militaire, qu'il soit à pied, à cheval ou aérien. Tout est « mécanique », tout se déroule à la perfection. La répétition des gestes participe d'une certaine rigidité voire d'une sclérose physique. Mais il est évident que nous n'assistons pas à des combats réels lors d'une cérémonie militaire, même si certaines sont des reconstitutions historiques très fidèles comme, par exemple, *Trooping the Colour* au Royaume-Uni. Au point que Léon Tolstoï ressente la nécessité d'expliciter la distinction entre les deux au début des *Récits de Sébastopol* : « Ce ne sera pas la guerre avec ses dehors réguliers, séduisants et brillants, avec accompagnement de musique et de tambours, avec drapeaux déployés et généraux qui caracolent que vous aurez sous les yeux, mais la guerre sous sa forme réelle, le sang, les souffrances, la mort[19]. »

Poussons plus loin encore le raisonnement en nous appuyant sur *The Face of Battle* de John Keegan[20]. C'est tout un ordre qui est cultivé dans les écoles de formation initiale au travers d'une standardisation des relations interpersonnelles, d'une manière de s'exprimer et d'interpréter une carte en utilisant des symboles convenus. Et tout cela n'a finalement que peu à voir avec ce à quoi seront confrontés ces futurs officiers sur le champ de bataille, car ce n'est peut-être qu'à la guerre que le chef peut s'affirmer.

Mais alors, quelle utilité ? Certains y voient une discipline nécessaire. Même si les ordres ne dessinent qu'un cadre général, ils doivent être appliqués scrupuleusement. Répéter ses gammes est indispensable avant d'envisager toute improvisation. D'autres arguent que cette rationalisation de la guerre est essentielle si on veut pouvoir la saisir, la penser afin de

17. V. Jankélévitch, *L'Aventure, l'Ennui et le Sérieux* [1963], Paris, Flammarion, « Champs essais », 2017, p. 11.
18. *Ibid.*, p. 31.
19. L. Tolstoï, *Les Récits de Sébastopol*, [1855], Paris, Payot, « Petite Biblio Histoire », 2019, pp. 17-18.
20. J. Keegan, *The Face of Battle*, London, Cox & Wyman Ltd, 1976, pp. 19-23.

mieux s'y préparer. Il est important de s'appuyer sur des « idées » certes assez différentes de la réalité, mais essentielles car elles permettent de figer les événements afin de mieux exercer son entendement. Enfin, lier les événements suivant une causalité claire, presque mécanique – le chef donne un ordre, les subordonnés exécutent –, c'est aussi mieux accepter les conséquences tragiques qui pourraient survenir. Difficile de penser pouvoir s'en remettre, même partiellement, à la fortune lorsque l'on est prêt au sacrifice suprême.

Pour Norman Dixon, dans *On the Psychology of Military Incompetence*, cette recherche d'ordre est naturelle. Quand l'incertitude augmente, le groupe a comme réflexe d'assurer sa survie en privilégiant l'ordre apparent et les chefs autoritaires. Il s'agit d'éviter la désintégration du groupe, quitte à interdire toute initiative individuelle, trop aléatoire, pourtant garante de la victoire finale[21]. Le rôle du chef serait donc de lutter contre cette tendance en garantissant la liberté d'action de tous les échelons, même sous le feu, en protégeant quoi qu'il arrive les deux corps du chef.

La *mètis* comme qualité cardinale du chef

Commander, c'est décider. C'est considérer que l'on a suffisamment d'informations pour agir, ou plutôt que, étant donné la nécessité d'agir pour faire face aux circonstances, il est indispensable de prendre un certain risque en acceptant d'agir sans attendre d'en savoir davantage. Commander a donc un lien étroit avec le temps en s'inscrivant résolument dans l'instant présent.

Lorsque le chef décide, il doit comprendre la réalité qui l'entoure, mais aussi, et surtout, le groupe et chacun des individus qui le compose. L'une des difficultés majeures du commandement vient du fait que cette réalité est extrêmement dynamique car foncièrement humaine. Le chef tente d'appréhender la façon dont ses hommes pensent, réagissent, souffrent ou sont exaltés. Charles de Gaulle résume cela de manière limpide en disant que « l'action, ce sont les hommes au milieu des circonstances »[22].

Le chef doit ainsi s'identifier à la réalité du groupe. Pour Bergson, cette empathie repose sur l'intuition, notion que reprend Charles de Gaulle dans *Le Fil de l'épée*, qui résulte d'une combinaison entre l'intelligence, qui « procure la connaissance théorique, générale, abstraite de ce qui est », et l'instinct, qui « en fournit le sentiment pratique, particulier, concret »[23]. Les deux corps du chef réapparaissent. La connaissance passe

21. N. Dixon, *On the Psychology of Military Incompetence*, Pimlico, 1976, pp. 176-188.
22. Ch. de Gaulle, *Vers l'armée de métier* [1934], Paris, Presses Pocket, 1963.
23. Ch. de Gaulle, *Le Fil de l'épée, op. cit.*, p. 40.

par le groupe, garant de la tradition, des savoirs passés, de l'expérience accumulée par des générations de combattants, d'une forme de pesanteur conservatrice. L'intelligence permet d'anticiper ce qui pourrait arriver en esquissant différents *scenarii*, en planifiant de possibles réponses. En revanche, l'initiative individuelle permet de répondre à l'imprévisibilité, de s'adapter en somme. C'est l'individu qui, par exemple, fait prendre conscience au groupe qu'une réforme est nécessaire, qu'il faut penser le futur d'une manière différente. Les choses sont bien entendu plus compliquées, car le groupe mis en mouvement par l'individu sait aussi prendre le relais de son action qui ne peut que s'épuiser dans le temps long, et l'instinct peut aussi receler une part d'archaïsme. Le groupe et l'individu interagissent, sous le contrôle du chef. Dans *Le Prince*, Machiavel conseille aux futurs chefs d'être lion et renard, de faire preuve de force et de ruse à la fois.

On retrouve également cette tension entre, d'un côté, « le domaine de l'être, de l'un, de l'immuable, du limité, du savoir droit et fixe et, d'un autre, le domaine du devenir, de l'instable, de l'illimité, de l'opinion biaisée et flottante », qui avait déjà été identifiée dans la Grèce antique. Être en mesure d'opérer un « continuel jeu de bascule, d'aller-retour entre [ces] pôles opposés » est ce qui caractérise la *mètis*. En effet, « l'homme à la *mètis* se montre, par rapport à son concurrent, tout à la fois plus concentré dans un présent dont rien ne lui échappe, plus tendu vers un avenir dont il a par avance machiné divers aspects, plus riche de l'expérience accumulée dans le passé »[24].

Cette observation est corroborée par la défaite des Troyens face aux rois grecs. Dans le camp troyen, on n'écoute pas Polydamas, pourtant plein de sagesse car capable de « voir ensemble le passé et l'avenir ». Comme le rappelle Homère dans l'*Iliade*, on préfère Hector, « oublieux du passé, aveugle à l'avenir, […] tout à la haine et au combat, [qui] n'est plus qu'une tête légère, entièrement livrée aux vicissitudes de l'événement »[25]. Tout s'éclaire lorsque l'on se rappelle que de l'union de Zeus et de Mètis est née Athéna, déesse de la guerre, de la sagesse et de la stratégie militaire, mais aussi déesse des artisans et des artistes qui possèdent une connaissance pratique des choses. Elle ne doit pas être confondue avec Arès, également dieu de la guerre, mais connu pour son caractère brutal car incapable de faire preuve de *mètis*. Athéna prend parti pour les Achéens alors qu'Arès soutient Troie, qui ne pourra qu'être vaincue.

24. M. Détienne et J.-P. Vernant, *Les Ruses de l'intelligence* [1974], Paris, Flammarion, « Champs essais », 2018, p. 27.
25. *Ibid.*, p. 31

Du juste dosage entre discipline collective et initiatives individuelles

Les questions d'autorité ont été abordées par de nombreux philosophes. Pour le sociologue Max Weber, seules les formes de domination présentant un caractère rationnel (reposant sur les règlements), traditionnel (reposant sur la légitimité des habitudes contractées par le groupe) et charismatique (attaché à la valeur exemplaire du chef) sont légitimes[26]. Charles Péguy, lui, parlait d'autorité de compétence, fondée sur la raison, qu'il distinguait de l'autorité de commandement, qui ne l'est pas[27]. Ces approches sont différentes de celle évoquée par Gérard Mendel, mais pas nécessairement opposées. En effet, à chaque fois, les sources de l'autorité semblent être d'ordre « sociologique » et « psychologiste »[28].

Il en résulte que l'exercice du commandement, qui donne la possibilité au chef d'agir sur une « réalité indépendante » offrant « une résistance absolue »[29], n'en est pas moins extrêmement fragile, car soumis à des « variations soudaines » que « ni la nature humaine ni la sociologie la plus fine » ne peuvent vraiment expliquer[30]. Toute application extrême d'une forme d'autorité par rapport à une autre serait destructrice. Trop privilégier la dimension « charismatique et interpersonnelle » conduirait à une discussion niant tout rapport hiérarchique, pouvant dériver et prendre la forme d'une séduction, affaiblissant la force que le groupe procure à l'individu. Et à favoriser la dimension « sociale », l'individu est soumis à l'autoritarisme du chef et à la bureaucratie du groupe, à une « pesante et grinçante machinerie »[31] comme l'évoquait Charles de Gaulle. Ainsi, la discipline mécanique des corps lors d'une cérémonie ne doit en aucun cas participer d'une sclérose intellectuelle des esprits, notamment sur le champ de bataille.

Le chef guide le groupe dans le présent. Il décide en rassemblant les savoirs passés et en s'appuyant sur l'instinct individuel, sur cette vision qui permet de sentir l'avenir. Dans *La Notion de l'autorité*[32], Alexandre Kojève présente quatre types d'autorité : celle du père, celle du maître, celle du chef et celle du juge. Il montre aussi que le temps a la valeur d'une autorité : passé, avenir, présent.

26. M. Weber, *Économie et Société* [1921], Paris, Pocket, 2008, pp. 285-286 et pp. 289-290.
27. Ch. Péguy, *Conférence à l'École des hautes études sociales. De l'anarchisme politique. Œuvres en prose complètes*, tome I, 1904, p. 1802.
28. B. Jolibert, *L'Autorité et ce qu'elle n'est pas*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 3.
29. E. Levinas, *Liberté et Commandement* [1994], Paris, Le Livre de poche, « Biblio essais », p. 33.
30. B. Jolibert, *op. cit.*, p. 3.
31. Ch. de Gaulle, *Le Fil de l'épée, op. cit.*, p. 71.
32. A. Kojève, *La Notion de l'autorité*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 2004, pp. 118-131.

La *mètis* n'a jamais vraiment été conceptualisée, mais apporte un éclairage particulièrement rafraîchissant. Alors que l'individu permet au groupe de se porter vers l'avant, celui-ci invite le chef à la prudence. « Pour toute une tradition, le jeune, par défaut de *mètis*, a l'esprit ballotté au gré des circonstances, comme le char et le navire, faute d'un conducteur prudent ou d'un pilote averti, errent de-ci, de-là, au gré des chevaux ou des vents. Pour l'homme comme pour le cocher et le pilote, la *mètis* implique au contraire la continuité d'une direction, une ligne de conduite repérée à l'avance et régulièrement suivie[33]. » Le chef, par l'intermédiaire du groupe, éduque les hommes, les fait grandir en somme.

33. M. Détienne et J.-P. Vernant, *op. cit.*, pp. 30-31.

TRANSLATION IN ENGLISH

ÉTIENNE KLEIN

DOES THE FUTURE PARTLY EXIST IN OUR VISION OF WHAT IS TO COME?

"The idea of the future, pregnant with an infinity of possibilities, is thus more fruitful than the future itself"
Henri Bergson

The idea that our relationship toward progress has shifted is now commonplace. Today, our vision of progress is analogous to our vision of the Tour de France: we say that "progress was better back in the day", just as we say that "the Tour de France was better back in the day". Yet, as far as progress is concerned, this statement is self-contradictory: if progress has occurred, it is impossible for things to have been better in the past.

The idea of progress once spurred us to appreciate time in a historical sense. It was "*doubly consoling and sacrificial*", in the words of Immanuel Kant. Consoling, because it made history humanly bearable, by sparking hope that our living conditions would improve in the future; with this credible and attractive alternate history glimmering far down the timeline, people rolled up their sleeves and, above all, gained the desire to move forward together. It was also consoling because it gave a meaning to the sacrifices that time imposed: in the name of a certain vision of what was to come, the human race was pushed to work towards a form of progress that any particular individual would not experience, since they were only a small link in the interminable chain of passing generations. In short, to believe in progress was to accept to sacrifice one's personal present in order to create a collective future. Have we reached that future yet?

In order to accept to sacrifice one's personal present in the name of a collective future, the individual requires a symbolic attachment to the world, to its history, to its future. For a long period of time, this attachment was seen from a perspectivist viewpoint. This is not the case today: we have lost temporal depth and the present has become "thinned out". Our attachment to the world is more horizontal, more fluid, more reversible. The most fitting metaphor for this new relationship to time relates to telecommunications networks: the nodes that make up the network are merely transitory and require neither direction nor purpose. All notions relating to a narrative and even to filiation – which, so far, were the only ideas that could bring meaning to our collective and political endeavors – have thus been abolished. In fact, narratives were once able to overcome the aporia of time by "inventing history". Global time, on

the other hand, tends toward overcoming history by eradicating historical time. As a result, the future is progressively becoming absent from the present, as if a sense of urgency and "the Crisis", with a capital C – i.e. the transcendental crisis – had, in all places, repudiated the future as a mere promise. We are entering the reign of the "omnipresent present", of a present limited to itself, one that – in a way – absorbs the past and cancels out the future.

It is therefore urgent that we rebuild a chronological horizon. Setting said horizon for 2050 would be a good start. How, then, are we to achieve such a feat? How can a horizon be rebuilt? And with what kind of tools?

The first subject I wish to broach may seem unimportant and prosaic, yet constitutes a historical event that was met with general indifference, almost as if it had never happened. Fortunately, mathematician Olivier Rey has analyzed the topic with great precision in his book *Une Folle Solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit* (Insane Solitude: The fantasy of the self-constructed man).

Several decades ago, a highly important event occurred: the orientation of baby strollers was reversed. In the past, the child was transported in a reassuring face-to-face position, one that placed them in a setting filled with affection. The latter allowed them to exchange smiles, grimaces, words and gestures of tenderness or warning with the person who pushed them – generally their mother. Nowadays, children face forward and are met with sheer emptiness; their gaze falls upon anonymous passers-by and they are left to experience solitude. Those who choose to praise this practice say that the child is "open to the world" and no longer a prisoner of the family circle, but in reality, they are thrown into the unknown – which, as we all know, is a potential source of anguish.

This spatial reversal is indicative of a new relationship to time, to ourselves and to others. Facing forwards, the child sees no other horizon than a shapeless and therefore disturbing present. Olivier Rey expresses the idea that both democracy and science contributed to this reversal of baby strollers: both fields promote freedom from the weight of the past and from traditional shackles, while valuing the ability to look forward. Olivier Rey also retraces the long history of the emancipation of the individual, starting from the present and tracing the topic back to the birth of the democratic ideal and of the scientific and technical approach. He then circles back to the apogee of technoscience, in which we currently stand: nowadays, the individual is condemned to invent their own "self" according to their own strengths, all whilst being plagued by solitude and tormented by anguish.

Georges Clemenceau once noted that Jean Jaurès' speeches were easily recognizable, as all the verbs were in the future tense. Yet Jaurès is now dead; he – and perhaps a certain tense along with him – was assassinated.

Today, when we read newspapers, visit web pages or watch television, we may notice that we are only told about the present; as if the future had disappeared from our narratives, as if a sense of urgency had – in all places – repudiated the future as a mere promise. The future has become disconnected from the now-omnipresent present, one that is limited to itself. Thus, the world of tomorrow is left intellectually fallow, in a state of sensual desolation, in a symbolic pit of sorts. However, as with nature itself, the future abhors a vacuum. It thus becomes colonized by all kinds of haunting prospects. The future has fallen victim to our projective hollowness and prophetic withdrawal, which makes it rather difficult to grasp and unveil.

In a way, the year 2000 was preconfigured. The year 2050 is not. Therefore, we find ourselves captive: none of us dreams of going back to the past, and none of us is in a hurry to step into the future.

In addition to strollers being reversed, there are at least two other deeply rooted causes that explain this state of affairs. The first is that we are orphans of the philosophies of history. Régis Debray managed to formulate this idea in a single sentence: "*Premoderns looked back over their shoulders at a fabricated, yet lost golden age. Moderns looked ahead towards a pain-ridden sun. We, post-moderns, are running on a treadmill, blindfolded by the scoop of the day*[1]."

This mention of the "scoop of the day" leads us straight to the second cause: we are trapped in an overwhelming flow of news, buried in an avalanche of information – which the media sometimes infuses with artificial consistency – and worn out by its frantic pace. Paul Valéry once spoke of an "intoxication by haste". As a result, we are no longer able to decipher the future from our present standpoint, i.e. to envision what will happen as an extension of what is. By being constrained to absorb the *hic et nunc*, we have lost the ability to discern the overall landscape as it emerges.

What is being built? What is being destroyed? For the most part, we simply do not know. Yet, paradoxically, this lack of knowledge stems from our understanding of the following fact: new and unexpected existential loops will increasingly lead us to depend upon factors that, in turn, depend upon us. How, then, can one know what will happen if that very information partly depends on one's future actions? We are now well aware that humanity is nibbling away more and more greedily at the earthly fruit that bears it, but we do not know how to stop this unhealthy habit. Thus, we sense that the very future we are anticipating through our actions and choices may turn out to be radically different than expected, which, deep down, leads us to fear said future[2].

1. R. Debray, *L'Angle mort*, Paris, Le Cerf, 2018, p. 63.
2. In November 2018, the Bertelsmann Foundation conducted a large study in five European countries (France, Italy, Germany, Spain and Poland). It revealed that 67% of respondents would prefer to live in the past.

And for good reason: for several decades now, we have been aware that humanity consumes more renewable resources than it is able to regenerate. Therefore, lest we play around with words, how can humanity's ongoing development be "sustainable"? Dwindling living space, collapsing biodiversity, soil, water and air pollution, rapid deforestation: all of these signs are alarming and all of our prospects are rather worrying.

That being said; what is the physical status of the future? Does it already exist somewhere, waiting to become present, or does it remain in absolute nothingness until it happens?

We are used to representing time in the form of a line made of points – analogous to those found in space. In doing so, we perform a bizarre maneuver, which consists in making successive moments coexist, i.e. exist together within the same present. Yet, by definition, said moments cannot all be present… at the same time!

This somewhat baroque representation of time conceals a formidable problem: when a given moment is present, where are the other moments, particularly those that constitute the future? Do they exist elsewhere, since the dawn of time, simply waiting to become present – just for an instant – when time passes them by? Or do they reside in nothingness, outside of reality, before becoming fleetingly real at the very instant they turn into the present?

In other words, the issue at hand consists in knowing whether the future already exists somewhere else, or not. This riddle puts time into question by using terms related to space, which is truly mind-boggling. Thus, the only answers we are able to give are precarious, ones that impose an unsteady ontological definition upon the future.

In *The Gift*, Vladimir Nabokov made Fyodor – the book's hero – say: "*Our mistaken feeling of time as a kind of growth is a consequence of our finiteness which, being always on the level of the present, implies its constant rise between the watery abyss of the past and the airy abyss of the future.*"

Watery abyss on one side, airy abyss on the other… Time appears to be cut in half, into two notions that the present delimitates, separates and opposes. Nevertheless, could it be that this view of reality is not authentic, but rather a mere matter of perspective? Could it be that – in total opposition to our perceptions and to what our memory tells us – the future is no more or less real than the past?

Physicists have put forward an interpretation of Einstein's theory of relativity that seems to point in this direction: the "block universe" theory (aka eternalism) brings one to consider space-time as an integrally deployed structure, one in which all events – be they past, present or

future – coexist[3]. Thus, they are seen as sharing the exact same reality; in much the same way as the different cities of France coexist in space at the same time, while being located in different places. While I am currently in Paris, Chamonix and Aix-en-Provence exist just as much as the capital, the only difference between these three cities being that Paris hosts my presence, whereas Chamonix and Aix-en-Provence do not – at least not as I write these words. Space-time would thereby contain the entire history of reality; each past, present or future event would occupy a clearly determined place, all throughout eternity. Thus, the future would already exist, as would the past, yet they would do so in a space that is different from ours.

This theory is of course disputed – controversial even. It is opposed by "presentism", which considers that only present events are real: the latter appear and disappear as others replace them, meaning that reality is always new and undecided. In short, presentism proposes that there is no other reality than the whole of what is presently taking place: upstream and downstream, the present is thought to be girdled by emptiness, by nothingness.

Meanwhile, as we wait for this question regarding the status of the future to be resolved, we must live on. Living, however, implies granting a certain status to the future, i.e. colonizing it with ideas, projects, representations and desires. Therefore, the best solution is to devise a clever combination between presentism and eternalism; blending them together allows one to substantiate the idea that the future is an authentic reality, yet one that it is not fully configured, not completely determined, one in which there is still room for play, individual will and invention. In other words, rather than playing with the ghostly prospect of the end of the world, or dislocating time into a kind of hectic immobility, would it not be more invigorating to revive the idea of time as a historical force, to give ourselves "*the opportunity to dig a new hole in the wall, to breathe*[4]?" Instead of waiting for Godot, let us bet that the year 2050 will eventually land in the present and, in the meantime, let us try to build an intellectual bond between the future and us, one that is as affectionate as possible.

3. K. Gödel, "The debate over the block universe", *in* P. Arthur Schlipp (ed.), *Albert Einstein: Philosopher-Scientist*, Evanston (Illinois), The Library of living philosophers Inc., 1949, pp. 557-562.
4. R. Debray, *ibid.*, p. 64.

PIERRE SCHILL

MILITARY TIMES

The moment of truth

There is a saying, attributed to Heraclitus, according to which "no man ever steps in the same river twice." Time passes by and its course inexorably leads each of us towards a universal event: death. As abrupt as this introduction may be, the reader will surely forgive me; for is death not the foreseeable fate of all enlisted soldiers? Must we recall that France's General Military Status (the by-laws of French military personnel) specifies that "military life requires, in all circumstances, a spirit of sacrifice, which may extend as far as the ultimate sacrifice, discipline, availability, loyalty and neutrality[1]"? Or that Article 9 of the Code of the French Soldier mentions that "the mission is sacred, I carry it out until completion with determination and initiative"?

For the very first issue of *Inflexions*, titled "Does military action have meaning today?" (2005), Jean-René Bachelet wrote an article that aimed to "inspire the dreaded moment, [...] [t]he topic at hand is of course military action[2], [...] one that, by definition, entails exceptional situations that draw upon all of one's resources, since life itself is at stake; one that, therefore, points to a certain "moment of truth" in the human condition[3]."

The thirty-fifth issue of the magazine was entirely devoted to this subject. Death, of course, is commonplace among soldiers. However, this topic remains no less delicate to broach, as society tends to cover it – *a minima* – in a veil of modesty and often seeks to discard it. This observation is nothing new. In 1975, in *Western Attitudes Toward Death from the Middle Ages to the Present*, Philippe Ariès presented four approaches toward death titled "Tamed Death", "One's Own Death", "Thy Death" and "Forbidden Death". In the conclusion of the book's first section, the author summarizes his remarks on the evolution of the relationship of Western man toward death in a truly enlightening way: "In the nineteenth century death appeared omnipresent: funeral processions, mourning clothes, the spread of cemeteries and of their surface area, visits and pilgrimages to tombs, the cult of memory. But did this pomp not hide the weakening of old familiarities, which alone were really deeply rooted? In any case, this eloquent decor of death toppled in our day, and death has become *unnamable*. Everything henceforth goes on as

1. France's Code of Defense, Part 4, "Le personnel militaire" [Military personnel], Book I "Statut général des militaires" [General Military Status], Article 4111.
2. Or, in the present context, military time.
3. J.R. Bachelet, "L'action militaire : sens et contresens" [Military action: meaning and contradiction], *Inflexions* No. 1, 2005, p. 47.

if neither I nor those who are dear to me are any longer mortal. Technically, we admit that we might die; we take out insurance on our lives to protect our families from poverty. But really, at heart we feel we are nonmortals[4]."

Death has thus become "unnamable" in a country that is experiencing a long-lasting, even unprecedented period of peace. The vast majority of our fellow citizens have not experienced times of war – which is rather fortunate! We certainly belong to one of the most prosperous generations in history; Europe is one of the richest places on earth. Death in battle, however, has become a less frequent event. Let us remember that during the four-year period of the Great War, an average of nine hundred French soldiers lost their lives every day. However, every soldier knows that death is more than a "working hypothesis[5]". In combat, "it is a palpable reality that permanently breaks through every orifice," to quote Hervé Pierre's article "The Hornet's flight[6]".

Intimate pain

If death is a taboo subject, what about mourning? For historians and journalists seeking to go beyond the taboo and study this topic, the latter remains very difficult to grasp, regardless of its scale. Stéphane Audoin-Rouzeau concedes this point in the introduction to his study on personal mourning during the Great War. Mere weeks into the conflict, the latter was already synonymous with "mass death", since twenty-five thousand French soldiers were killed on August 22, 1914 alone: "Well aware of the irreducible singularity of each of these lives, I shall not attempt to hide behind the elegant shield of micro-history, which would otherwise allow me to conceal my – unavoidable – shortcomings with regard to the representativeness that history requires. This undertaking will at least have taught me that all mourning is unique, to the point that it would be no exaggeration to say that there are as many – irreducibly different – types of wartime mourning as there are men, women and children left to mourn at the end of a conflict. I shall therefore not dare to assert that any of these accounts are able to express a "singular norm". [...] Forgive me as I neglect the most well founded of academic rules one last time. In view of these accounts, it seemed neither useful, nor even decent, to add anything else: this is why I have chosen to end this book without a conclusion[7]."

4. Ph. Ariès, *Western Attitudes Toward Death from the Middle Ages to the Present*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1974, p. 106.
5. Taken from the subhead of Michel Goya's book: Michel Goya, *Sous le feu* [Under fire], Paris, Tallandier, 2014.
6. H. Pierre, "The Hornet's flight", *Inflexions* No. 35, 2017, pp. 71-72.
7. S. Audoin-Rouzeau, *Cinq Deuils de guerre. 1914-1918* [Five Forms of War Grief: 1914-1918], Paris, Tallandier, 2013, pp. 10-11.

Following the death of French soldiers in Afghanistan, Nicolas Mingasson conducted a study, titled *1929 Jours* (1929 Days), among their bereaved relatives. It too reveals that grieving takes on a plurality of forms, as well as the fact that generalizations on the experience of deep pain are impossible: "At the end of this long journey, after so many encounters, I thought I would conclude – or should conclude – on grief and death; to say something personal about it, to draw conclusions from what I was able to glean from those who had encountered it. Yet this proved impossible! Each attempt resulted in failure. Had parents and widows not repeatedly told me that they hadn't been convinced by any texts on mourning? Without realizing it, I was heading into this exact same trap. Everything seemed so simple! Only during the final rereading of the very last proofs, when time was slipping through my fingers in the face of emergency, did I realize that to talk about death is, above all, to talk about love and the fragility of time[8]."

Is it truly impossible to convey grief through writing? Maybe so. Each form of mourning is intimate and is experienced in a singular way. It is never easy to adopt the right attitude. As a Chief of Staff of the French Army, I can attest to that fact, as I have been called to deliver soldiers' eulogies in the past. Unfortunately, fatal accidents, whether on or off duty, are a regular occurrence. We are also brought to write letters of condolence to our veterans' families. The Army mourns more often than it may appear.

Being brothers in arms means being responsible

In these trying times, the word responsibility takes on its full meaning, for leaders and brothers in arms alike: "Each is responsible for all. Each is by himself responsible. Each by himself is responsible for all[9]." This is the lesson of war, "the pure and simple acceptance of death[10]", that Antoine de Saint-Exupéry shares in *Flight to Arras*: "A chief is a man who assumes responsibility. He says "I was beaten", he does not say "My men were beaten." Thus speaks a real man. Hochede would say, "I was responsible." I know the meaning of humility. It is not self-disparagement. It is the motive power of action. If, intending to absolve myself, I plead fate as the excuse for my misfortunes, I subject myself to fate. If I plead treason as their excuse, I subject myself to treason. But if I accept responsibility, I affirm my strength as a man. I am able to influence that of which I form

8. N. Mingasson, *1929 Jours* [1929 Days], Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 307.
9. A. de Saint-Exupéry, *Flight to Arras*, United States: Houghton Mifflin Harcourt, 1969, p. 134.
10. *Ibid.*, p. 89.

part. I declare myself a constituent part of the community of mankind. Thus there is a creature within me against whom I struggle in order that I may rise superior to myself[11]."

In short, responsibility towards one's comrade and their family constitutes the foundation of all "brotherhoods in arms"; in joy and in sorrow, in triumphant unity and in the heart-wrenching void left by a comrade's untimely demise. During a military funeral, when comes the time to give the deceased their final salute, their brothers in arms decorously pledge to support and watch over their loved ones. As soldiers, we know that parents, brothers, sisters and companions are inconsolable. In an attempt to soothe their pain, we offer compassion. Through the experience of bereavement, brotherhoods in arms are set in stone. This bond is the most precious form of connection for a soldier, as it unites the young recruit to the general officer, and even encompasses their respective families. In *The life of Henry the fifth*, Shakespeare formulates this idea most elegantly. On the day of the battle of Agincourt, the King of England utters these words: "And Crispin Crispian shall ne'er go by, From this day to the ending of the world, But we in it shall be remembered; We few, we happy few, we band of brothers. For he to-day that sheds his blood with me Shall be my brother; be he ne'er so vile, This day shall gentle his condition[12]." And so, this monologue gave us the now-historic phrase: "We Few, we happy few, we band of brothers."

"One's death is only half a death" in a military lineage

After the time of combat and the time of mourning, comes the time of remembrance. Commemoration helps us prevent those who have reached the ultimate confines of their duty from falling into the oblivion of time; commemoration is the perpetuation of brotherhoods in arms. Life resumes its course and ceremonies help the regiment to commemorate, year after year. This recalls the vision of peasantry expressed in *Wind, Sand and Stars*: "It is only when we become conscious of our part in life, however modest, that we shall be happy. Only then will we be able to live in peace and die in peace, for only this lends meaning to life and to death. Death is sweet when it comes in its time and in its place, when it is part of the order of things, when the old peasant of Provence, at the end of his reign, remits into the hands of his sons his parcel of goats and olive-trees in order that they in their turn transmit

11. *Ibid.*, pp. 134-135.
12. W. Shakespeare, *The life of Henry the fifth, The Yale Shakespeare*, ed. by R.D. French, New Haven: Yale University Press, 1918, pp. 83-84.

them to their sons. When one is part of a peasant lineage, one's death is only half a death. Each life in turn bursts like a pod and sends forth its seed[13]."

"One's death is only half a death" in a military lineage. Each career leaves a legacy for those who remain and those who will come. Ceremonies constitute appropriate moments for passing on this legacy: evoking the order of the day, observing a minute's silence and ringing the bell for the dead. According to André Thiéblemont in *Cultures et Logiques militaires* (Military cultures and logics), they mark "a break in units' ordinary temporality[14]." For the duration of the ceremony, the parade ground becomes a sacred place in which warlike order, or rather warlike disorder – characterized by deafening detonations, by fear, by smoke bombs, by the dispersal of soldiers in the field, by a commotion that renders orders difficult to comprehend and by the uncertain duration of the battle – meets regimented order – defined by a clearly visible hierarchy, by organized ranks, by precise commands, by perfect timing… and by solemn silence.

Following the ceremony, moral fortitude and brotherly bonds are maintained; for this "most basic tool" – as Charles Ardant du Picq points out – has its own way of structuring the regiment and the time it has at its disposal: "It is self-evident that there is no army worthy of the name without discipline. There is no army without organization, and organization is defective when it neglects the most basic tools that allow for solidarity between soldiers to be made stronger and more real. […] Discipline cannot be commanded or created overnight: it is the fruit of institution, of tradition. […] The greater the improvement of weapons, the more terrifying modern combat becomes, and the more difficult it is to preserve discipline[15]."

Inflexions has held a number of workshops on relationships and combat. In 2022, the second session devoted to the theme "Combat and Ceremony" covered the topic of "Recognitions". The use of the plural is entirely justified here, as this term boasts three meanings: the action of admitting, recognizing a quality or an error; the act of identifying, recognizing a familiar face or an enemy position in the military sense; and the action of giving recognition in the sense of expressing gratitude.

Throughout the following lines, the reader will be taken to three places, to three locations within the "temple". This will allow the layman to grasp the meaning of a ceremony in three steps, to "recognize" the portion of sacredness that may have escaped them. Indeed, someone who is "profane"

13. A. de Saint-Exupéry, *Wind, Sand and Stars*, United States: HarperCollins, 2010, p. 158.
14. A. Thiéblemont (dir.), *Cultures et Logiques militaires* [Military Cultures and Logics], Paris, PUF, 1999, p. 188.
15. C. Ardant du Picq, *Études sur le combat* [Battle Studies], Paris, Economica, 2004, p. 88.

is "outside the temple"; this word is an analogy of the Latin *fanum*, i.e. "the place of ritual", the place where worship takes place. The temple creates a division in space, and what is inside is sacred. The further one goes into the temple, the more sacred the space becomes. This is reminiscent of the concentric structure of the Temple of Jerusalem, which includes the Court of the Gentiles, the Sanctuary and the Holy of Holies. Three places, three times.

The Court of the Gentiles: the Marchfeld

At Coëtquidan Military Academy, the Marchfeld is a huge parade ground, perhaps one of the French Army's largest. The setting, at the edge of the woods, is truly unique. The flagpole hangs above a majestic equestrian statue of Kléber. This is where the Triumph is held: it is the highlight of the year, despite the event having evolved since its origins[16]. It is a rite of passage: students "kneel as men, rise as officers", and thus a new class is baptized, surrounded by elders, beneath the gaze of family and civil and military authorities. At this precise moment, each student makes an individual commitment to serve as an officer; they prove their desire to serve France to the "world". This is a form of recognition, in the sense of admitting and acknowledging a quality. The cadet accepts their status as an officer and, at the same time, is recognized as such, even though their worth remains to be proven. The soldier prepares to become a leader and to fight. The pagan aspires to become a practicing devotee.

Moreover, as they graduate with their class, students make a collective commitment to carry on a legacy, mainly that of their predecessors. The graduation songs that resound on the Marchfeld almost systematically state this oath. Tom Morel is no exception: "Proud Lieutenant *Tom Morel*, Officer whose name reminds us, Why we chose, To serve our fatherland, For the love of our country, We wish to revive the spirit, To which you remained faithful, It will serve as a model, Proud Lieutenant Tom Morel, Our red and white shakos, Never shall stoop, They mark our willingness, To serve as an officer, Even if our life we must give."

16. See A. Thiéblemont, *op. cit*, p. 204: "Before the Triumph, a theatrical evening known as the "*turne des voraces*" (literally, the "quarters of the voracious") – the term "*voraces*" being the nickname of the Academy's supervising officers – once took place. It was organized by the students and was strictly reserved for officers and their families. It constituted a condensed version of the main expressions of this age-old, carnival-like ritual. [...] The second wave of transformation consisted in an increasing conceptualization of this festive ritual. Ritual sequences, which were formerly held together, were reined in and organized separately: the sacred order, which is part of the spectacle, was separated from the profane order, giving rise to a form of religious architecture – both literal and figurative. The profane order, i.e. the order of derision and playfulness, which once formed the basis of the entire ritual, was either replaced by demonstrations of skill, or restrained (to evening balls)."

The Sanctuary: the Foch district

The parade ground of the 3rd Marine Infantry Regiment is more modest than its neighbor. According to some, the former is home to one of the finest regiments of France's marine infantry. Here we are in Vannes, in the Foch district. The general in command of the 9th BIMA (Marine Infantry Brigade) is inspecting the guard of honor. The ceremony is very sober, straightforward, with few commands and no movement. Its importance lies within the direct exchange of words between a leader and their subordinate. In the ranks stands a member of the marine infantry. He is in his twenties and recently returned from Kapisa, where he was deployed as a Milan operator for six months alongside his company. He introduces himself. It was a difficult tour, as the regiment lost five of its own in Afghanistan, with another nine seriously wounded. During his first overseas operation, this young corporal experienced the soldier's apocalypse in its original, Revelation-inspired sense: a trial by fire. He came into close contact with death and brought it upon others. This face-to-face encounter between general and soldier gives rise to a form of recognition: the identification of a face, of a name. The young warrior is recognized by another warrior. His experience in combat is broached during a brief discussion. Thus, the devotee has become an initiate, a warrior following in the footsteps of his elders from Bazeilles, Champagne, Daguet, Vrbanja and his comrades who fell in Afghanistan. He will pass on his experience to new recruits.

The Holy of Holies: Cour d'Honneur of Les Invalides

The Cour d'Honneur (Court of Honor) of Les Invalides in Paris is a tribute to the wounded and the elderly. It is an emblematic location for all soldiers, as it is also the place where the most deserving members of the army are decorated and where national tributes are paid. On September 24, 2021, Sergeant Blasco of France's 7th Chasseurs Alpins (Alpine Hunters) Battalion was shot and killed by a jihadist during a mission in the Sahel region. Maxime Blasco had previously distinguished himself in Mali on June 14, 2019: his Gazelle helicopter was shot down by a group of armed terrorists and plummeted to the ground in enemy territory. After being ejected from the cockpit, in a burst of courage and ignoring the pain caused by his injuries, he managed an impossible feat: he saved the lives of the aircraft's two crewmembers in truly extraordinary circumstances, by securing them to the outside of the Tigre aircraft that had come to save them, near its landing gear. During his nine years of service, he was awarded six commendations and the Military Medal. Upon his death, he was immediately made an Officer of the Legion of

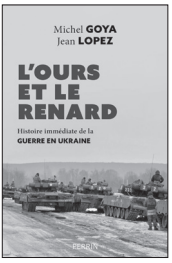
Honor. On September 29, a solemn national tribute was paid to him. In attendance were the President of the Republic and the soldier's "personal and military" families. His brothers in arms from the Chasseurs Alpins Battalion, dressed in combat gear, carried his photograph, decorations and flag-adorned coffin. The Nation recognizes the Sergeant's sacrifice: that day, the President of the Republic did not speak. There are silences that speak volumes; amid the grief of his loved ones and the sheer emotion that the event inspired, no words were needed to "decipher" the meaning of this ceremony. Thus, the warrior became a hero.

Times of combat, mourning and remembrance... But what about tomorrow? I am often asked the question: "General, will the younger generation, and those to come, live up to their elders' legacy?" I have noted that, during the exchanges that take place between veterans and the younger generation at the end of ceremonies, the up-and-comers realize – even if just for an instant – that they too share the same desire to serve France. On October 12, 2021, Hubert Germain, the last Companion of the Liberation, passed away. In his book *Espérer pour la France* (Hoping for France) – which won the Erwan Bergot Army Literary Award in 2020 – he wrote: "Yes, the Companions have had a good run tending the fire, and when the last of us has died, the flame will be extinguished. Yet, there will still be embers. And we need burning embers in France today[17]!" I can also attest to the fact that the young soldiers I meet on my travels are driven by the same fire as their elders. In the Sahel, every time a soldier goes on patrol in their armored vehicle, they are taking a risk – the risk of being targeted by a mine or an ambush. In Europe's eastern territories, soldiers train, readying themselves for all eventualities. Our country and the French Army are proud to be able to count on young people that are eager to serve. To conclude, we return to the words of Saint-Exupéry: "Thus, like sentries, some were keeping watch, confronting the night as men who watch a darkling sea. These men, I thought, are sponsoring life, confronted by the ocean of the unknown. Like outposts in a forward line. Thus it falls to a few of us to watch over the sleep of men, to whom the fateful stars owe their answer, [...] While the sedentaries sleep, we, a chosen few, guardians of the city, feel the night wind billowing down like a cold mantle let down from the stars, and lashing our cheeks[18]." Yes, today still, there are sentinels who are prepared to carry the city's burden, ready to endure military times.

17. H. Germain, *Espérer pour la France* [Hoping for France], Paris, Les Belles Lettres, 2020, pp. 69-70.
18. A. de Saint-Exupéry, *The Wisdom of The Sands*, New York: Harcourt, Brace, 1950, pp. 100-101.

COMPTES RENDUS DE LECTURE

L'Ours et le Renard
Histoire immédiate de la guerre en Ukraine
Michel Goya et Jean Lopez
Paris, Perrin, 2023



« Mettre de l'ordre dans la masse d'informations relatives aux combats déversée sur nos têtes depuis le 24 février 2022 », c'est le défi que relèvent avec brio Michel Goya, colonel (er) des troupes de marine, historien et consultant pour la télévision depuis le début du conflit, et Jean Lopez, rédacteur en chef du magazine *Guerre et Histoire*, également historien, spécialiste en particulier du front de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale. Prenant la forme d'un dialogue très efficace, cet essai suit un plan chronologique. L'introduction revient donc d'abord sur les « Racines de la guerre » : Première et Seconde Guerre mondiale, premier Maidan (1990) puis deux autres (2004 et 2013), invasion de la Crimée (« une promenade militaire qui jouera beaucoup dans l'hubris de 2022 ») et guerre du Donbass en 2014-2015.

Le chapitre inaugural, « Deux armées en mutation », est consacré à un point de situation au moment de l'invasion. Il détaille notamment la transformation de l'armée russe, restée « entre deux eaux », n'étant plus l'immense machine à mobiliser qu'elle a pu être (elle ne dispose « que » de cent vingt mille hommes pour son offensive) tout en n'étant pas encore totalement professionnalisée. L'armée ukrainienne, elle, a « muté en silence », surprenant ainsi les observateurs quant à sa solidité. Le deuxième chapitre décrit l'échec de l'offensive russe, qui se voulait « éclair », avec ses deux objectifs vraisemblables qui ne sont pas atteints : prendre Kiev et encercler les forces ukrainiennes dans le Donbass. De nombreux épisodes de ces premières semaines de combat sont décryptés : tentative de saisie des aéroports, embuscade de Brovary, « tir aux pigeons » sur un embouteillage de soixante-quatre kilomètres de long, « bidonnage » de l'île aux serpents… Dans le troisième chapitre, les auteurs développent les opérations menées au Donbass à partir de fin mars, à la suite de l'échec de l'offensive en direction de Kiev. Malgré douze à treize mille projectiles tirés chaque jour par les Russes, le terrain qu'ils gagnent en trois mois est faible. Cette section est également l'occasion d'aborder la question de l'aide occidentale à l'Ukraine, aide qui est pour beaucoup dans le retournement du rapport de force à partir de juin, en particulier suite aux livraisons de pièces d'artillerie. Le quatrième chapitre analyse la contre-offensive ukrainienne en revenant notamment sur la ruse de Kherson, la percée du 6 septembre dans la région d'Andriivka ou la mobilisation de trois cent mille hommes côté russe. Des événements annexes font également l'objet d'intéressants développements, comme l'attentat contre le pont de Kertch et le sabotage des gazoducs Nordstream. Le cinquième chapitre est dédié à l'échec de la plus grande campagne de missiles de l'Histoire ainsi qu'aux opérations cyber, tirant notamment cette conclusion quant à ces dernières : « L'arme cyber russe est suffisante pour des opérations clandestines de piratage ou d'intrusion, mais elle est mal taillée pour des opérations coordonnées de grande ampleur et de longue durée. » Enfin, dans l'ultime chapitre, les deux auteurs font un point de situation à la mi-mars 2023, comparant les forces des deux armées et analysant les possibilités d'offensives pour l'armée ukrainienne.

Au final, cet essai exemplaire profite de la grande expertise des deux auteurs dans leurs domaines. Jean Lopez offre une profondeur historique bienvenue, en particulier grâce à des parallèles avec les opérations soviétiques de la Seconde Guerre mondiale. Michel Goya, lui, fait une nouvelle fois la preuve de sa remarquable capacité d'analyse des opérations militaires dans toutes leurs dimensions. Par ailleurs, ils n'hésitent pas à écrire qu'ils ont pu se tromper et n'avancent pas de certitudes lorsque cela n'est pas possible : une honnêteté intellectuelle trop rare. Ainsi, cet ouvrage est une clé pour comprendre cette guerre majeure en Europe, il est indispensable à tous ceux qui s'intéressent au conflit en Ukraine et aux affaires militaires en général.

Rémy Hémez

Conduire la guerre
Entretiens sur l'art opératif
Benoist Bihan et Jean Lopez
Paris, Perrin, 2023

Qu'est-ce que l'art opératif dans la guerre ? La notion fait l'objet de nombreux débats, y compris sur sa définition. Écrit à deux mains par Jean Lopez, directeur de la rédaction du magazine *Guerre & Histoire* et auteur de nombreux ouvrages d'histoire militaire, et Benoist Bihan, chercheur en études stratégiques et auteur de *La Guerre. La penser et la faire* (2020), ce livre prend la forme originale d'un dialogue de trois cent cinquante-six questions de Jean Lopez et autant de réponses de Benoist Bihan. Un choix qui peut dérouter certains lecteurs, voire ralentir la bonne compréhension des notions évoquées. Pour autant, la lecture n'en est pas désagréable. Les deux auteurs disposent en effet d'une très grande culture historique et militaire, ce qui permet d'enchaîner avec fluidité des questions et des réponses très pertinentes. De plus, de courts résumés à la fin de chaque partie recadrent la réflexion.

Structuré en sept chapitres, l'ouvrage s'ouvre avec la définition du cadre d'étude et en exposant « le divorce millénaire entre la tactique et la stratégie » consacré en 1918. Dès l'Antiquité, et malgré quelques éclipses comme à l'époque napoléonienne, « la violence de guerre ne sert que rarement les buts assignés par le stratège ». Cette partie inaugurale est également l'occasion de poser les définitions des notions clés. Les deuxième et troisième chapitres sont le cœur de cet *opus*. Ils abordent la théorie développée par Alexandre Svetchine (1878-1938) et les apports de son ouvrage majeur *Strategiia* (1927). Général d'artillerie du tsar rallié à l'Armée rouge, il fut également professeur de stratégie. Disciple du Prussien Carl von Clausewitz, il va en quelque sorte faire une synthèse de sa pensée avec les théories politiques de Marx. Svetchine développe un outil, « l'art opératif », que Benoist Bihan décrit comme le harnachement qui permet au cavalier stratège de guider le combattant dans la bonne direction. En effet, le but de l'art opératif est d'offrir les moyens pour mener les combats favorablement à la guerre, « d'organiser l'activité militaire en "opérations", sur la base de buts fixés, eux, par la stratégie ». Pour Bihan, ce sont bien les Soviétiques qui sont à l'origine de cette percée conceptuelle, et en particulier Svetchine.

Les auteurs abordent ensuite la question de l'application de l'art opératif par les Soviétiques, en s'attachant notamment aux notions d'opérations et de bataille dans la profondeur ainsi qu'aux apports théoriques de Triandafillov et de Toukhatchevski. Après un chapitre sur la question des caractéristiques de l'art opératif sur mer ou dans les airs, ils s'attellent à expliciter ce qu'ils nomment « la crise de la stratégie » post-1945 alors que « la prégnance du fait nucléaire a pour effet de découpler la politique et la stratégie et de renvoyer cette dernière vers la tactique, elle-même réduite à la technique ». Enfin est posée la question de l'intégration par les Occidentaux, Américains et Français en particulier, de l'art opératif tel que théorisé par les Soviétiques. Pour les auteurs, la réponse est très largement négative : la greffe n'a pas pris, comme le montrent en particulier les guerres d'Irak et d'Afghanistan.

Cet ouvrage, peut-être un peu trop affirmatif et radical dans sa thèse d'un modèle « pur » d'art opératif soviétique, n'en est pas moins passionnant. Il permet en particulier de se reposer une question toujours centrale : comment l'outil militaire contribue-t-il à atteindre des buts politiques ? Exigeante, sa lecture demande de solides connaissances en histoire militaire du XXe siècle et en stratégie. Mais ouvre une porte sur des théoriciens soviétiques méconnus, permet de creuser le concept d'art opératif et offre de très nombreuses pistes de réflexion sur la façon dont on doit conduire un conflit.

PTE

De la Guerre n° 3

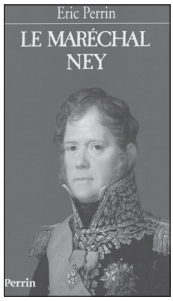
Paris, Perrin /ministère des Armées, été 2023

Ce *mook* (mot-valise entre magazine et *book*) consacré à l'histoire militaire en est désormais à son troisième opus. Après un premier numéro publié en association avec le magazine *Guerres & Histoire* paru en juin 2021, Perrin avait fait paraître un deuxième numéro en mai 2022, dont le dossier était consacré aux femmes soldats. Ce troisième *De la guerre* consacre sa Une et un dossier d'une trentaine de pages à l'examen d'une « courte saison » de la Seconde Guerre mondiale : l'été 1943. On y lit notamment des articles sur l'offensive de Koursk (Jean Lopez), les opérations en Méditerranée (Nicolas Aubin), un « front périphérique » très actif en cette année-là, ou la libération de la Corse (Sylvain Gregori). Ce dossier, aux sujets particulièrement bien choisis et réunissant les meilleurs spécialistes, remet notamment en question la notion de « tournant décisif » souvent attachée à cette période du conflit. Jean Lopez écrit d'ailleurs en conclusion que l'été 1943 « ressemble plutôt à ces mouvements tectoniques, profonds, invisibles et silencieux, qui précèdent les grandes fractures de l'écorce terrestre : les tensions s'accumulent, la limite de la résistance des matériaux approche, jusqu'à ce que tout lâche d'un coup et que les continents se fracturent à la vue de tous ; ce sera l'été 1944 ». Une dizaine d'articles, entre autres consacrés à la bataille de Gaugamèles (Maxime Petitjean), au cheval de guerre médiéval (David Fiasson), à une « histoire subjective du casque français » (Dominique Prévot) ou encore au « Tchad, pays des OPEX » (Michel Goya), complètent un numéro qui embrasse une nouvelle fois toutes les époques pour proposer aux lecteurs une approche de la guerre telle qu'ils ne l'ont « jamais lue ». Comme pour les deux précédents numéros, les illustrations sont de très grande qualité. Ce *mook* contient même deux portfolios. L'un est dédié au travail de Robert Capa en Espagne. L'autre présente des « petits bijoux hauts en couleur » d'un auteur inconnu : quelques-unes des quatre-vingt-quatre aquarelles couvrant les premières années de la campagne du Mexique entreprise par Napoléon III acquises récemment par le Service historique de la défense. Enfin, des infographies particulièrement riches et parlantes ponctuent cet ouvrage. On note spécialement les huit pages où l'on part « dans les pas d'Hitler » avec des dizaines de statistiques qui permettent d'obtenir une vue étonnante de sa vie de chef de guerre. On y apprend, parmi une foule d'autres choses, que pendant la Seconde Guerre mondiale il a passé plus de jours dans son fhq Wolfsschanze (tanière du loup) en Prusse-Orientale qu'à Berlin. Au final, l'idée centrale de cette publication est parfaitement respectée : « Éclectisme des sujets, foisonnement des modes de traitement et qualité des textes. » Les articles, relativement courts pour permettre une lecture type magazine, sont tous de grande qualité et extrêmement bien illustrés. Ce *mook* est indéniablement à conseiller à tous les amateurs d'histoire militaire.

Rémy Hémez

Le Maréchal Ney

Franck Favier
Paris, Perrin, 2023

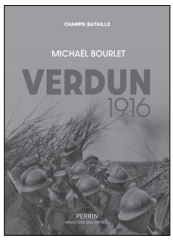


Surnommé « le brave des braves », le maréchal Ney est un personnage complexe. Dans cette solide biographie, qui s'appuie sur les meilleures sources, Franck Favier livre un portrait légitimement contrasté. Il rappelle dans son introduction ce mot qui courait dans l'état-major du maréchal : « Il est un demi-dieu sur son cheval, quand il en descend, c'est un enfant. » Et on se souvient qu'au terme de l'aventure impériale, « dépassé par ses titres de gloire », il abandonne Napoléon pour rallier les Bourbons, avant de trahir Louis XVIII l'année suivante au profit de l'« usurpateur ». Son exécution, en décembre 1815, le transforme en héros de légende. En seize chapitres, Franck Favier raconte avec beaucoup de précision l'épopée de ce fils d'un modeste artisan tonnelier devenu général sous la Révolution, élevé au maréchalat et fait duc d'Elchingen puis prince de la Moskowa par l'Empereur. Les relations entre les deux hommes sont compliquées, et Ney ne sera jamais du premier cercle impérial, mais son extraordinaire courage au combat lui vaut l'estime de Napoléon et le respect de ses hommes, même si son sens tactique ne semble pas transcendant. Les quelque cinquante batailles auxquelles il participe (sa conduite sera héroïque lors de la retraite de Russie) témoignent de ses qualités de chef sur le terrain, mais il n'était sans doute pas taillé pour commander un corps d'armée. Les chapitres 10 à 15 abordent par le menu la fin de l'aventure, de « La défection de Fontainebleau » à « L'exécution ». À l'annonce de celle-ci, l'Empereur déchu exilé à Sainte-Hélène considère qu'il s'agit d'une faute du nouveau régime. Et l'auteur de conclure : « De traître, la monarchie avait fait de Ney un martyr, restait à ses héritiers à en faire un héros. » L'ultime chapitre est ainsi consacré au souvenir du maréchal dans la mémoire collective et aux évolutions de la bibliographie le concernant.

PTE

Verdun 1916

Michaël Bourlet
Paris, Perrin/ ministère des Armées, 2023



Après *Kharkov 1942* et *Crécy 1346*, *Verdun 1916* est le troisième ouvrage de la jeune collection « Champs de bataille ». Comme le souligne Michaël Bourlet, Verdun, c'est l'« hyperbataille ». Elle est dotée d'une puissante charge mémorielle en France, à remettre toutefois en perspective avec celle existant en Allemagne. On ne peut donc que saluer la publication de cet ouvrage synthétique, dont l'objet est de porter auprès du grand public une bataille majeure, ses causes, ses enjeux, ses conséquences, ses perspectives. La lecture est aisée. Le récit des opérations ne s'appesantit pas sur des détails micro tactiques et ne les évoque que pour souligner l'intensité de la bataille et l'enfer dans lequel étaient plongés les combattants. Il est ponctué de pauses didactiques sur les évolutions tactiques (infanterie, artillerie notamment) des deux belligérants. Le sous-titre du livre, « La guerre de mouvement dans un mouchoir de poche », a particulièrement accroché mon attention. Verdun, considérée comme la bataille d'usure par excellence, pourrait être également l'archétype de la guerre de position. Pour quelques kilomètres carrés, ce sont des bouts de tranchées dévastées, des bois anéantis par les obus où se battent et meurent des centaines de milliers d'hommes. Sur le plan stratégique, cet affrontement n'a guère eu d'incidence sur le tracé global de la ligne de front ou sur l'issue du conflit. En réalité, le champ de bataille est très dynamique. De taille restreinte, il est le théâtre de mouvements défensifs et offensifs permanents. Loin d'être un choc de masses aveugles, la bataille n'est pas dénuée d'une certaine finesse tactique : la mise en action d'autant d'hommes et de matériels sur un terrain difficile (dévasté par l'artillerie, alternant ravins, points hauts et points fortifiés) et défavorable à la manœuvre est une chose complexe. Elle requiert de la part des états-majors un important travail de coordination et de planification. Cette mécanique bien huilée peut toutefois buter sur de multiples grains de sable comme ces combattants qui prennent

l'initiative de tenir sur place ou d'avancer audacieusement. À l'échelle de la bataille, la machine avance pesamment, tiraillée de toutes parts par ces multiples initiatives locales. Michaël Bourlet le montre bien : la guerre des tranchées n'est pas une bataille figée, tout particulièrement à Verdun. L'ouvrage est synthétique tout en ayant un angle d'approche élargi. Cela permet au lecteur désireux d'approfondir tel ou tel sujet en lien avec la bataille (mémoire, récit d'ancien combattant, approche tactico-opérative…) de pouvoir aller chercher la référence qui l'intéresse. Écrit par un ancien militaire, donc doté d'une compréhension des questions tactiques, il possède une indéniable plus-value pour enrichir sa culture militaire.

Maxime Yvelin

Naissance des cinémas militaires (1914-1939)

Sébastien Denis, Bénédicte Rochet et Xavier Séné (dir.)

Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2023

Pas moins de vingt contributeurs rassemblés pour ce très bel ensemble sur l'histoire du cinéma aux armées, l'une des innombrables innovations de la Grande Guerre. Nous retrouvons dans cet ouvrage non seulement l'histoire du Service cinématographique et photographique français aux armées, avec sa double mission de renforcement du moral à l'avant comme à l'arrière et de documentation du conflit par l'image, mais aussi l'évolution de nombreuses situations nationales (du côté des Alliés) durant ce conflit : Belgique, Roumanie, Italie, Grande-Bretagne et États-Unis. La troisième partie, consacrée à l'entre-deux-guerres, réserve quelques véritables pépites avec des sujets rarement abordés, comme le cinéma militaire espagnol pendant la guerre du Rif, le cinéma militaire soviétique des années 1930 ou une plongée dans les archives avec les films allemands de la Grande Guerre saisis. Au fil des articles, des thèmes variés, comme celui de l'évolution des armements, sont abordés, et les relations avec le monde du cinéma civil ne sont pas oubliées. Un très beau survol sur un sujet original.

PTE

8 jours en mai

L'effondrement du IIIe Reich

Volker Ullrich

Paris, Passés Composés, 2023

La capitulation sans conditions de l'Allemagne le 8 juin 1945 survient une semaine après la mort d'Hitler. À l'échelle d'une guerre, c'est une durée bien courte. Pour les millions de combattants, de déportés, de prisonniers et de réfugiés, cela a dû paraître une éternité. L'enchaînement entre le suicide du Führer et l'arrêt des hostilités paraît naturel et évident. Volker Ullrich concentre son étude sur cette semaine où le IIIe Reich exista sans Hitler. Sa plume emmène le lecteur des ruines de Berlin assiégée aux routes allemandes remplies pêle-mêle de combattants et de non-combattants de toutes nationalités en passant par la salle de classe de Flensburg où se réunit le gouvernement mis en place par le grand amiral Dönitz, désigné par Hitler avant son suicide pour lui succéder à la tête du Reich. Malgré un enchaînement parfois abrupt d'un paragraphe à l'autre, le propos est dynamique grâce au croisement entre petite et grande Histoire, entre récit des événements politico-militaires et extraits de journaux ou témoignages d'époque. Les nazis fanatiques ou trop compromis pour espérer une fin favorable tentent de fuir ou se suicident, tandis que d'autres profitent du fanatisme des premiers pour opportunément se donner par contraste une image de modérés. Les passages sur la façon dont les Soviétiques installent durablement leur influence en Allemagne de l'Est grâce aux communistes allemands exilés en Union soviétique sont également passionnants. Volker Ullrich montre bien que cette semaine de mai 1945 ne fut pas une parenthèse vide. Elle paraît au contraire démesurément longue lorsqu'il expose les illusions dans lesquelles vécurent les dirigeants du Reich. Alors que les armées allemandes reculent sur tous les fronts et sont coupées en deux ou encerclées, il faut de longs jours à Dönitz et à son entourage,

persuadés de pouvoir négocier une fin de la guerre à l'Ouest afin de concentrer leurs efforts à l'Est, pour réaliser que la seule issue était la capitulation sans conditions. Si ce n'est les milliers de drames individuels qui se produisent durant ces huit jours de mai, la fin du Reich de mille ans est bien pathétique. L'arrestation du gouvernement de Flensburg fin mai par les autorités alliées met fin à la fiction d'un État allemand souverain. Sur les ruines de l'Allemagne se bâtit une nouvelle histoire, dont les racines invisibles plongent profondément dans celle de l'Allemagne nationale-socialiste vaincue. Nonobstant une traduction imprécise (appellations d'unités, grades, fonctions…), ce livre se lit aisément. La connaissance de ce cheminement donne du sens aux commémorations annuelles du 8 mai. Elle montre une nouvelle fois qu'il n'y a pas de déterminisme en Histoire. Restent les illusions et le fanatisme qui ne sont pas limités au dernier carré de dirigeants nazis.

Maxime Yvelin

SYNTHÈSES DES ARTICLES

PIERRE-YVES LEBERT
LE PRÉSENT DE L'ÉCRITURE

Ne dites jamais à un auteur qu'il a le temps. Il va le prendre. Ne dites jamais à un auteur que c'est urgent. Là, il va se braquer, monter sur ses grands chevaux de liberté. Lui seul sait qu'il y a mille manières de dire et qu'une seule correspond à la réalité exacte du besoin qu'il ressent à ce moment-là et qu'il tient à exprimer au plus juste. Le temps, il le hume, il le sent…

ÉTIENNE KLEIN
LE FUTUR EXISTE-T-IL DÉJÀ UN PEU DANS L'AVENIR ?

Lorsque nous lisons les journaux, les pages Web, ou que nous regardons la télévision, nous constatons qu'on ne nous parle que du présent, comme si l'urgence avait partout répudié l'avenir comme promesse. Déconnecté de ce présent limité à lui-même, le monde de demain est ainsi laissé en jachère intellectuelle et en déshérence libidinale. Dès lors, comment redonner de l'énergie projective au rapport que nous avons avec le temps qui passe ?

JEAN-PIERRE RIOUX
L'HISTORIEN ET LE TEMPS

Les collectivités humaines vivent à la fois dans un espace (local, national, continental ou mondial) et dans un temps (mythique, religieux ou sécularisé) qu'elles entendent maîtriser en naviguant entre le proche et le lointain, entre le passé, le présent et l'avenir. À l'historien, quand il ne se contente plus d'étudier le passé, d'explorer le temps vécu dans une société à travers des événements, des récits, des croyances, des mémoires : en somme, à travers des représentations collectives du temps qui passe. L'objet de cet article est de signaler quelques aspects de ce rapport de l'historien au temps.

JOSÉPHINE STARON
CONCILIER TEMPS LONG ET GOUVERNANCE DÉMOCRATIQUE

Les démocraties contemporaines sont face à un paradoxe majeur : concilier temps long et gouvernance démocratique. Elles se sont progressivement construites sur le culte du présent, au détriment d'une vision plus globale du temps : délaissant leur passé, elles « n'osent » plus leur avenir. Le contexte actuel, qui est à la fois celui des crises perpétuelles, des défis de long terme et de la multiplication des acteurs de pouvoir (politiques et économiques), a contribué à renforcer cette vision du présent et de l'immédiateté comme unique horizon. Aujourd'hui, elles sont en difficulté face à des régimes autoritaires qui semblent, en apparence, davantage en mesure d'affronter les grands défis de notre époque. Comment résoudre ce paradoxe ?

MARIE PEUCELLE ET CLAIRE PEUCELLE-CHRISTORY
EN FORÊT

Comment parler du temps lorsque l'on parle de nature ? Il est vrai que le temps long vient immédiatement à l'esprit : celui de la croissance des arbres centenaires, de la longévité des forêts primaires, du développement que l'on souhaite durable. Mais n'est-ce que cela ? Par l'exemple de la forêt, nous découvrons un lieu où plusieurs temporalités se croisent et s'entremêlent.

EMMANUEL DESCLÈVES

UN TEMPS INCARNÉ

Notre conception occidentale d'un temps chronologique universel n'est pas nécessairement partagée par les populations des antipodes. Ainsi les habitants du Grand Océan *Moana Nui* n'avaient aucune idée d'un temps linéaire exclusif mesurable et régulier, qui s'écoulerait inexorablement en s'éloignant indéfiniment d'une origine, sans revenir jamais sur ses pas. Leur conception du cours des choses était cyclique, comme une roue qui avance tout en tournant sur elle-même, avec des effets de concentration, d'accumulation, de compression, de retour parfois, mais aussi de détente ou d'étalement diffus.

HAÏM KORSIA

LA PROPHÉTIE, OU QUAND LE TEMPS EST PAROLE

La prophétie, parole divine, détermine le seul temps qui vaille : le temps à venir. Elle est espérance. Elle ouvre la possibilité de ne pas abandonner, de persévérer. Elle est le moyen de ne pas être enfermé dans les contingences du moment, de voir au-delà de la peine et de la souffrance, de s'évader du temps présent pour rejoindre un temps plus juste et plus clément.

MAURICE CORCOS

L'ENNUI À L'ADOLESCENCE : À LA RECHERCHE DE L'OMBRE DU TEMPS PERDU

À l'adolescence, avec la contraction du champ qu'apporte l'âge, l'espace tend à diminuer tandis que le temps, lui, s'accélère. Le passage du statut de l'enfant à celui de l'adulte, vécu encore naïvement comme une fin en soi, est périlleux. D'où la tentation au repli sur soi, à la régression, à la langueur, à l'ennui. Cet ennui traduit un manque d'investissement de soi, une incapacité à accepter le chaos de son monde interne et à communiquer avec les secrets de son cœur qui va de ne pas se comprendre à ne pas s'estimer. Cette absence à soi-même, sans intérêt à ce que l'on fait, tire sa source amère d'un manque d'émerveillement premier.

PIERRE KNECHT

MAISONS ATHOS. « LE TEMPS DURE LONGTEMPS… »

Depuis 2021, les maisons ATHOS accueillent des militaires, hommes et femmes, de tous grades et de toutes armées et services, tous volontaires, souffrant d'une blessure invisible, d'un syndrome de stress post traumatique (TPPT). Le premier attendu de leur séjour, qui peut être court ou long, est la remise en place d'un lien social : se relever, réapprendre les gestes du quotidien, se reconstruire, reprendre pied dans le présent avant de préparer l'avenir. Donner du temps au temps. Et l'adapter à chacun.

PIERRE SCHILL

TEMPS MILITAIRES

Le temps militaire est par définition celui de situations d'exception puisque la vie même y est en jeu. Alors que la mort est devenue aujourd'hui « innommable », le soldat, lui, sait qu'elle est une réalité palpable et que son engagement exige « esprit de sacrifice pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême ». C'est le temps du combat. Plus tabou peut-être encore : le temps du deuil, face auquel on se demande quelle attitude adopter. Là encore, l'engagement militaire est celui de l'exception : la responsabilité envers un camarade et sa famille est le fondement de la fraternité d'armes qui réunit dans la joie comme dans la peine, dans la plénitude des temps forts de cohésion comme dans les tourments du vide laissé par un camarade parti trop tôt. Et après les temps du combat et du deuil vient celui du souvenir, de la commémoration, pour éviter que le temps qui passe fasse tomber dans l'oubli ceux parvenus à l'extrême limite du devoir.

JEAN MICHELIN
L'INCOMPRESSIBILITÉ DU TEMPS

Cet article propose d'étudier le rapport des militaires au temps sous le prisme de son incompressibilité : le temps, dans la compréhension qu'en ont les soldats, est à la fois une donnée de planification, une ressource que l'on échange, un intervalle ou un segment qui permet de réaliser un certain nombre d'actions dans un espace délimité. Il illustre successivement ces aspects sous le prisme des opérations, du développement de la ressource humaine et du processus capacitaire.

JEAN-LUC COTARD
OPÉRATION EXTÉRIEURE : LE TEMPS DES TRANSITIONS

L'opération extérieure est un temps particulier. Un temps de danger potentiel, un temps de révélation, individuelle ou collective, un temps où le repos est compté, où les contraintes s'accumulent, où les responsabilités augmentent… Un temps que le soldat vit intensément.

MAXIME YVELIN
MANDCHOURIE 1945 : LA COURSE CONTRE CHRONOS

Dans le cadre d'une opération militaire, le temps est une donnée centrale sans toutefois être monolithique. Que ce soit dans la planification ou dans l'exécution, il se retrouve à tous les échelons, à tel point que l'opération en question peut constituer une course contre le temps. Ce fut le cas de l'offensive lancée contre la Mandchourie par l'Armée rouge en août 1945, tenue de remplir les objectifs fixés par Staline dans un délai contraint.

JEAN-MICHEL MEUNIER
LA PLACE DU TEMPS DANS LA PLANIFICATION MILITAIRE

Depuis trente ans, les armées occidentales ont assez radicalement transformé leur rapport au temps, ajustant bon gré mal gré leurs plans au « sens de l'Histoire ». Mais le retour de la guerre interétatique de haute intensité au cœur de l'Europe le 24 février 2022 impose une remise à l'heure des pendules de l'engagement militaire, en particulier celles de la planification opérationnelle qui avaient été sérieusement déréglées. Ce temps qui précède l'action est fondamental pour l'engagement en bon ordre de systèmes de forces lourds et complexes que constituent les armées modernes, notamment en coalition, et pour la réalisation des objectifs fixés.

GRÉGORY CHIGOLET
LA PLANIFICATION ÉCONOMIQUE OU L'ORGANISATION DU TEMPS

Dans l'imaginaire collectif, la planification, destinée à proposer une orientation partagée des grands choix économiques, concerne essentiellement le temps long. Ce qui n'est pas inexact, mais trop réducteur. Le long terme se décline comme une suite de séquences de moyen terme ; planifier suppose donc de rendre cohérents les choix intermédiaires. De la même manière, le moyen terme se divisant en phases de court terme, la planification ne peut se dispenser d'une action immédiate. Planifier implique donc de trouver une cohérence temporelle globale. Or le temps est la source de bien des difficultés que les planificateurs, inspirés des préoccupations des armées, ont cherché à résoudre ou à contourner. Les recherches les plus récentes abordent de nouveau cet obstacle à l'aide de techniques originales qui visent à concilier le plan et le marché dans une forme d'économie mixte.

FRANÇOIS MATTENS
CE QUE VIVRE HORS DU TEMPS NOUS APPREND DE NOTRE RELATION À L'AUTRE

En 2021, François Mattens et quatorze autres personnes ont participé à un programme scientifique baptisé Deep Time : ils ont été isolés dans une grotte pendant quarante jours, sans aucun repère temporel, afin de tester les limites chronobiologiques d'un groupe social. Retour sur cette expérience.

PATRICK CLERVOY

LA DIFFICULTÉ À ENVISAGER LE FUTUR

Comment vous représentez-vous qu'au moment présent vous n'êtes plus la même personne que par le passé, et comment envisagez-vous ce que vous serez dans le futur ? Ces questions révèlent une faiblesse psychologique de l'Homme : il est incapable d'envisager qu'il peut changer. Nous anticipons l'avenir sans tenir compte de notre capacité à nous adapter, sans penser que chaque événement nous transforme et que, transformé, nous modifions à notre tour notre environnement. Ce processus continu de métamorphose apparaît quand on examine le passé, mais nous échappe lorsque nous nous projetons dans l'avenir. C'est la magistrale démonstration d'une étude publiée dans le magazine Science sous le titre « L'illusion de la fin de l'histoire ».

LOAN PEUCH

1948. L'ARMÉE ET SON IMAGE À TRAVERS *UN DÉFILÉ DE TROUPES FRANÇAISES AUX TUILERIES*

En 1948, à l'heure des guerres coloniales et d'une restructuration post-conflit mondial, comment l'institution militaire expose-t-elle ses troupes lors des représentations publiques ? Et comment cette exposition est-elle captée par le service cinématographique des armées qui propose quotidiennement des films d'actualité aux Français ? L'exemple d'un rush tourné le 6 juin à Paris, à l'occasion des commémorations du Débarquement.

XAVIER RIVAL

LES DEUX CORPS DU CHEF

Qu'est-ce qu'un chef ? La question n'est pas nouvelle et est régulièrement abordée par nombre d'officiers. L'exercice du commandement s'inscrit en effet dans la réalité des combats et ne pourrait se satisfaire d'une réflexion purement théorique. L'action de décider, en vertu de l'autorité que l'on détient, face à des événements potentiellement tragiques a donc naturellement été interrogée par nombre de philosophes, anthropologues et sociologues. Cet article explicite un principe simple pour appréhender l'exercice du commandement : l'autorité qu'incarne le chef est composée de deux natures différentes et complémentaires.

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

PIERRE-YVES LEBERT

THE PRESENT IN WRITING

Never tell a writer they have time. They'll take it. Never tell them things are urgent either. They'll take a stand and hoist themselves up onto the high horse of freedom. Only they know that there are a thousand ways of saying things, but that only one of them reflects the exact reality of the need they feel in a given moment, one that they wish to express as precisely as possible. They can smell and even feel time…

ETIENNE KLEIN

DOES THE FUTURE PARTLY EXIST IN OUR VISION OF WHAT IS TO COME?

Today, when we read newspapers, visit web pages or watch television, we are only told about the present; as if a sense of urgency had repudiated the future as a mere promise. The future has become disconnected from the present, one that is limited to itself that and leaves the world of tomorrow intellectually fallow, in a state of sensual desolation. How, then, can we rekindle a form of projective power within our relationship to the passing of time?

JEAN-PIERRE RIOUX

THE HISTORIAN AND TIME

Human communities live in both a space (local, national, continental or global) and a time (mythical, religious or secularized), which they aim to master by navigating between the near and the far, between the past, the present and the future. It is therefore up to the historian, when he or she is no longer content with studying the past, to explore time as experienced by society, through events, stories, beliefs and memories… in short, through our collective representations of the passing of time. The aim of this article is to highlight certain aspects of the historian's relationship to time.

JOSÉPHINE STARON

RECONCILING DEMOCRATIC GOVERNANCE AND LONG-TERM VISION

Contemporary democracies face a major paradox: reconciling democratic governance and a long-term vision. These democracies were progressively built upon the cult of the present, to the detriment of a more global vision of time: neglecting their past, they also no longer "dare" to envision their future. The current context, marked by perpetual crises, long-term challenges and the multiplication of power players (both political and economic), has contributed to reinforcing this vision of the present, in which immediacy constitutes the sole horizon. Today, Western democracies struggle in the face of authoritarian regimes, which – in appearance – seem better equipped to tackle the major challenges of our time. How, then, can we resolve this paradox?

MARIE PEUCELLE AND CLAIRE PEUCELLE-CHRISTORY

IN THE FOREST

How does one broach time in the context of nature? The notion that immediately springs to mind is the long term: the growth of hundred-year-old trees, the longevity of primary forests and the – hopefully – sustainable quality of human development. But is that all that time is? Using the forest as an example, let us discover a place where several temporalities intersect and intermingle.

EMMANUEL DESCLÈVES

TIME INCARNATE

Our Western concept of universal chronological time is not necessarily shared by all of humanity. For example, the inhabitants of the *Moana Nui*, the Great Ocean, had no concept of an exclusive, measurable and regular linear form of time – one that is thought to inexorably flow away from its point of origin, never to return. Their notion of the course of things was cyclical, like a wheel that moves forward while spinning upon itself, accompanied by effects such as concentration, accumulation, compression, looping, alleviation and diffuse spreading.

HAÏM KORSIA

PROPHECY: WHEN TIME IS SPOKEN

Prophecy is the word of God. It determines the only time that counts: the time to come. It is hope. It gives rise to the possibility of not giving up, of persevering. It is a means of not becoming locked into the contingencies of the present moment, a way of seeing beyond pain and suffering, of escaping from the present to a fairer, more merciful place in time.

MAURICE CORCOS

BOREDOM IN ADOLESCENCE: IN SEARCH OF THE SHADOW OF LOST TIME

During adolescence, due to the changes in one's reality brought on by age, space tends to shrink while time accelerates. The transition from child to adult – still naively experienced as an end in and of itself – is a perilous one. Hence the temptation to withdraw, to regress, to languish, to be bored. Adolescent boredom reflects a lack of investment in oneself, an inability to accept the chaos of one's inner world and to access the secrets of one's own heart – the manifestations of which range from not understanding to not valuing oneself. This absence from oneself, i.e. being devoid of interest in one's own undertakings, draws its bitter roots from a lack of primary wonder.

PIERRE KNECHT

ATHOS HOMES: "TIME LASTS A LONG TIME…"

Since 2021, France's ATHOS homes welcome military men and women – all of whom are volunteers – from all ranks, armies and services. They are suffering from an invisible injury: post-traumatic stress disorder (PTSD). The primary aim of these homes – however prolonged one's stay may be – is to re-establish social ties: getting back on one's feet, relearning everyday gestures, rekindling self-confidence and becoming reacquainted with the present in order to prepare for the future. In other words: "giving time the time it needs", for each and every patient.

PIERRE SCHILL

MILITARY TIMES

Military time is – by definition – characterized by exceptional situations, since life itself is at stake. While death has become "unnamable", soldiers know that it remains a palpable reality, and that their commitment demands "a spirit of sacrifice, which may extend as far as the ultimate sacrifice". This is the time of combat. Perhaps even more taboo is the time of mourning, when one wonders what kind of attitude to adopt. Here again, military commitment constitutes a true exception: one's responsibility

towards one's comrade and their family constitutes the foundation of all brotherhoods in arms – ones that unite us in joy as well as in sorrow, in triumphant unity and in the heart-wrenching void left by a comrade's untimely demise. After the times of combat and mourning comes the time of remembrance and commemoration, which prevents those who have reached the ultimate confines of their duty from falling into the oblivion of time.

JEAN MICHELIN
THE INCOMPRESSIBILITY OF TIME

This article examines the military's relationship with time through the prism of the latter's incompressibility: time, as understood by soldiers, is a planning datum, a resource that can be exchanged, an interval or a period that allows for a certain number of actions to be carried out. Let us observe these aspects successively from the point of view of operations, human resource development and capabilities.

JEAN-LUC COTARD
FOREIGN OPERATIONS: A TIME OF TRANSITIONS

Foreign operations constitute a special form of time: a time of potential danger, of individual or collective revelation, a time when rest is limited, when constraints pile up, when responsibilities increase... A time that soldiers experience in a truly intense way.

MAXIME YVELIN
MANCHURIA, 1945: A RACE AGAINST FATHER TIME

In military operations, time is a central factor, yet it is not absolute. Time is present at every echelon, be it for planning or execution; so much so that some operations may turn out to be races against time. Such was the case with the Red Army's offensive on Manchuria in August 1945, during which the troops had to meet the objectives set forth by Stalin within a short timeframe.

JEAN-MICHEL MEUNIER
TIME IN MILITARY PLANNING

Over the last thirty years, Western armies have radically changed their relationship to time, warily adjusting their plans to fit into the "direction of history". However, following the return of high-intensity international warfare to the heart of Europe on February 24, 2022, the clocks of military engagement must now be reset, particularly those of operational planning, which had become seriously out of sync. The time that precedes action is fundamental when it comes to deploying – in an orderly fashion – the heavy, complex systems that define modern armies, particularly in the context of coalitions, and allows for set objectives to be achieved.

GRÉGORY CHIGOLET
ECONOMIC PLANNING OR THE ORGANIZATION OF TIME

In our collective imagination, planning – as a means of proposing a common direction for major economic decisions – essentially concerns the long term. Though not entirely inaccurate, this vision remains too simplistic. The long term can be broken down into a series of medium-term sequences; planning therefore implies making coherent intermediate choices. Similarly, since the medium term is divided into short-term phases, planning cannot exclude immediate action. Planning therefore implies finding an overall form of temporal coherence. Yet time is the source of many difficulties, ones that planners – inspired by the concerns faced by the armed forces – have sought to resolve or circumvent. The most recent research in the field has once again set about tackling this obstacle, using original techniques designed to reconcile planning and economics in a type of mixed economy.

FRANÇOIS MATTENS

WHAT LIVING OUTSIDE OF TIME TEACHES US ABOUT OUR RELATIONSHIP TO OTHERS

In 2021, François Mattens and fourteen other people took part in a scientific experiment dubbed Deep Time: they were isolated in a cave for forty days without any temporal reference points, in order to test the chrono-biological limits of a social group. Let us look back on this riveting experiment.

PATRICK CLERVOY

THE DIFFICULTY OF ENVISIONING THE FUTURE

How can we conceive of the fact that, in the present, we are no longer the same person as in the past, and how can we envisage what we are to become? These questions reveal one of humanity's psychological flaws: that is to say, our inability to imagine that we can change. We anticipate the future without taking our capacity to adapt into account, without thinking that each event transforms us and that, once transformed, we will in turn shape our environment. This continuous process of transformation becomes apparent when we examine the past, yet eludes us when we project ourselves into the future. This principle is masterfully demonstrated in a study, published in Science magazine, under the title *The End of History Illusion*.

LOAN PEUCH

1948: THE ARMY AND ITS IMAGE IN *THE FRENCH TROOPS PARADE AT THE TUILERIES*

In 1948, in a time of colonial wars and post-war restructuring, how did France's military institution showcase its troops in public performances? How was this type of display captured by the armed forces' cinematographic services, which provided daily newsreels for the French population? Let us take a look at original footage from June 6, 1948, during D-Day commemorations in Paris.

XAVIER RIVAL

THE TWO BODIES OF A LEADER

What is a leader? This question is nothing new and is regularly addressed by many an officer. The exercise of command is far from being purely theoretical; it is part and parcel of the reality of combat. The act of deciding in the face of potentially tragic events, by mere virtue of one's authority, has been questioned by many philosophers, anthropologists and sociologists. This article sets out a simple principle in order to understand the exercise of command: a leader embodies authority, one that is constituted of two different, yet complementary facets.

BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

Grégory CHIGOLET

Diplômé en mathématiques, en sciences politiques et en économie, Grégory Chigolet est actuellement le conseiller économique de l'état-major des armées. Auteur d'une thèse (la première en France depuis 1978) et de plusieurs articles sur la planification, il est l'un des principaux artisans du renouveau actuel de la théorie de la planification économique. Ses travaux récents portent sur la création d'une théorie de l'économie militaire.

Maurice CORCOS

Pédopsychiatre et psychanalyste, Maurice Corcos est chef de service du département de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte de l'Institut mutualiste Montsouris (Paris) et professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université Paris-Cité. Il a créé et anime depuis une trentaine d'années le Séminaire Babylone, psychanalyse et littérature. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, notamment *Le Silence des émotions. Clinique psychanalytique des états vides d'affect* (Dunod, 2013), *Rimbaud. Une adolescence violée* (L'Esprit du temps, 2013) et *Destruction et Désaffiliation. Psychopathologie de la violence à l'adolescence* (Dunod, 2023).

Emmanuel DESCLÈVES

Vice-amiral (2S), Emmanuel Desclèves est membre de l'Académie de marine et de l'Académie des sciences d'outre-mer. Après une carrière militaire complète, dont une quinzaine d'années embarqué sur des navires de surface, il a travaillé chez l'armateur CMA-CGM puis chez DCNS comme conseiller défense du PDG. Son ouvrage *Le Peuple de l'océan. L'art de la navigation en Océanie* (L'Harmattan, 2011) a reçu le prix Éric Tabarly 2011 du meilleur livre de mer. Il vient de publier *Tupaia, le fabuleux voyage d'un Sauvage au temps des Lumières* (L'Harmattan, 2023).

Étienne KLEIN

Étienne Klein est physicien, directeur de recherches au CEA et docteur en philosophie des sciences. Il dirige le laboratoire de recherche sur les sciences de la matière du CEA (LARSIM) et enseigne par ailleurs la philosophie de la physique à CentraleSupélec. Il est membre de l'Académie des technologies. Il vient de publier *Courts-circuits* (Gallimard, 2023).

Pierre KNECHT

Après plus de trente ans de service dans l'armée de terre, notamment dans les forces spéciales, Pierre Knecht a quitté le service militaire actif en 2018 au grade de lieutenant-colonel. Il dirige la maison ATHOS de Bordeaux depuis son ouverture en janvier 2021.

Pierre-Yves LEBERT

Pierre-Yves Lebert est auteur de chansons et scénariste. Il est l'auteur des textes d'une cinquantaine de dramatiques pour la radio, de plusieurs séries pour la télévision, a participé à l'écriture de deux comédies musicales (*Adam et Ève, la seconde chance* en 2012 et *Jésus, de Nazareth à Jérusalem* en 2017) et a écrit de nombreux textes pour, par exemple, Daran, Maurane, Axel Bauer, Bénabar, Florent Pagny, Julien Clerc, Johnny Hallyday…

François MATTENS

Enseignant à l'université Panthéon-Sorbonne, à Paris-Dauphine PSL et à Sciences Po Paris, sociétaire et membre du conseil d'administration de la Société des explorateurs français, officier de réserve opérationnelle, François Mattens a été le directeur des affaires publiques et de l'innovation du Groupement des industries de défense et de sécurité terrestres et aéroterrestres (GICAT) où il a fondé en 2017 GENERATE, le premier accélérateur de start-ups de la défense et de la sécurité. Il est aujourd'hui vice-président aux affaires publiques et partenariats stratégiques de XXII, éditeur de logiciels de vision par ordinateur et cofondateur de Défense Angels, le premier réseau d'investisseurs privés dédié aux technologies stratégiques.

Jean-Michel MEUNIER

Né en 1970, le général Jean-Michel Meunier est saint-cyrien de la promotion « Capitaine Stéphane » (1992-1995). Au sein des forces, il a principalement servi au 2e régiment étranger de parachutistes, qu'il a commandé de 2014 à 2016. Après un passage au Centre de planification et de conduite des opérations (CPCO), il a été directeur de l'École de guerre-terre (2019-2021) puis chef-d'état major opérationnel de l'armée de terre. Depuis juin 2022, il est chef d'état-major de la force de la MINUSMA (Mali). Breveté de l'enseignement supérieur, il a été auditeur du NATO Defense College (134e promotion).

Loan PEUCH

Étudiant en histoire de l'art, Loan Peuch travaille sur l'iconographie et la représentation visuelle du monde de la Défense. Passionné d'histoire militaire, ses recherches s'effectuent avec le concours de l'ECPAD dans une perspective d'analyse de la communication guerrière au XXe siècle. Après un mémoire de M1 sur la masculinité dans les archives filmées de l'établissement entre 1945 et 1950, il prépare un M2 sur l'image photographique des Résistants lors de la libération du territoire national.

Claire PEUCELLE-CHRISTORY

Diplômée de l'École nationale supérieure de paysage de Versailles en 2015, Claire Peucelle-Christory a fondé l'agence Land au sein de laquelle sont étudiés des projets de paysage à toutes les échelles, du territoire au jardin. La philosophie dans laquelle elle s'inscrit est un mélange entre bon sens paysan et poésie, entre connaissance de la terre, émotion du sauvage et art des jardins.

Jean-Pierre RIOUX

Historien, spécialiste de l'histoire contemporaine politique, culturelle et sociale de la France, inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale, Jean-Pierre Rioux a publié de nombreux articles et ouvrages. Les plus récents : *Vive l'histoire de France !* (Odile Jacob, 2015), *Ils m'ont appris l'histoire de France* (Odile Jacob, 2017), *L'Événement Macron* (Odile Jacob, 2017), *Nos villages. Au cœur de l'histoire des Français* (Tallandier, 2019), *Gouverner au centre. La politique que nous n'aimons pas* (Stock, 2020), *Les Enfants de Jaurès* (Odile Jacob, 2022).

Xavier RIVAL

Colonel de l'armée de l'air et de l'espace, Xavier Rival est diplômé de l'Advanced Command and Staff Course (ACSC22, équivalent de l'École de guerre au Royaume-Uni), du King's College de Londres (Master of Arts, Defence Studies) et du Royal College of Defence Studies (RCDS22, équivalent du Centre des hautes études militaires au Royaume-Uni). Il est doctorant à l'université de Poitiers et réfléchit à une « analyse philosophique de l'exercice du commandement ».

Pierre SCHILL

Entré en 1987 à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (promotion « Lieutenant Tom Morel »), Pierre Schill est officier des troupes de marine. Il effectue un parcours d'officier en corps de troupe dans divers régiments jusqu'à commander le 3e régiment d'infanterie de marine (Vannes) en 2009. Il sert à l'état-major des armées dans les finances et dans l'emploi des forces, puis, après avoir été auditeur de la 61e session du Centre des hautes études militaires et de la 64e session de l'Institut des hautes études de Défense nationale, il est adjoint au chef de l'état-major particulier du président de la République à partir de l'été 2012. Nommé général en 2017, il prend le commandement de la 9e brigade d'infanterie de marine. Le 22 juillet 2021, il est élevé au rang et appellation de général d'armée et nommé chef d'état-major de l'armée de terre. Au cours de sa carrière, il a été engagé à plusieurs reprises en opérations extérieures : Tchad, Somalie, ex-Yougoslavie, Albanie, Centrafrique, Côte d'Ivoire, Sénégal.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

Yann ANDRUÉTAN

Issu de l'École du service de santé des armées (ESSA) Lyon-Bron, le médecin en chef Yann Andruétan a servi trois ans au 1er régiment de tirailleurs d'Épinal, avec lequel il a effectué deux missions au Kosovo en 2000 et 2002. Il a ensuite rejoint l'HIA Desgenettes afin d'effectuer l'assistanat de psychiatrie. En 2008, il est affecté à l'HIA Sainte-Anne de Toulon comme médecin-chef adjoint du service de psychiatrie. En 2009, il a effectué un séjour en Afghanistan. Chef du service psychologique de la Marine jusqu'à l'été 2021, il est ensuite coordinateur national du service médico psychologique des armées. Il dirige aujourd'hui le bureau stratégie, relation et transformation hospitalière à la Direction des hôpitaux des armées. Il est aussi titulaire d'un master 2 en anthropologie.

Jean ASSIER-ANDRIEU

Né en 1982, le commissaire en chef de deuxième classe Jean Assier-Andrieu entre à l'École militaire supérieure d'administration et de management (EMSAM) de l'armée de terre en 2006 (promotion « Intendant général Bailly »), après des études de droit à la faculté de Montpellier. Il a principalement servi au sein d'unités parachutistes, en tant que directeur administratif et financier du 2e régiment étranger de parachutistes, puis au sein de l'état-major tactique du 2e régiment de parachutistes d'infanterie de marine. Avec ces unités, il a participé à des engagements opérationnels (Afghanistan) et à des missions de coopération internationale. Il occupe de 2013 à 2016 le poste de chef du bureau finances de la direction du commissariat d'outre-mer de La Réunion-Mayotte, avant de rejoindre la direction des affaires financières du ministère des Armées en tant que chef de section synthèse. Il intègre la 26e promotion de l'École de guerre en 2018. Après avoir servi à l'EMA de 2019 à 2021, il est actuellement affecté à la représentation militaire française auprès de l'OTAN et de l'Union européenne en tant que chef de cabinet. Il a publié *La Trace du soldat. Recherche d'une narration* (Éditions de l'École de guerre, 2021) et *Militaire : pour quoi faire ?* (DSNJ/Solidarité Défense, 2021).

John Christopher BARRY

Né à New York, diplômé d'histoire et de sciences politiques aux États-Unis (UCLA et NYU), de philosophie et de sociologie de la défense et d'études stratégiques en France (Paris-X et EHESS), John Christopher Barry a co-animé durant plusieurs années un séminaire de recherche intitulé « La globalisation sécuritaire » à l'EHESS et été chargé de cours à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr Coëtquidan. Il publie régulièrement dans *Les Temps modernes, Inflexions, les Études de l'IRSEM* et *Global Society*.

Marc-Antoine BRILLANT

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr et de l'École de guerre, titulaire du mastère spécialisé « Business performance management » de l'ESCP, le lieutenant-colonel Marc-Antoine Brillant est actuellement sous-directeur adjoint stratégie au sein de *Viginium*, le service de vigilance et de protection contre les ingérences numériques étrangère rattaché au secrétariat général de défense (SGDSN). Dans ses affectations précédentes, il a notamment commandé des unités de combat en Afghanistan et au Liban, avant de servir comme analyste performance opérationnelle pour l'armée de terre puis, plus récemment, comme chef des opérations d'un groupement tactique de sept cents hommes au Sahel. Il

a coécrit avec Michel Goya *Israël contre le Hezbollah. Chronique d'une défaite annoncée* (Éditions du Rocher) ainsi que de nombreux articles pour la *Revue des Deux Mondes,* la *Revue Défense nationale* et *Stratégique.*

Nelly BUTEL

Après un début de carrière dans les métiers du livre, Nelly Butel a entamé des études de théologie protestante, puis rejoint, en septembre 2016, l'aumônerie protestante aux armées.

Bénédicte CHÉRON

Bénédicte Chéron est historienne. Elle a fait sa thèse sur le cinéma de Pierre Schoendoerffer, soutenue à la Sorbonne (Paris-IV) en 2012, et a publié *Pierre Schoendoerffer* (CNRS Éditions) en 2012, réédité en collection de poche (Biblis) en 2015. Chercheuse partenaire au SIRICE (UMR 8138), maître de conférences à l'Institut catholique de Paris, elle mène ses recherches sur le traitement médiatique du fait militaire français (médias d'information, reportages, documentaires et fictions) et sur les relations armées-société. Elle fait régulièrement bénéficier de son expertise des organismes dépendant du ministère des Armées. Elle a aussi publié « L'Image des militaires français à la télévision, 2001-2011 » (IRSEM, 2012), ainsi que de nombreux articles et chapitres d'ouvrages collectifs sur ses sujets de recherche. *Le Soldat méconnu. Les Français et leurs armées : état des lieux* est paru à l'automne 2018, chez Armand Colin.

Patrick CLERVOY

Élève au collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis à l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le docteur Patrick Clervoy, médecin chef des services (2S), a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations qui l'ont amené à intervenir sur des théâtres extérieurs en Afrique centrale, en Guyane, en ex-Yougoslavie, en Afghanistan, au Mali, au Burkina Faso et au Niger. Il est professeur de médecine à l'École du Val-de-Grâce et fut, de 2010 à 2015, titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007), *Dix semaines à Kaboul. Chroniques d'un médecin militaire* (Steinkis, 2012). Ses derniers ouvrages : *L'Effet Lucifer. Des bourreaux ordinaires* (CNRS éditions, 2013), T*raumatismes et blessures psychiques* (Lavoisier Médecine, 2016), *Les Pouvoirs de l'esprit sur le corps* (Odile Jacob, 2018), *Vérité ou mensonge* (Odile Jacob, 2021) et *Le Hasard enchanté et les forces de l'espoir* (Odile Jacob, 2022).

Jean-Luc COTARD

Saint-cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel (er) Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de saint-cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina), ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise.

Catherine DURANDIN

Catherine Durandin est historienne et écrivain. Après de nombreux ouvrages consacrés à la France, aux relations euro-atlantiques et à la Roumanie, elle s'oriente vers une recherche portant sur la mémoire des Français et leur relation à la guerre, avec un roman, *Douce France* (Le Fantascope, 2012), puis *Le Déclin de l'armée française* (François Bourin, 2013). Après, notamment, *La Guerre froide* (PUF, « Que sais-je ?, 2016), elle a récemment co-publié *1918. Nation et révolutions. Roumanie, Bessarabie, Transylvanie* (L'Harmattan, 2022) et *Ma Roumanie communiste* (L'Harmattan, 2023).

Brice ERBLAND

Né en 1980, le colonel Brice Erbland est un officier saint-cyrien qui a effectué son début de carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). Chef de patrouille et commandant d'unité d'hélicoptères de combat *Tigre* et *Gazelle*, il a été engagé plusieurs fois dans la corne de l'Afrique, en Afghanistan et en Libye. Il a ensuite servi au cabinet du ministre de la Défense, avant de rejoindre l'École militaire pour sa scolarité de l'École de guerre. Après une formation d'ingénieur d'essais en vol à l'École du personnel navigant d'essais et de réception (EPNER) à Istres, il a été affecté au cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre en mobilité extérieure à l'audit de la SNCF, puis au 1er RHC comme chef BOI. Il est aujourd'hui commandant de bataillon de l'ESM de Saint Cyr. Il a publié en 2013 un livre de témoignages et de réflexions sur ses opérations intitulé *Dans les griffes du Tigre* (Les Belles Lettres), qui a reçu le prix L'Épée et la Plume, le prix spécial de la Saint-Cyrienne et la mention spéciale du prix Erwan Bergot, et, en 2018, « *Robots tueurs* ». *Que seront les soldats de demain ?* (Armand Colin).

Hugues ESQUERRE

Saint-cyrien, breveté de l'École de guerre, Hugues Esquerre a servi vingt ans dans les troupes de marine jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Ancien auditeur de la 10e promotion du Cycle des hautes études pour le développement économique (CHEDE), il est aujourd'hui inspecteur des finances. Sociétaire de l'association des écrivains combattants, il est l'auteur de *La Société créole au travers de sa littérature* (SdE éditions, 2005), *Replacer l'armée dans la nation* (Economica, 2012), *Dans la tête des insurgés* (éditions du Rocher, 2013), ouvrage pour lequel il a reçu en 2015 le prix L'Épée et la Plume, et *Quand les finances désarment la France* (Economica, 2015).

Isabelle GOUGENHEIM

Diplômée de Sciences-Po Paris, ancienne élève de l'ENA (promotion « Solidarité »), Isabelle Gougenheim a travaillé durant plus de vingt ans dans l'audiovisuel public, au CSA puis à France 3, puis a dirigé l'ECPAD, centre des archives et de production audiovisuelle du ministère de la Défense pendant six ans. Auditrice de l'IHEDN, présidente de la 53e session nationale, membre du bureau de l'AAIHEDN, elle a également travaillé dans la coopération internationale et la gestion des crises (SGDN et ministère des Affaires étrangères). Après avoir été en charge pendant trois ans de la promotion des femmes dans l'activité économique et les nouvelles technologies au ministère du Droit des femmes, elle a travaillé dans les structures en charge des politiques publiques de l'économie sociale et solidaire (ESS),

au sein de la direction générale du Trésor du ministère des Finances et au ministère de la Transition écologique et solidaire. Elle est aujourd'hui administratrice générale au secrétariat général du ministère des Finances. Possédant de longue date un fort engagement associatif bénévole, elle a été élue en 2013 à la présidence d'IDEAS.

Frédéric GOUT

Entré à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1988, breveté de l'enseignement militaire supérieur, le général de corps d'armée Gout a passé la majeure partie de sa carrière au sein de l'aviation légère de l'armée de terre (ALAT). À l'issue d'une mobilité externe au ministère des Affaires étrangères et d'un poste au sein du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre, il prend le commandement du 5e régiment d'hélicoptères de combat de 2011 à 2013. Il est ensuite auditeur de la 63e session du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de la 66e session de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), puis assistant spécial du président du Comité militaire de l'OTAN à Bruxelles. Après avoir servi à l'état-major des armées, il a commandé la 4e brigade aérocombat puis été officier général « haut encadrement militaire » de l'armée de terre. Depuis le 1er août 2023, il est général inspecteur de l'armée de terre. Il a publié *Libérez Tombouctou ! Journal de guerre au Mali* (Tallandier, 2015).

Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le colonel (er) Michel Goya a été officier dans l'infanterie de marine de 1990 à 2014. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique puis il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres (CDEF), il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il a dirigé ensuite le domaine « nouveaux conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (IRSEM), puis le bureau recherche du CDEF, avant de quitter l'institution pour se consacrer à l'enseignement et à l'écriture. Titulaire d'un doctorat d'histoire, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au XXIe siècle* (Economica, 2010), *La Chair et l'Acier. Invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004, rééd., 2014), *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail* (Tallandier, 2014), *Les Vainqueurs. Comment la France a gagné la Grande Guerre*, (Tallandier 2018), *S'adapter pour vaincre. Comment les armées évoluent* (Perrin, 2019), *Le Temps des guépards. La guerre mondiale de la France. De 1961 à nos jours* (Tallandier, 2022) et avec Jean Lopez, *L'Ours et le Renard. Histoire immédiate de la guerre en Ukraine* (Perrin, 2023). Il a obtenu trois fois le prix de l'Épaulette, puis le prix Sabatier de l'Enseignement militaire supérieur scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques.

Rémy HÉMEZ

Né en 1980, le colonel Rémy Hémez est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme du génie où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3e régiment du génie. Il a été engagé en opérations extérieures en Côte d'Ivoire et au Liban. Il a ensuite servi à l'état-major de force n° 1 et a suivi la scolarité de l'École de guerre (2013-2014). De 2015 à 2017, il a été détaché en tant que chercheur au sein du Laboratoire de recherche sur la défense (LRD) de l'Institut français des relations internationales (IFRI). Il a servi de nouveau au 3e régiment du génie en tant que chef du bureau opération et instruction (BOI) de 2018 à 2020 avant d'en prendre le commandement à l'été 2022 après un passage à l'Inspection de l'armée de terre. Il est l'auteur de nombreux articles et études portant sur la stratégie, la tactique, l'histoire militaire et la Corée du Sud. Il a récemment publié *Les Opérations de déception. Ruses et stratagèmes de guerre* (Perrin, 2022).

Armel HUET

Professeur émérite de l'université Rennes-II, Armel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante et quinze ans. Il en est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière ; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF). Armel Huet a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'état-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'École pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, il est directeur de cabinet du grand rabbin de France. Il est aumônier en chef des armées, aumônier en chef de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'Association du rabbinat français. En juin 2014, il est élu grand rabbin de France (il est réélu en juin 2021) et le 15 décembre de la même année membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères, Jacob Kaplan* (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être Juif et français : Jacob Kaplan, le rabbin de la République* (Éditions Privé, 2005), *Les Enfants d'Abraham. Un chrétien, un juif et un musulman dialoguent* (avec Alain Maillard de La Morandais et Malek Chebel, Presses de la Renaissance, 2011) et *Réinventer les aurores* (Fayard, 2020).

François LECOINTRE

Né en 1962, le général d'armée (2S) François Lecointre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien (promotion « Général Monclar »), il appartient à l'arme des troupes de marine où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3e régiment d'infanterie de marine et au 5e régiment interarmes d'outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3e régiment d'infanterie de marine stationné

à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il a été jusqu'à l'été 2011 adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense, puis a commandé la 9e brigade d'infanterie de marine jusqu'à l'été 2013. Officier général synthèse à l'état-major de l'armée de terre jusqu'au 31 juillet 2014 puis sous-chef d'état-major « performance et synthèse » à l'EMAT et chef du cabinet militaire du Premier ministre, il était chef d'état-major des armées (CEMA) jusqu'en juillet 2021. Il est aujourd'hui grand chancelier de la Légion d'honneur. Il a été directeur de la revue en 2016 et 2017 et a, dans ce cadre, dirigé *Le Soldat. XXe-XXIe siècle* (Gallimard, « Folio », 2018).

Éric LETONTURIER

Après des études en histoire, en sociologie et en philosophie, Éric Letonturier est actuellement maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Descartes-Sorbonne et chercheur au Centre de recherche sur les liens sociaux (CERLIS/UMR 8070). Il a été responsable du RT8 (sociologie du milieu militaire) à l'Association française de sociologie (AFS) et chargé de mission auprès du chef d'état-major de l'armée de terre (2001-2003). Il est par ailleurs responsable chez CNRS Éditions des collections « Les Essentiels d'Hermès » et « CNRS communication ». Ses travaux portent sur les articulations existant entre les dimensions culturelles et organisationnelles au sein de l'institution militaire, mais également, de façon pluri-disciplinaire, sur la communication, notamment sur le concept de réseau. Dernier ouvrage paru : *Guerre, armées et communication* (CNRS Éditions, 2017).

Thierry MARCHAND

À l'issue de sa scolarité à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1987 (promotion « Général Monclar »), Thierry Marchand rejoint la Légion étrangère au 2e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes. Il est engagé en République centrafricaine (EFAO) en 1989 et en Guyane en 1990. Il participe à l'opération Daguet en Arabie saoudite et en Irak (septembre 1990-avril 1991), à l'opération Iskoutir en République de Djibouti puis est engagé par deux fois en Somalie (opérations *Restore Hope* en 1992 puis ONUSOM II en 1993). Il prend part à l'opération Épervier en 1994, à la Force de réaction rapide en Bosnie en 1995, puis ce sera le Gabon et la République centrafricaine – opération Almandin II – en 1996 et le Kosovo (KFOR) en 2003. Affecté au cabinet du ministre de la Défense entre 2003 et 2006 (cellule terre du cabinet militaire), il est promu au grade de colonel en 2005. Entre 2006 et 2008 il commande la 13e DBLE à Djibouti. De 2008 à 2009, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Il est ensuite affecté pour une année au Centre interarmées de concepts et de doctrines (CICDE) avant de rejoindre en 2010 la Délégation aux affaires stratégiques en qualité de sous-directeur aux questions régionales. En 2012, il est chef de la cellule relations internationales du cabinet militaire du ministre de la Défense. Nommé général de brigade le 1er août 2014, puis général de division le 1er avril 2018, il a été en charge du recrutement au sein de la Direction des ressources humaines de l'armée de terre avant de prendre le commandement des forces armées en Nouvelle-Calédonie jusqu'à l'été 2018. Général de corps d'armée, il est Directeur de la coopération de sécurité et de défense (Quai d'Orsay) avant de quitter le service actif le 1er octobre 2022 pour prendre les fonctions d'ambassadeur de France au Cameroun.

Jean-Philippe MARGUERON

À sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1978, le général d'armée (2S) Margueron choisit l'artillerie antiaérienne. Il y occupe tous les grades et sert tour à tour en métropole, en outre-mer et en opérations extérieures. Promu colonel en 1997, il commande le 54e régiment d'artillerie stationné à Hyères, avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au tout début de la professionnalisation des armées. Auditeur de l'Institut des hautes études de la Défense nationale en 2001, il est ensuite conseiller militaire au cabinet du ministre de la Défense durant trois ans avant de commander, comme officier général, la 7e brigade blindée de Besançon. Chef de cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre jusqu'en 2008, il est promu général inspecteur de la fonction personnel, avant d'être nommé major général de l'armée de terre, en charge notamment de la conduite des restructurations de 2010 à 2014. Général d'armée, inspecteur général des armées auprès du ministre de la Défense en 2015, il a ensuite rejoint la Cour des comptes comme conseiller maître en service extraordinaire. Il a été directeur de la revue de 2008 à 2015.

Anaïs MEUNIER

Diplômée en arts plastiques, ancienne bibliothécaire, Anaïs Meunier est analyste au Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale (SGDSN). Longtemps comédienne (Ath' liv et compagnie Kislorod), elle a beaucoup travaillé sur la question du livre vivant. Cette pratique spécifique de lecture, jeu et créations sonores nourri aujourd'hui sa production des Podcasts *Signal sur bruit* et *Les fils de la bagarre*, témoignages de la vie militaire.

Jean MICHELIN

Né en 1981, le colonel Jean Michelin est saint-cyrien et officier d'infanterie. Chef de section au 1er régiment de tirailleurs puis commandant de compagnie au 16e bataillon de chasseurs, il a servi en opérations au Kosovo, au Liban, en Guyane et en Afghanistan avant de rejoindre le Corps de réaction rapide-France. Après avoir effectué sa scolarité de l'École de guerre au sein de l'US Army Command and General Staff College, à Fort Leavenworth (Kansas), il a servi deux ans comme plume du général d'armée aérienne Denis Mercier, commandeur allié de la transformation de l'otan, à Norfolk (Virginie). Il a rejoint en 2018 le pôle rayonnement de l'armée de terre, à Paris, puis a servi au sein de 92e régiment d'infanterie comme chef BOI. Après un an à l'état-major de l'armée de terre, il commande aujourd'hui le 1er régiment de tirailleurs (Épinal). En 2017, il a publié *Jonquille* aux éditions Gallimard, récit en forme de galerie de portraits de son expérience de commandant de compagnie en Afghanistan, ouvrage qui a reçu le Prix des cadets en juillet 2018, et, en 2022, *Ceux qui restent*, un roman, aux éditions Héloïse d'Ormesson, qui a été couronné du prix du Temps retrouvé.

Marie PEUCELLE

Née en 1984, le lieutenant-colonel Marie Peucelle est saint-cyrienne et officier du génie. Elle a effectué ses premières années de chef de section et de commandement d'unité à l'unité d'instruction et d'intervention de la Sécurité civile n° 1, avec laquelle elle est intervenue en France et à l'étranger lors de catastrophes naturelles ou technologiques. En 2017, elle a rejoint la cellule stratégie du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre. Brevetée de l'École de guerre (29e promotion) à l'été 2022, elle a servi au commandement des formations

militaires de la sécurité civile (COMFORMISC) au ministère de l'Intérieur. Elle est depuis le 1er août 2023 chef BOI de l'unité d'instruction et d'intervention de la sécurité civile n° 7 (UIISC 7).

Hervé PIERRE

Né en 1972, Hervé Pierre est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur, il a suivi aux États-Unis la scolarité de l'US Marines Command and Staff College en 2008-2009. Titulaire de diplômes d'études supérieures en histoire (Sorbonne), en philosophie (Nanterre) et en science politique (IEP de Paris), il est l'auteur de trois ouvrages : *L'Intervention militaire française au Moyen-Orient 1916-1919* (Éd. des Écrivains, 2001), *Le Hezbollah, un acteur incontournable de la scène internationale ?* (L'Harmattan, 2009) et, avec Roland Beaufre, *Le Général Beaufre. Portraits croisés* (Éditions Pierre de Taillac, 2020). Ayant effectué l'essentiel de sa carrière dans l'infanterie de marine, il a servi sur de nombreux théâtres d'opérations, notamment en Afghanistan (Kapisa en 2009, Helmand en 2011), et a été officier rédacteur des interventions du général major général de l'armée de terre. De 2013 à 2015, il a commandé le 3e régiment d'infanterie de marine (Vannes) avec lequel il a été engagé, à la tête du groupement tactique interarmes « Korrigan », au Mali (2013) puis en Centrafrique (2014). Après avoir dirigé la cellule stratégie politique du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre de 2015 à 2017, il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN) avant de servir au cabinet militaire du Premier ministre de 2018 à 2021 puis d'être le représentant de Barkhane auprès de la force conjointe du G5 Sahel. Général de brigade, il a pris à l'été 2022 le commandement de la 9e brigade d'infanterie de marine.

Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre, directrice de la rédaction et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire.*

Didier SICARD

Après des études de médecine, Didier Sicard entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicat, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'hôpital Cochin de Paris. Il créera, avec Emmanuel Hirsch, l'Espace éthique de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux à la tête du Comité consultatif national d'éthique, institution qu'il préside jusqu'en février 2008 et dont il est aujourd'hui président d'honneur. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006) et, avec Georges Vigarello, *Aux origines de la médecine* (Fayard, 2011). Depuis 2008, il préside le comité d'experts de l'Institut des données de santé.

Joséphine STARON

Docteure en philosophie politique (Sorbonne université), Joséphine Staron a soutenu une thèse en juin 2020 intitulée « Solidarité intra-européenne : questions de principes et stratégie d'application pour une refondation du projet européen ». Directrice des études et des relations internationales du *think tank* Synopia, le laboratoire des gouvernances, elle publie régulièrement des articles de vulgarisation de ses recherches dans la presse écrite ainsi que dans des revues universitaires. Elle est également auditeur civil de l'École de guerre terre (136e promotion) et jeune auditeur de l'IHEDN (113e cycle).

Jacques TOURNIER

Ancien élève de l'École polytechnique (1976), de l'École nationale des beaux-arts et de l'ENA (promotion « Léonard de Vinci »), diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de philosophie politique, Jacques Tournier est aujourd'hui conseiller maître, président de section à la Cour des comptes. Il a notamment été rapporteur du *Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale* de 2013.

Philippe VIAL

Philippe Vial est agrégé et docteur en histoire de l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne. À la charnière de l'histoire des relations internationales, de l'histoire militaire et de l'histoire politique, sa thèse s'intitulait « La mesure d'une influence. Les chefs militaires et la politique extérieure de la France à l'époque républicaine ». Après avoir été chef de la division recherche, études et enseignement du Service historique de la Défense, il est désormais maître de conférences en histoire contemporaine à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, détaché auprès de la direction de l'enseignement militaire supérieur (DEMS). Il intervient à l'École de guerre comme au Centre des hautes études militaires, dont il est le référent académique, mais aussi à Sciences-Po Paris et Rennes.

Julien VIANT

Après des études à l'École du service de santé des armées de Lyon-Bron et à l'université Lyon-I, le médecin en chef Julien Viant a servi comme médecin d'unité dans différentes formations militaires de la région sud-ouest entre 2004 et 2012. Il a notamment été projeté en Afghanistan en 2009 en tant que médecin chef de l'état-major de la Task Force Korrigan et du poste médical de Nijrab. Titulaire de la capacité de médecine d'urgence depuis 2006 et praticien attaché au service d'accueil des urgences du centre hospitalier de Tarbes jusqu'en 2012, il détient également une maîtrise de sciences biologiques et médicales (2002), les capacités de médecine de catastrophe (2004) et de médecine tropicale (2006), ainsi que le diplôme interuniversitaire de médecine d'urgence en montagne (2010). En 2012, nommé praticien confirmé en médecine d'armée dans la spécialité des « techniques d'état-major » (TEM), il a commencé un cursus de formation dans cette orientation professionnelle. Il a depuis validé le master 2 en gestion publique coréalisé par l'École nationale d'administration et l'université Paris-Dauphine en 2014, et réussi le concours de praticien certifié TEM. Après avoir suivi le cursus de l'École de guerre pour l'année universitaire 2015-2016, il a été responsable de l'organisation, de la gestion prévisionnelle des ressources humaines et de la manœuvre RH à la direction centrale du Service de santé des armées (SSA) pendant quatre ans. Actuellement, il sert au sein de l'état-major interallié pour

la transformation de l'OTAN, aux États-Unis, sur la base militaire de Norfolk, comme expert médical et « project coordinator (Healthcare & MEDEVAC) ».

Maxime YVELIN

Saint-cyrien de la promotion « Chef d'escadron Francoville » (2008-2011), le chef d'escadron Maxime Yvelin est officier d'artillerie sol-air. Il a servi de 2012 à 2020 au 68e régiment d'artillerie d'Afrique en tant que chef de section, officier adjoint puis commandant d'unité de la 3e batterie. Il est affecté depuis 2020 au Centre de doctrine et d'enseignement du commandement. Il est aujourd'hui stagiaire à l'École de guerre-terre. Depuis 2016, il publie régulièrement des recensions de livres sur https://deseta-geresetdeslivres.over-blog.com/

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉRO DÉJÀ PARUS

L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? n° 1, 2005

Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006

Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006

Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006

Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007

Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007

Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007

Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008

Les dieux et les armes n° 9, 2008

Fait religieux et métier des armes, actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008

Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009

Le corps guerrier n° 12, 2009

Transmettre n° 13, 2010

Guerre et opinion publique n° 14, 2010

La judiciarisation des conflits n° 15, 2010

Que sont les héros devenus ? n° 16, 2011

Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011

Partir… n° 18, 2011

Le sport et la guerre n° 19, 2012

L'armée dans l'espace public n° 20, 2012

La réforme perpétuelle n° 21, 2012

Courage n° 22, 2013

En revenir ? n° 23, 2013

L'autorité en question. Obéir/désobéir n° 24, 2013

Commémorer n° 25, 2014

Le patriotisme n° 26, 2014

L'honneur n° 27, 2014

L'ennemi n° 28, 2015

Résister n° 29, 2015

Territoire n° 30, 2015

Violence totale n° 31, 2016

Le soldat augmenté ? n° 32, 2016

L'Europe contre la guerre n° 33, 2016

Étrange étranger n° 34, 2017

Le soldat et la mort n° 35, 2017

L'action militaire, quel sens aujourd'hui ? n° 36, 2017

Les enfants et la guerre n° 37, 2018

Et le sexe ? n° 38, 2018

Dire n° 39, 2018

Patrimoine et identité n° 40, 2019

L'allié n° 41, 2019

Guerre et cinéma n° 42, 2019

Espaces n° 43, 2020

Héroïsme en démocratie.

Hommage à Monique Castillo
hors série, 2020

La beauté n° 44, 2020

L'échec n° 45, 2020

S'engager n° 46, 2021

Le secret n° 47, 2021

Valeurs et vertus n° 48, 2021

La route n° 49, 2022

Entre virtuel et réel n° 50, 2022

La confiance n° 51, 2022

S'élever n° 52, 2023

L'humour n° 53, 2023

Impression
Ministère des Armées
Commissariat des armées – IR – PG Tulle
2, rue Louis Druliolle – CS 10290 – 19007 Tulle Cedex